

**Histoire, mémoire, patrimoine, deuil : la  
touristification des anciens ghettos juifs de Rome et  
de Venise**

**Working Paper N° 3 - 2013**

*Olivia Sandri*

Septembre 2013



**Histoire, mémoire, patrimoine, deuil : la  
touristification des anciens ghettos juifs de Rome et  
de Venise**

**Working Paper N° 4 - 2013**

*Olivia Sandri*

Institut Universitaire Kurt Bösch (IUKB)  
UER Tourisme  
Case postale 4176  
CH-1950 SION 4  
Suisse



# **Histoire, mémoire, patrimoine, deuil : la touristification des anciens ghettos juifs de Rome et de Venise.**

## **Résumé**

Durant le dernier quart du 20<sup>ème</sup> siècle, un renouveau d'intérêt pour la culture juive a eu lieu à travers tout le continent. De nombreux anciens quartiers juifs d'Europe ont alors été investis touristiquement. Ainsi, les anciens ghettos de Rome et de Venise – les deux premiers ghettos du monde – sont eux aussi devenus des attractions touristiques et ont été patrimonialisés. Malgré des spécificités locales, le processus de touristification des deux quartiers est similaire. Il est interdépendant à des phénomènes sociétaux plus généraux, comme le changement de rapport au temps et la croissance de la réflexivité, l'émergence d'une économie mondialisée de services et le processus psycho-social de deuil collectif lié à la Shoah.



## Table des matières

<b>1. INTRODUCTION</b>	<b>1</b>
<b>2. PROBLÉMATIQUE</b>	<b>2</b>
<b>3. CADRE SCIENTIFIQUE</b>	<b>6</b>
3.1. MONDIALISATION ET POSTMODERNITÉ	6
3.2. RAPPORT AU PASSÉ	7
PATRIMOINE	7
MÉMOIRE ET HISTOIRE	10
3.3. TOURISME ET PATRIMOINE	15
3.4. TOURISME ET VILLE	17
3.5. TOURISME DE MÉMOIRE, DE RACINES ET PÈLERINAGES	18
3.6. PATRIMOINE JUIF ET TOURISME	20
<b>4. CADRE CONCEPTUEL ET THÉORIQUE</b>	<b>22</b>
4.1 TOURISTIFICATION ET PATRIMONIALISATION	22
TOURISTIFICATION	22
PATRIMONIALISATION	23
4.2 TRAUMATISME ET DEUIL COLLECTIFS	24
4.3. AGIR MÉMORIEL	30
<b>5. MÉTHODOLOGIE</b>	<b>30</b>
<b>6. CADRE HISTORIQUE ET TOURISTIQUE</b>	<b>34</b>
6.1 LES JUIFS EN ITALIE	35
6.2 CONTEXTES TOURISTIQUE ET HISTORIQUE	36
ROME	36
VENISE	39
<b>7. ANCIENS GHETTOS DE ROME ET VENISE : DES LIEUX TOURISTIQUES</b>	<b>42</b>
7.1 SITUATION TOURISTIQUE (ET CULTURELLE) ACTUELLE	43
ROME	43
VENISE	47
7.2. PRÉMICES TOURISTIQUES	51
ROME	51
VENISE	52
7.3. MISE EN TOURISME ET TOURISTIFICATION	53
ROME	53
VENISE	58
<b>8. ANALYSE</b>	<b>63</b>
8.1 TRACES ET MARQUES MÉMORIELLES	63
8.2. FACTEURS PARTICIPANT À LA TOURISTIFICATION ...	65
...LIÉS AU CHANGEMENT DE RAPPORT AU TEMPS...	68

...À LA POSTMODERNITÉ...	70
...ET AU DEUIL COLLECTIF	71
<b>9. DISCUSSION</b>	<b>76</b>
<b>10. CONCLUSION</b>	<b>80</b>
<b>11. RÉFÉRENCES</b>	<b>83</b>
<b>12. ANNEXES</b>	<b>90</b>

## 1. Introduction

De nos jours, une grande partie de la population peut se permettre de partir en vacances. Le choix des destinations est immense et les pratiques touristiques possibles sont variées. De nombreux touristes décident de profiter de quelques jours de liberté pour se rendre dans des villes européennes. Les activités qu'il est possible d'y pratiquer sont diverses. Ainsi, certains touristes visitent aujourd'hui les (anciens) quartiers juifs que compte un grand nombre de villes. Ce travail se penche sur le développement du tourisme dans ces quartiers. Cette thématique, qui peut paraître très spécifique, s'inscrit en réalité dans le contexte culturel, social et économique de la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle et permet d'aborder alors diverses problématiques. En effet, le tourisme est un phénomène reflétant et découlant des changements culturels, économiques, techniques de la société, à la croisée de nombreuses disciplines. Etudier une question touristique permet de mettre en lumière différents phénomènes de société. Ainsi, cette recherche aborde les thèmes des relations de notre société avec l'histoire, le passé et la mémoire ainsi que du traumatisme collectif généré par la Seconde Guerre Mondiale et la Shoah et du processus de deuil qui en résulte.

L'utilisation du patrimoine juif à des fins touristiques est un sujet encore peu recherché. Pourtant, de nombreux anciens quartiers juifs d'Europe sont aujourd'hui des attractions touristiques. Prague, Cracovie, Budapest, Amsterdam, Gironne, Salonique ; ces différentes villes ont connu la revalorisation et un développement touristique plus ou moins important de leur ancien quartier juif. La touristification de ces espaces urbains spécifiques semble faire partie d'un phénomène global se déroulant suivant un processus similaire à travers le continent.

Ce travail exploratoire vise alors à comprendre depuis quand les anciens quartiers juifs – et le patrimoine juif de manière générale – sont perçus comme une ressource touristique. Pour ce faire, il a été choisi d'étudier la touristification de deux cas précis. Les anciens ghettos de Rome et de Venise ont été retenus étant donné la longue histoire touristique de l'Italie d'une part, et l'histoire spécifique des anciens quartiers juifs de ces deux villes d'autre part. Malgré cette limitation à un cadre italien, la problématique est également valable dans d'autres contextes nationaux européens.

Le lien entre patrimoine et tourisme mais également entre ville et tourisme est un sujet largement traité en sciences sociales. Par ailleurs, le 'tourisme noir', à savoir le tourisme dans des lieux liés à la mort et aux désastres, fait dernièrement l'objet d'une attention croissante. En conséquence, le tourisme dans des sites commémorant le génocide des juifs, tels les mémoriaux et musées de l'Holocauste, a été spécifiquement étudié. Toutefois, le patrimoine juif présent dans les villes et le tourisme qu'il peut engendrer semble rester un sujet marginal dans les débats autour du tourisme. Ainsi, cette recherche exploratoire cherche à enrichir le champ des études en tourisme. De plus, elle peut également se révéler être d'un certain intérêt pour le domaine des études juives et des études culturelles. Par ailleurs, le cadre scientifique général ainsi que l'approche transdisciplinaire retenue permet de considérer le phénomène touristique étudié dans l'ensemble complexe des phénomènes concourant à la réalité sociale.

Ce mémoire se structure de la manière suivante. Pour commencer, la problématique générale de l'étude ainsi que les questions de recherche spécifiques sont exposées. Vient ensuite le cadre scientifique, dans lequel les diverses thématiques abordées au prisme du tourisme sont expliquées : tout d'abord, le contexte général de la mondialisation et de la postmodernité est présenté, puis les changements de rapport au passé et plus précisément les notions de

patrimoine, mémoire et histoire sont analysés. Les liens entre tourisme et patrimoine et tourisme et ville sont ensuite développés, puis les notions de tourisme de mémoire, tourisme de racines et pèlerinages sont discutées. Enfin, la littérature existante à propos du patrimoine juif et du tourisme qu'il engendre est récapitulée. Suite à cela, les différents concepts mobilisés dans l'étude sont développés, à savoir les processus de touristification et de patrimonialisation, les concepts de traumatismes et deuils collectifs et celui d'agir mémoriel. La méthodologie employée est ensuite expliquée. Puis, dans la partie intitulée « cadre historique et touristique », l'histoire des juifs en Italie est synthétisée et les contextes touristiques et historiques de Rome, Venise et de leur ghetto juif y sont présentés. La situation touristique actuelle est ensuite décrite puis la touristification des deux quartiers est retracée. Cette dernière est alors analysée. Les traces et marques mémorielles sont tout d'abord exposées, puis les divers facteurs participant à la touristification sont expliqués selon les contextes de changement de rapport au temps, de postmodernité et de traumatisme collectif. Finalement, différents points sont discutés, dont le lien entre touristification et deuil collectif, la légitimité d'utilisation d'un patrimoine ou encore le rôle du tourisme dans les requalifications urbaines.

Ce travail est le fruit d'une recherche effectuée en conclusion d'un master interdisciplinaire en études du tourisme.

## 2. Problématique

La société actuelle est qualifiée de société postindustrielle, postmoderne ou postfordiste. Le système économique basé sur le travail industriel à la chaîne a été remplacé par un système globalisé, ou mondialisé, plus 'flexible' où les services ont pris une place considérable. L'une des conséquences de la mondialisation économique et du post-fordisme est que l'organisation de la production et les modèles de consommation ont changé (Meethan, 2001). Nous sommes passés de marchés de masse à des marchés de niche plus petits, mieux définis, spécialisés. Reprenant une idée de Giddens (1984), Hall affirme que la société postindustrielle est caractérisée par un très haut degré de réflexivité :

The growth of a high degree of 'reflexivity' of self-consciousness among the populations of contemporary industrial societies is a development in the ability of human subjects to reflect upon the social conditions of their existence. The growth of reflexivity has tended to be regarded as one of the hallmarks of postmodernity. By this is meant that modern societies have reached a point where not only are they forced to reflect on themselves but that they also have the capability of reflecting back on themselves. (Hall, 2005, p. 41)

En effet, un changement de rapport à l'histoire et au temps a pu être observé, avec notamment l'émergence de la conscience historiographique (le tournant réflexif de l'histoire sur elle-même). L'histoire et la mémoire se sont ainsi retrouvées en opposition, l'histoire s'attachant à des événements, la mémoire à des lieux (Nora, 1989). Il y a de nos jours une volonté de se souvenir, de ne pas oublier. L'impératif de notre époque est de tout garder, de préserver la moindre indication de mémoire et aussi de produire des archives, comme en témoigne le 'phénomène patrimonial'. En outre, l'historicisation est aujourd'hui quasiment immédiate, « *le présent s'historicisant lui-même* » (Hartog, 2003, p. 196).

Par ailleurs, étant donné la mondialisation, la société est aujourd'hui organisée « en réseaux » (Castells, 2000). Ainsi, les lieux sont interdépendants et se trouvent en compétition croissante les uns avec les autres. D'où l'importance des spécificités locales.

Un point d'entrée pour étudier ces deux phénomènes liés, à savoir l'avènement d'une société postmoderne toujours plus réflexive et le changement de rapport au passé se traduisant par

l'historicisation immédiate et la patrimonialisation, est le tourisme. En effet, le tourisme est un phénomène contemporain à l'industrialisation et ayant évolué jusqu'à nos jours, reflétant les changements culturels, sociaux, techniques de la société. C'est « *un phénomène complexe qui se trouve à la croisée de nombreuses autres disciplines, allant de la sociologie à l'ethnologie, en passant par la géographie* » (Spode, 2010, p. 6) et il est le « *résultat d'un processus historique spécifique lié à la modernisation des sociétés occidentales* » (Köstlin, 2003, p. 125, cité par Spode, 2010, p.7). En outre, depuis les années 1970-80, il semblerait que nous soyons dans une ère du 'tout tourisme' à savoir que n'importe quel objet ou événement peut devenir attraction touristique, tout comme n'importe quel objet matériel ou immatériel peut devenir patrimoine. Le tourisme est devenu de « *masse individualisé* » (Equipe MIT, 2011), à savoir diffusé mondialement, standardisé mais individualisé en même temps, reflétant l'économie mondiale de marchés de niche. L'écoumène touristique mondial est « *devenu plus vaste, plus dense, plus divers* » avec une « *démultiplication des pratiques* » (*ibid.* p. 187).

Dans le monde globalisé, les villes doivent se démarquer afin d'attirer une part du capital mobile, et, suite à la désindustrialisation des années 1970-80, le tourisme est devenu un levier économique important. Le potentiel touristique et de loisir des villes est mis en avant et inclus dans les politiques publiques. Le patrimoine présent au sein des villes (mais également à l'extérieur) est valorisé et promu, qu'il s'agisse d'un patrimoine antique, féodal, industriel ou également 'ethnique', car il permet de donner au lieu une identité spécifique et d'attirer des touristes.

Ainsi, durant ces deux dernières décennies, en parallèle à un regain d'intérêt pour la culture juive, de nombreux anciens quartiers juifs d'Europe ont vu leur revalorisation et leur touristification (Gruber, 2002). Prague, Cracovie, Budapest, Amsterdam, Gironne, Salonique : ce phénomène se retrouve à travers toute l'Europe. S'il est compréhensible, étant donné le cadre historico-politique, que le patrimoine Juif ait été investi touristiquement au début des années 1990 en Europe Centrale et de l'Est (anciens pays communistes), il est alors intéressant de se pencher sur la période de mise en tourisme de ce même patrimoine dans d'autres contextes. Ceci permettra de déterminer si nous nous trouvons bien face, ou non, à un phénomène global ayant effectivement débuté à des moments similaires.

J'ai eu l'occasion de m'intéresser à l'utilisation du patrimoine juif à des fins touristiques dans les anciens quartiers juifs de Cracovie (Pologne) et Vilnius (Lituanie) dans le cadre d'un autre travail (cf. Sandri, 2013). Cette recherche comparative m'a permis d'avoir un premier aperçu des enjeux liés à la touristification et à la marchandisation d'un patrimoine, qui plus est dans ce cas d'un peuple que l'on a cherché à éradiquer. J'ai, par la suite, continué ces recherches en m'intéressant en détail aux politiques publiques et législation existantes à Cracovie, ainsi qu'en réfléchissant aux enjeux liés à la patrimonialisation d'un ancien quartier juif et de la culture juive en général.

L'intérêt, touristique entre autres, pour la culture et le patrimoine juifs en Europe s'est développé depuis la fin des années 1980 (Gruber, 2002), dans de nombreuses villes européennes, que ce soit en Espagne, aux Pays-Bas, en Grèce, en Pologne... Ainsi, je souhaite poursuivre cette recherche sur le lien entre patrimoine juif et tourisme en mettant à profit les connaissances acquises et mes compétences linguistiques en m'intéressant à d'autres cas. Connaissant relativement bien le contexte postcommuniste de l'ancien *Yiddishland* d'Europe Centrale et de l'Est, je compte me pencher à présent sur un autre contexte : l'actuelle Italie.

Le contexte italien semble en effet approprié pour mener une étude exploratoire sur le développement touristique des anciens quartiers juifs pour deux raisons : l'histoire des Juifs

italiens, d'une part, et l'histoire touristique de l'Italie, d'autre part. L'histoire des juifs italiens a commencé à l'époque romaine, faisant de la communauté juive italienne la plus vieille des minorités juives diasporiques (Luzzati, 2002). Par ailleurs, le premier ghetto où la population juive était confinée y fut créé en 1516, à Venise, et dura près de trois siècles. La population juive italienne fut en effet systématiquement exclue de la société italienne depuis l'époque romaine par toutes sortes de discriminations et ce jusqu'à l'unification italienne dans la deuxième moitié du 19<sup>ème</sup> siècle. Malgré le fascisme et les lois raciales de 1938, puis l'entrée en guerre de l'Italie en 1940 au côté de l'Allemagne, les autorités refusèrent de donner les individus juifs, permettant ainsi à 42'000 juifs italiens de survivre (Calendrille, 2002)<sup>1</sup>. Néanmoins, environ 8'000 personnes furent déportées et tuées après la chute du pouvoir de Mussolini<sup>2</sup>. Suite à la guerre, la communauté juive eut du mal à se maintenir malgré l'afflux de nouveaux individus (environ 5'000 s'installèrent), entre autres de Tunisie et de Lybie. Selon Schwarz (2009), les effets des persécutions raciales débutées en 1938 continuèrent de se faire sentir dans l'Italie de l'après-guerre. La présence juive se concentra dans les centres urbains majeurs, réduisant le nombre de communautés enregistrées de 87 (en 1840) à tout juste plus de 20. La population juive est aujourd'hui d'environ 35'000 personnes (Winstone, 2010), dont près de 14'000 à Rome et 10'000 à Milan.

Deuxième point, l'histoire touristique des villes italiennes comme Venise et Rome, qui étaient l'un des buts du Grand Tour, est très ancienne (relativement à l'histoire du tourisme), ce qui rend la question de savoir quand le patrimoine juif a été perçu comme ressource touristique encore plus intéressante. Nombres de ces villes comptent aujourd'hui encore un très grand nombre de touristes. Qu'en est-il alors des quartiers juifs de ces grandes destinations touristiques ? Venise, Florence, Bologne, Trieste, Ferrare, Rome : nombreuses villes italiennes avaient un ghetto durant la Renaissance. Quelle est alors la situation touristique actuelle de ces anciens ghettos ? Afin de pouvoir répondre à la question, deux villes ont été choisies comme cas d'étude : Rome et Venise. Il semblerait que les ghettos de ces deux villes aient été intégrés dans les itinéraires touristiques. Comment en sommes-nous arrivés à la situation touristique actuelle ? Quelles ont été les modalités de leur mise en tourisme ?

Ainsi, la question exacte à laquelle cette recherche va tenter de répondre est : Comment les anciens ghettos de Rome et de Venise sont-ils devenus des attractions touristiques ? Afin de préciser celle-ci, deux sous-questions sont également posées : À quel moment la mise en tourisme a-t-elle eu lieu ? Quels ont été les conditions et les acteurs de la touristification ?

Une autre question de recherche sous-tend ce travail exploratoire, qui devrait permettre d'apporter des éléments descriptifs mais également, et surtout, explicatifs. Il cherche en effet à établir si et comment le processus de touristification peut être mis en relation avec le 'mouvement patrimonial' global et, ainsi, avec le changement de rapport au temps. Aussi, la deuxième question concerne le lien entre les processus de touristification et de patrimonialisation : Quel est le lien entre la touristification et la patrimonialisation des anciens quartiers juifs de Rome et de Venise ? Et plus précisément, comment les deux processus se complètent-ils et s'entrecroisent-ils ?

---

<sup>1</sup> Suite à l'entrée en vigueur des lois raciales en 1938, environ 4'000 Juifs se convertirent mais seule une petite partie réintégra la communauté juive après la guerre et environ 11'000 Juifs étrangers et 6'000 Juifs italiens émigrèrent. Ainsi, à la sortie de la guerre la population Juive comptait environ 30'000 personnes (Schwarz, 2009).

<sup>2</sup> L'arrivée des Alliés en Sicile provoqua la chute du régime fasciste et l'occupation de la moitié nord de l'Italie par l'Allemagne, qui créa des camps au Nord de l'Italie et mis en place des convois pour Auschwitz.

Une hypothèse avancée afin de répondre à la première question est que l'un des éléments de réponse fondamental pour expliquer la touristification mais aussi la patrimonialisation des anciens quartiers juifs est le rôle des processus psychosociaux de transmission transgénérationnelle des traumatismes et de deuils collectifs liés à la Seconde Guerre Mondiale et au génocide juif. En effet, une explication hypothétique spécifique à la touristification des anciens ghettos est que cette dernière ne peut avoir lieu qu'une fois un travail de deuil collectif entamé, travail qui place le référent juif au centre de la mémoire collective européenne.

De plus, une autre hypothèse de recherche est que la touristification des anciens quartiers juifs, tout comme leur patrimonialisation, s'inscrit dans le cadre général de la mondialisation et de la société postmoderne et postindustrielle, et, ainsi, qu'elle s'insère, d'une part, dans l'ère patrimoniale et mémorielle – reflétant les changements de rapport au temps et le régime d'historicité – et, d'autre part, dans la nouvelle économie urbaine de services favorisant le développement du tourisme.

Ces deux hypothèses, qui découlent de ma première recherche sur le sujet, en impliquent une troisième: la touristification des anciens quartiers juifs a eu lieu dans la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, alors que le tourisme se démocratise et que le patrimoine et la mémoire prennent une place toujours plus centrale.

Ces questions ne sont bien évidemment pas simples et appellent une réponse complexe, multiscalaire et interdisciplinaire, d'où l'introduction d'un cadre scientifique 'large' et la mobilisation de références théoriques et conceptuelles variées.

### 3. Cadre scientifique

L'étude du tourisme est à la croisée de diverses disciplines et permet de traiter de nombreuses questions de sociétés. Dans ce travail, plusieurs thématiques sont abordées au prisme du tourisme dans les anciens ghettos de Rome et Venise, comme le patrimoine, la mémoire sociale ou le changement de rapport à l'histoire et au temps. Ces diverses thématiques sont présentées dans cette partie, qui forme le cadre général de la recherche.

#### 3.1. Mondialisation et postmodernité

Durant les dernières décennies, nous sommes passés d'une société moderne à postmoderne, toujours plus mondialisée. Cette société postmoderne est caractérisée, entre autres, par un affaiblissement des anciennes solidarités collectives, par l'émergence de nouvelles identités associées à une plus grande flexibilité et à l'importance du sentiment d'appartenance (*sense of place*), par une attention portée à l'individualité, par une croissance de la réflexivité... (Hall, 2005). Cette dernière, qui, selon Giddens (1984, cité par Hall, 2005, p. 41), doit être comprise « *not merely as 'self-consciousness' but as the monitored character of the ongoing flow of social life* »<sup>3</sup>, est considérée par de nombreux auteurs comme l'une des caractéristiques principales de la postmodernité. Notre époque est également caractérisée de postindustrielle ou postfordiste. Ces deux caractérisations renvoient à l'organisation économique de la société, qui n'est plus celle fordiste, de masse et de travail industriel à la chaîne mais d'une économie de services plus flexible avec des marchés spécialisés, de niche. Par ailleurs, nous avons pu observer l'émergence des nouvelles technologies de l'information. Celles-ci ont eu d'importantes conséquences qui ont amené à ce que Castells (2000) nomme « *la société en réseaux* ». Dans l'économie mondialisée, les fonctions et processus dominants sont de plus en plus interdépendants, organisés en réseaux. La ville, par exemple, a été intégrée dans des systèmes de transport internationaux toujours plus complexes ainsi que dans des réseaux mondiaux d'information et de communication (Robins, 1993). Castells (2000) avance l'idée qu'il existe aujourd'hui une nouvelle forme spatiale : *l'espace des flux*, en opposition à *l'espace des lieux*, la structure spatiale historiquement enracinée. Selon lui, la ville contemporaine consiste en des espaces qui sont locaux et des lieux qui sont connectés mondialement. Ces espaces existent distinctement et simultanément. Ainsi, la société est aujourd'hui basée sur le savoir, organisée en réseaux, et faite de flux.

En outre, la consommation a pris une place considérable dans notre monde. Jean Beaudrillard caractérise même notre société de *société de consommation* dans son ouvrage éponyme de 1970. En parallèle à la place toujours plus importante de la consommation (qui remplacerait la morale) dans nos sociétés, nous avons pu assister à une marchandisation, ou commodification, croissante. Le processus de la marchandisation s'est étendu à des sphères qui étaient une fois relativement non marchandes (Meethan, 2001). En effet, aujourd'hui, tout peut devenir un produit marchand (*a commodity*)<sup>4</sup>, et, souvent, la valeur marchande prime (même si la valeur

---

<sup>3</sup> Notons toutefois que Giddens ne parle pas de post-modernité mais de 'haute modernité', une phase où les conséquences de la modernité se radicalisent et s'universalisent (voir Giddens, A. (1994). *Les conséquences de la modernité*. (Meyer, O., trad.). Paris, France : l'Harmattan. (Ouvrage publié en 1990 sous le titre *The Consequences of Modernity*. Stanford, CA : Stanford University Press)).

<sup>4</sup> « *Commodities are conceptualised as items that have not been produced for direct use, but rather for the monetary value that can be gained from them in marketplace. The significance of commodities therefore lies in their exchange value, that is, the surplus or profit that can be extracted from them. However, commodities also have use value, which is to say they satisfy basic human needs* » (Meethan, 2001, p. 67).

symbolique reste importante) (*ibid.*). Ainsi, l'art et la culture ont été commodifiés, suscitant de nombreux débats et publications, également dans le champ du tourisme<sup>5</sup>.

Les flux mondiaux (de capitaux, d'information, de personnes, de biens, de cultures) sont réalisés dans des formes socio-spatiales spécifiques, stimulant le développement de réseaux de lieux et l'émergence de nouveaux espaces de consommation (Meethan, 2001). Ainsi, dans le tourisme, il y a des processus globaux, à grande échelle, jouant un rôle – comme l'internationalisation des compagnies aériennes et des chaînes hôtelières, le développement des systèmes de réservation en ligne, la transmission d'images de lieux, etc. Les lieux touristiques se retrouvent en intense compétition et doivent donc se démarquer par leur 'attractivité'. Les spécificités locales sont alors généralement mises en avant afin de créer une façon de se distinguer des autres lieux (tout en restant « *identifiable et reconnaissable par le plus grand nombre* » (Lazzarotti, 2012, p. 144)). En outre, alors que pendant longtemps le tourisme était un sujet marginal dans les politiques publiques, des stratégies dites de 'tourisme culturel' sont aujourd'hui mises en place par de nombreuses administrations témoignant de l'importance actuelle du tourisme et de la culture (Richards et Wilson, 2006).

Les notions de postmodernité – que l'on accepte celle-ci ou que l'on préfère parler, suivant Giddens, de haute modernité – et de globalisation, et ce qu'elles comprennent, sont donc caractéristiques du monde actuel. Ses spécificités marquent l'ensemble de la société et des phénomènes sociaux, dont le tourisme.

Il était important de commencer par rappeler ce contexte général, qui semble peut-être très éloigné du sujet central de ce travail, car il comprend et a des effets sur tous les phénomènes sociaux. Les cas étudiés, situés dans des lieux précis, localisés, ayant une histoire particulière, sont interconnectés avec d'autres lieux, influencés par des tendances globales et ne sont donc pas uniquement des cas spécifiques.

### 3.2. Rapport au passé

Aujourd'hui, il peut sembler normal non seulement de s'intéresser au patrimoine mais également de le préserver, qu'il s'agisse de patrimoine matériel ou immatériel. Pourtant notre rapport avec celui-ci, qui témoigne d'une relation particulière à l'histoire, est relativement nouveau.

#### *Patrimoine*

De nombreux auteurs se sont intéressés à la notion de patrimoine, à ses conditions d'émergence, son développement et ses transformations. Il ressort que les moments de crise, les brèches, les situations de désordre, les fractures, bref, les temps marqués par la discontinuité de l'histoire (Hartog, 2003) ont vu la mobilisation du patrimoine et ses transformations de sens.

Mais commençons par définir le terme patrimoine. Dérivé du latin *patrimonium* (*pater*, père et *munio*, munir), il signifie 'biens et droits hérités du père' élargis à l'ensemble des biens d'héritage qui descendent du père ou de la mère, suivant les lois. Il s'agit alors du patrimoine familial (*inheritance* en anglais) et c'est la dimension économique qui prévaut. Mais sa signification est, depuis les années 1960, bien plus large, car il a englobé les notions de monuments et monuments historiques (Choay, 2009) et signifie donc l'ensemble des biens

---

<sup>5</sup> MacCannell (1999), par exemple, parlait de la commodification de la culture comme d'une source de problème pour la quête d'authenticité des touristes. Voir également Watson, G. L. et Kopachevsky, J. P. (1994). "Interpretations of Tourism as Commodity". Dans *Annals of Tourism Research*, vol. 21. No 3. 643-60.

hérités d'un groupe, d'une communauté, d'une collectivité (*heritage* en anglais). C'est ce deuxième sens du terme qui est actuellement prévalent. Aujourd'hui, nous distinguons le patrimoine culturel matériel, le patrimoine culturel immatériel, le patrimoine écologique, le patrimoine génétique... « *Au sens où on l'entend aujourd'hui dans l'usage courant – sans parler des discours officiels –, il s'agit d'une notion globale, vague et envahissante à la fois, dont l'apparition date de deux siècles à peine* » (Chastel, 1986, p. 405).

Retraçons donc l'émergence et l'évolution de la notion de patrimoine au sens où nous l'entendons de nos jours.

C'est au 16<sup>ème</sup> siècle, avec les premiers voyageurs – des aristocrates en quête d'érudition – qu'un intérêt se développe pour le patrimoine, alors nommé *antiquités*. Ce qui est appelé le Grand Tour devient, au 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècle, un rite d'agrégation et d'initiation pour les jeunes aristocrates anglais puis européens. « *Succédant au précurseur "grand tour" de l'aristocratie anglaise et de sa "société des dilettanti", le tourisme d'art se répand parmi les classes favorisées de l'Europe* » (Choay, 2009, p. xix). Le patrimoine, alors non plus désigné par le terme d'antiquités mais par l'expression de 'monuments historiques', est institutionnalisé pendant le 19<sup>ème</sup> siècle. Le développement de cette dernière notion est lié, selon Choay (2009) à deux révolutions culturelles : la Renaissance et la révolution industrielle.

Le Renaissance, dès le 15<sup>ème</sup> siècle, a vu le relâchement du théocentrisme, un changement de regard sur l'individu et donc le développement de l'humanisme. Se développe alors un intérêt envers les antiquités pour leur valeur esthétique et historique. On passe des *miracula* (vénération du sacré) aux *mirabilia* (admiration esthétique ou intellectuelle) (Chastel, 1986). Mais ce n'est, à l'époque, pas leur préservation qui compte mais « *l'accumulation d'un savoir livresque* » (Choay, 2009, p. xiv).

À la fin du 18<sup>ème</sup> siècle, la révolution industrielle, caractérisée par ses apports techniques, détruit et bouleverse les milieux de vie traditionnels. On assiste à un fort exode rural et à la formation du prolétariat urbain, et, ainsi, à une transformation des mentalités. « *Avec les débuts de la révolution industrielle et les changements sociaux qui l'accompagnent, un monde disparaît* » (Lazzarotti, 2012, p. 59). Une prise de conscience 'nostalgique' a lieu, parfois en réponse à la déchristianisation et à la déféodalisation qui génère un attachement pour les ouvrages anciens (Chastel, 1986). En parallèle à la nostalgie pour ce monde disparaissant, une sensibilité esthétique ainsi que les savoirs technique et social, poussent les pays européens à institutionnaliser la conservation physique des antiquités, qualifiées dès lors de 'monuments historiques' (Choay, 2009). L'architecture et les arts sont pris en considération en tant que faits de civilisation (Chastel, 1986). L'intérêt est à cette époque dans les vestiges de la 'haute culture' ; c'est la mémoire de l'aristocratie qui est institutionnalisée.

Au 19<sup>ème</sup> siècle, avec le développement des nationalismes européens et du romantisme, l'importance des monuments historiques croît. En effet, une sensibilité nouvelle à la nature et aux œuvres du passé est engendrée par le mouvement romantique et, en parallèle, les monuments historiques sont utilisés pour promouvoir la grandeur de l'Etat-nation. On assiste à leur inventarisation et classement et à l'apparition des musées comme institution durable (Chastel, 1986). Toutefois, ils restent inscrits sous le signe de l'élitisme, autant du point de vue de leur gestion que du public qui peut en jouir (Choay, 2009). Ainsi, à la fin du siècle, des critiques émergent contre la définition abstraite du patrimoine qui sélectionne des modèles valables (Chastel, 1986). On commence d'autre part à s'intéresser au folklore et aux stéréotypes régionaux. En outre, il est important de rappeler que « *le monument historique et les pratiques qui lui ont été associées depuis son instauration au 19<sup>ème</sup> siècle relèvent d'une*

*identité ethnique et constituent ainsi un propre de la culture européenne* » (Choay, 2009, p. xxv).

De nombreux pays européens et anglo-saxons ont mis en place une législation afin de protéger, en partie du moins, quelques catégories de monuments entre le 19<sup>ème</sup> et le milieu du 20<sup>e</sup> siècle (Ashworth et Tunbridge, 2000). Or, durant le 20<sup>ème</sup> siècle, l'idéologie du progrès prend de plus en plus d'importance. Ainsi, si d'un côté l'on retrouve le phénomène dit de Varsovie – à savoir la reconstruction à l'identique –, de l'autre d'anciens quartiers sont complètement reconstruits de façon moderne avec le maintien d'un seul élément ancien symbolique (Chastel, 1986). Avec la modernisation – les constructions en béton en ville mais également en campagne – le patrimoine prend une signification plus marquée :

Le fonds patrimonial, défini par un paysage historique semé de ruines et de silhouettes médiévales, était pour le romantisme un accès irremplaçable à la conscience nationale. Un siècle, un siècle et demi plus tard, il s'agit plutôt de saisir au plus modeste niveau l'évolution de nos sociétés à travers les réalités matérielles, les *realia*. (Chastel, 1986, p. 437)

Selon Choay (2009), la notion de patrimoine réapparaît suite à la 3<sup>ème</sup> révolution culturelle qu'elle nomme révolution électro-télématique, simultanée à la mondialisation, en cours depuis la fin des années 1950. Le double développement des instruments électroniques et des réseaux de télécommunications sont les deux facteurs (de nature technique) les plus importants de cette révolution qui « *a investi en quelques décennies la totalité de la planète. Nous la qualifions de "mondiale". [...] La dénotation de l'expression "révolution électro-télématique" est ainsi coexistensive dans le temps à celle du terme "mondialisation", dont elle désigne le moteur technique* » (Choay, 2009, p. xxx). Le terme de patrimoine remplace peu à peu l'expression 'monument historique' et, tout comme la culture, sa place est toujours plus prégnante. Entre la fin de la Seconde Guerre Mondiale et les années 1980, « *la notion de patrimoine a absorbé le passé récent, l'architecture de la fonte et les aménagements utilitaires: gares, marchés, dont on a une nouvelle perception* » (Chastel, 1986, p. 439). La labellisation du patrimoine par l'Unesco suite à la Convention de 1972 pour la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel engendre le développement exponentiel de la marchandisation patrimoniale (Choay, 2009). La liste comporte aujourd'hui 962 biens<sup>6</sup> dans le monde, ce qui montre bien la dimension commerciale internationale du patrimoine. Par ailleurs, il est important de noter que la classification de sites ayant une « valeur exceptionnelle » à travers le monde diffuse, en fait, la conception occidentale du patrimoine et donc du temps « *fondée sur le principe de linéarité, et qui se déploie avec la Modernité* » (Lazarotti, 2003, p. 692).

Depuis les années 1960 environ, la modernisation perd de son importance au profit du patrimoine dans tout le monde occidental.

Le même phénomène s'est d'ailleurs manifesté dans tous les pays d'Occident et du Nouveau Monde. Il coïncide naturellement avec la fin des illusions sur les chances indéfinies de l'ère technologique. Dans le nouvel âge, baptisé postindustriel, une croissance conçue comme expansion, production, consommation indéfinies est accusée de détruire les bases même, d'épuiser les ressources, de compromettre l'assiette naturelle des sociétés qui en bénéficient. (Chastel, 1986, p. 440).

Ainsi, l'on en arrive à une fétichisation du patrimoine sous l'effet soit d'une réaction passéiste et nostalgique (idéalisation de la valeur mémorielle des formes et des modes d'organisation)<sup>7</sup>,

---

<sup>6</sup> Voir <http://whc.unesco.org/fr/list/>

<sup>7</sup> À ce propos, Lowenthal (1979) affirme que l'histoire, tout comme la nature, est l'un des aspects essentiels de notre identité et bien-être en tant qu'individus. Selon lui, la préservation du passé, notamment la sauvegarde du patrimoine bâti, dépend de notre perception de son rôle dans nos sociétés. Il explique la recherche nostalgique d'un « Âge d'Or rural » avec la Renaissance, puis l'industrialisation et l'urbanisation, et est inscrite dans une

soit d'une réaction progressiste (le patrimoine dispense un savoir historique et/ou un plaisir esthétique) (Choay, 2009).

Le patrimoine, qui inclut des catégories d'objets très diverses et dont les définitions sont nombreuses et souvent imprécises, semble avoir pris une signification sacrée : « *Peut-être est-ce le moment de rappeler que dans toute société le patrimoine se reconnaît au fait que sa perte constitue un sacrifice et que sa conservation suppose des sacrifices? C'est la loi de toute sacralité* » (Chastel, 1986, p. 441). En outre, le climat néo-conservateur des années 1980-90 dans de nombreux pays occidentaux « *strongly favoured individual enterprise over public interest* » (Ashworth et Tunbridge, 2000, p. 25). Ainsi, la patrimonialisation croissante est toujours plus sujette à controverse.

### *Mémoire et histoire*

En parallèle au rôle toujours plus important que joue le patrimoine dans nos sociétés, et lié à un même processus, ce qui est appelé une 'vague mémorielle' (généralement *crisis of memory* en anglais) a également débuté dans la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle et particulièrement depuis les années 1970-1980. Cette 'obsession du souvenir' qui caractérise notre époque (Traverso, 2009) est un sujet largement traité en sciences sociales et humaines. Le travail de Maurice Halbwachs *Les cadres sociaux de la mémoire*, paru en 1925, est l'ouvrage de référence de nombreux chercheurs, et, dans le monde francophone principalement, également l'ouvrage dirigé par l'historien Pierre Nora *Lieux de mémoire* (1984-1993). La mémoire dont il est question ici n'est pas la mémoire individuelle étudiée principalement en psychologie, mais la mémoire 'collective' ou 'sociale'.

Dans son usage le plus courant, la mémoire collective renvoie à la mémoire partagée d'un événement passé vécu en commun par une collectivité, large ou étroite, nation, village ou famille par exemple. Mais elle définit également l'histoire ou ce qu'on appelle encore « la mémoire historique » en tant que celle-ci assurerait la permanence des grandes mythologies collectives. (Lavabre, 1998, p. 49).

La mémoire collective est génératrice d'identité et elle est généralement entendue comme la mémoire de groupes, de communauté. Parfois, elle englobe une communauté imaginée, celle de la nation (Zancarini-Fournel, Delacroix et Rousso, 2010). Elle n'est pas le prolongement de la mémoire individuelle. « *La mémoire singulière et la mémoire sociale ont deux origines séparées, [...] elles ont chacune leur système d'inscriptions, leur modes d'expression et leur place* » (Puget, 2001, p. 137).

Les dimensions sociales de la mémoire ont commencé à être étudiées au tournant des 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles. Le premier à utiliser le terme 'mémoire collective' fut probablement Hugo von Hofmannsthal en 1902 (Olick et Robbins, 1998). Les décennies suivantes, quelques travaux traitant du fondement social de la mémoire ont paru mais la question est restée marginale<sup>8</sup>. L'approche 'individuelle-psychologique' de la mémoire a été rejetée par Halbwachs puis par nombre d'autres auteurs de divers courants de pensée : « *It is time to rescue the phenomenon of memory from being regarded as a psychological faculty and to see it as an essential element of the finite historical being of man* » (Gadamer, 1979, dans Olick et Robins, 1998, p. 109). C'est depuis les années 1980 que les références à la mémoire collective abondent dans le monde académique, tout comme dans le domaine public (Olick et Robins, 1998). D'ailleurs, certains historiens parlent de *tournant mémoriel* (Zancarini-Fournel, Delacroix et Rousso, 2010). Cet intérêt public pour la mémoire peut être expliqué par de nombreux

---

histoire générale des idées. "Accelerated destruction has deepened nostalgia for the supposedly simpler, safer, more livable world of the past, a search for roots and historical identity" (p. 549).

<sup>8</sup> Pour un aperçu de ces travaux, voir Olick et Robbins, 1998, pp. 106-7.

facteurs combinés, qui varient selon les auteurs<sup>9</sup>. En outre, les *exigences mémorielles* ne se limitent pas aux pays occidentaux ; depuis le début du 21<sup>ème</sup> siècle, le phénomène mémoriel se développe autant en Amérique Latine qu'en Europe de l'Est et dans certains pays d'Asie (*ibid.*).

La notion même de 'mémoire collective' est controversée et l'on retrouve ainsi dans la littérature d'autres termes : mémoire culturelle, mémoire sociale ; ou encore divers 'modes' de mémoire (mimétique, matérielle, communicative, culturelle). Il y a eu une prolifération de termes spécifiques liés à cette mémoire collective : mémoire officielle, mémoire vernaculaire, mémoire publique, mémoire populaire, mémoire locale, mémoire familiale, mémoire historique, etc., etc. (*ibid.*).<sup>10</sup> Tout comme la mémoire individuelle – marquée par l'oubli, le déni, la répression, le trauma – la mémoire collective est, elle aussi, conditionnée, instable, sujette à reconstruction. Elle n'est pas une conséquence « naturelle » des expériences historiques mais le fruit d'une construction sociale (Irwin-Zarecka, 1994). Selon divers auteurs, dont Huyssen (1995) ou Laliou (2001), la Shoah a joué un rôle primordial dans la 'crise de la mémoire et de la modernité' des sociétés occidentales.

Fifty years after the notorious Wannsee Conference at which the Final Solution was first given political and bureaucratic shape, the Holocaust and its memory still stands as a test case for the humanist and universalist claims of Western civilization. The issue of remembrance and forgetting touches the core of Western identity, however multifaceted and diverse it may be. (Huyssen, 1995, p. 251.)

Ainsi, le *devoir de mémoire* est devenu un incontournable de la fin du 20<sup>ème</sup> siècle, malgré les critiques de chercheurs des « *abus de la mémoire* » (Todorov, 1995, cité par Zancarini-Fournel et al., 2010, p. 557). Le devoir de faire mémoire, aussi le devoir de ne pas oublier, implique la notion de justice due aux victimes d'une histoire criminelle (Ricoeur, 2006). C'est le devoir de reconnaissance du statut des victimes. Bien évidemment, la question de quelle version de l'histoire est institutionnalisée et incluse à la mémoire collective est une question politique (Glassberg, 1996). L'histoire et le patrimoine sont adaptés à la mémoire officielle: « *The tangible past is altered mainly to make history conform with memory. Memory not only conserves the past but adjusts recall to current needs. Instead of remembering exactly what was, we make the past intelligible in the light of present circumstances* » (Lowenthal, 1975, p. 27).

Devoir de mémoire, mémoire collective, travail de mémoire, abus de mémoire, anti-mémoire... La mémoire est sur le devant de la scène académique et publique. « *Quand il n'est pas directement question de « mémoire », c'est la Commémoration qui vient au premier plan de l'actualité, le Patrimoine, les « Journée du patrimoine », toutes les formes de muséification du passé, ce passé, comme l'a écrit un des historiens de l'Historikerstreit, qui ne veut pas passer...* » (Robin, 2000, p. 299-300). L'engouement commémoratif – parfois appelé *commémorite aigüe* (Dosse, 1998) –, qui va de pair avec la fétichisation du patrimoine, indique, selon Garcia (1998, p. 40), une inquiétude sur les conditions contemporaines de transmission, une « *angoisse du délitement, de la rupture des liens sociaux dans une société marquée par le chômage de masse, la déterritorialisation, l'affirmation de l'individu* ». La commémoration – qui, selon lui, n'est pas redécouverte du passé mais invention, construction – a commencé à prendre de l'ampleur dans les années 1970 en réponse notamment à la fin « *de la croyance en l'histoire entendue comme mouvement ascendant, comme progrès* » (*ibid.* p. 25).

---

<sup>9</sup> Pour un résumé de ces facteurs, voir Olick et Robbins, 1998, p. 107.

<sup>10</sup> Pour plus de détails sur l'histoire (sociale) de la mémoire, voir, par exemple, Olick et Robbins, 1998, ou Dosse, 1998.

La crise de futur que connaît notre société occidentale [...] incite à tout recycler en objet mémoriel. Par ailleurs, le règne de l'instantané que suscitent les moyens technologiques modernes a pour effet un sentiment de perte inexorable qui est combattu par une frénésie compulsive à redonner un présent à ce qui semble lui échapper » (Dosse, 1998, p. 8).

Les différentes manières dont la mémoire d'une société est créée, institutionnalisée, disséminée, comprise, et changent avec le temps, ont été explorées depuis les années 1980 (Glassberg, 1996). Les relations entre l'histoire et la mémoire sont au cœur des discussions. L'histoire est définie par certains historiens comme « *un récit compréhensif sur les sociétés humaines dans le temps [...] [une] construction problématique et toujours incomplète* » alors que la mémoire « *est la présence du passé, mais une appropriation sélective des souvenirs du passé* » (Zancarini-Fournel et al., 2010, p. 555). De nombreux chercheurs, plutôt que d'essayer de déterminer des distinctions théoriques entre histoire et mémoire, ont une approche historique de la mémoire sociale. Le Goff, par exemple, suivant Leroi-Gourhan (1993/1964-5, cité par Olick et Robbins, 1998) a identifié cinq périodes distinctes dans l'histoire de la mémoire : l'époque de la mémoire ethnique, avant l'écriture ; l'époque du passage de l'oral à l'écrit permettant la commémoration et la documentation; le moyen-âge avec la christianisation de la mémoire ; puis une époque allant de la Renaissance aux années 1960, avec des révolutions comme l'imprimerie, où la mémoire collective prend une telle ampleur que la mémoire individuelle n'arrive plus à tout intégrer ; enfin, avec l'invention de moyens électroniques de transmission et de documentation au 20<sup>ème</sup> siècle, la mémoire est conceptualisée de nouvelles manières.

L'histoire et la mémoire se sont retrouvées en opposition ; le couple histoire-mémoire a été dissocié alors qu'il fonctionnait en miroir. Cette dissociation serait le « véritable séisme » qui ébranle notre rapport au temps (Dosse, 1998). Dans son article *Between Memory and History : Les Lieux de Mémoire*, Nora (1989) fait un compte-rendu de cette séparation entre l'histoire et la mémoire. La mémoire est vie, en évolution permanente, alors que l'histoire est reconstruction, représentation du passé, dit-il. La mémoire dicte, l'histoire écrit ; la mémoire s'attache à des lieux, l'histoire à des événements. « *Perhaps the most tangible sign of the split between history and memory has been the emergence of a history of history, the awakening [...] of a historiographical consciousness* » (Nora, 1989, p. 9). En effet, il y a eu un tournant réflexif de l'histoire sur elle-même : nous sommes dans l'âge épistémologique de l'historiographie. En entrant dans un âge historiographique, l'histoire s'est dissociée de la mémoire, qui est ainsi devenue un objet de l'histoire.

Depuis les chroniqueurs du moyen-âge, en passant par les historiographes des rois, la volonté de l'Etat-nation de prendre en charge la mémoire nationale s'est constamment affirmée. Le point d'orgue de cette indistinction entre histoire et mémoire a été atteint au moment où la discipline historique s'est professionnalisée au cours de la III<sup>e</sup> République (Dosse, 1998, p. 3).

Au 19<sup>ème</sup> siècle, les méthodes scientifiques de l'histoire ont servi à intensifier l'effort d'établir une mémoire "vraie". Sous la pression d'une nouvelle force sécularisante (avec les Annales dès 1929, et le remplacement graduel du couplage état-nation par le couplage état-société), l'histoire se transforme : elle ne prétend plus contenir une signification cohérente et perd ainsi son autorité pédagogique à transmettre des valeurs. Un regard plus critique et pluriel sur le passé est valorisé dès les années 1970 (Dosse, 1998).

Selon Nora, ce qui est appelé mémoire aujourd'hui n'est pas mémoire mais est déjà histoire. « *The quest for memory is the search for one's history* » (p. 13). L'impératif de notre époque est de tout garder, de préserver la moindre indication de mémoire et de produire des archives. Notre relation au passé est maintenant une question de représentations. Notre société, déchirée par ses rapides transformations, cherche à se comprendre historiquement et essaie d'empêcher l'histoire de devenir *simplement* histoire. La mémoire n'a jamais connu d'autre forme de

légitimation que celle historique ou littéraire. Jusqu'à présent, histoire et mémoire ont toujours fonctionné en parallèle mais séparément. Or, aujourd'hui, la frontière entre les deux est floue. Une nouvelle sorte d'histoire est née qui doit son prestige et sa légitimité à la nouvelle relation entretenue avec le passé. La mémoire a été placée au cœur de l'histoire. Cette dernière est devenue notre imagination remplaçable, d'où la place actuelle pour les documents personnalisés, la revitalisation littéraire du drame historique, le succès des histoires orales... « *Our interest in these lieux de mémoire that anchor, condense, and express the exhausted capital of our collective memory derives from this new sensibility* » (p. 24). Le concept de *lieux de mémoire* est mis en avant par Nora, qui les définit comme des mises en abîme, des lieux matériels, symboliques et fonctionnels (et pas prioritairement des espaces) créés par un jeu de mémoire et par l'histoire, par l'interaction entre la volonté de se souvenir et l'envie d'arrêter le temps et le travail de l'oubli.

En mettant en parallèle cette histoire de la mémoire avec l'histoire du patrimoine, nous pouvons donc remarquer qu'elles convergent toutes deux vers « l'ère patrimoniale » actuelle. L'importance relativement récente de la mémoire et du patrimoine dans nos sociétés symbolise notre nouvelle relation au passé et au temps en général, qui appuie la thèse énonçant que nous sommes dans une ère de postmodernité. Le leitmotiv de la modernité était en effet « *faisons table rase du passé et des préjugés qu'il implique pour mieux créer l'inattendu et l'inespéré* » (Huglo et Méchoulan, 2000, p. 7), rejetant donc la tradition et le poids de la mémoire. Aujourd'hui par contre, la mémoire, qui, selon Lazzarotti (2012), englobe les notions de monument, de patrimoine et de lieux de mémoire, est fondamentale. En outre, le patrimoine qui fait référence au passé concerne en fait essentiellement le présent « *et provoque, dans une certaine mesure, le futur* » (Lazzarotti, 2003, p. 693).

Lazzarotti (2012), qui s'intéresse à la relation entre mémoire et espace en tant que processus géographique, propose, en outre, de distinguer la mémoire monumentale, la mémoire patrimoniale et les mémoires-Monde, qui sont trois moments mémoriels. « *L'histoire est ainsi faite de moments mémoriels, temps où fleurissent les mémoires et à l'occasion desquels elles changent. Acteurs, processus et contenus ont parties liées* » (p. 188). Selon lui, au tournant des 18 et 19<sup>èmes</sup> siècles, on a vu l'invention de la mémoire monumentale, qui correspond à un processus social de mémorisation – la monumentalisation – décidé par les 'savants', aux échelles nationales. Mais un « trou de mémoire » a suivi la Seconde Guerre Mondiale, probablement à cause d'un désir de tourner la page suite à cette guerre traumatisante ainsi que l'envie de vivre en paix. La mémoire réapparaît ainsi dans les années 1960, mais une mémoire transformée, renouvelée : la mémoire patrimoniale. Celle-ci est la mémoire reconnue par les autres, que ce soit par des institutions internationales ou par les touristes, sous la forme du patrimoine. Enfin, dans les années 1980, avec la financiarisation du capitalisme occidental et l'émergence de nouvelles puissances capitalistes (Chine et Inde), émerge ce qu'il appelle les « mémoires-Monde », mémoires qui se situent à une échelle mondiale, créée par les financiers. Il s'agit de processus de mémorisation reliés à des projets économiques.

De ce fait, nous retrouvons la distinction monument-patrimoine déjà évoquée, mais avec l'ajout des mémoires-Monde qui caractérisent alors un nouveau rapport à l'espace, au temps et aux autres. « *Les termes de monument et de patrimoine, pertinents pour qualifier les localisations mémorielles jusqu'au tournant des années 1980, ont sans doute cessé de l'être après* » (Lazzarotti, 2012, p. 24).

Le géographe Vincent Veschambre (2008) s'est intéressé aux traces mémorielles que l'on peut trouver dans l'espace. Selon lui, la transmission de la mémoire collective passe « *par les*

*individus eux-mêmes en tant que témoins, avec leur « mémoire incorporée » et les traces matérielles, qui peuvent jouer le rôle de « mémoire externalisée » et peuvent être mises en scène » (Veschambre, 2008, p. 275). Ainsi, quand on veut faire mémoire d'un événement, d'une population, après la démolition et l'effacement des traces les plus visibles, on se pose deux questions fondamentales : où cela s'est-il passé ? et que reste-t-il ? En ce qui concerne la première question, dans le cas des anciens ghettos de Rome et Venise, leur localisation est connue. Deux situations se présentent quant à la deuxième question : « soit l'espace a été reconstruit, réinvesti et donc marqué, [...] soit l'espace reste « vide » et peut faire l'objet d'une délimitation, d'un repérage, d'un marquage. [...] La mise en mémoire est alors facilitée » (p. 277).*

Il est cependant important de faire remarquer que les traces et marques mémorielles sont des marqueurs pour certains groupes qui les perçoivent comme telles, et, ainsi, que leur signification et reconnaissance ne sont pas constantes. « *Markers that meant a lot to German in Breslau mean little to Poles in Wroclaw* » (Irwin-Zarecka, 1994, p. 91). Les acteurs ayant les ressources (politiques, culturelles, économiques, etc.) déterminent alors quelles traces et marques sont mises en mémoire, voire créées.

Il est donc intéressant, dans ce travail, d'étudier les *traces* et *marques mémorielles* présentes dans les anciens ghettos de Rome et Venise afin de déterminer quels aspects de l'histoire des quartiers sont mis en mémoire et mis en tourisme et par quels acteurs.

Pour conclure cette brève partie sur le changement du rapport au passé – et ainsi au patrimoine, à l'histoire et à la mémoire –, il semble impératif de brièvement présenter le concept de régime d'historicité de François Hartog (2003). Dans son ouvrage *Régimes d'historicité : Présentisme et expériences du temps*, il s'intéresse aux rapports qu'une société entretient avec le temps et aux logiques de la patrimonialisation. Il propose la notion de *régime d'historicité* qu'il définit comme un instrument servant à comparer des types d'histoires différentes et aussi à « *mettre en lumière des modes de rapport au temps : des formes de l'expérience du temps, ici et là-bas, aujourd'hui et hier. Des manières d'être au temps* » (Hartog, 2003, p. 20).

Différents régimes d'historicité ont été connus à travers les âges, selon le rapport au temps. En effet, chaque société se construit par rapport à un ordre du temps qui lui semble idéal. Le rapport au patrimoine a changé avec ces différents régimes.

Hartog distingue trois grands régimes types, à trois périodes :

- Le modèle de l'*historia magistrae*, avec le régime héroïque ou le régime chrétien à l'Antiquité et au Moyen Âge. Dans ces régimes, les modèles glorieux du passé sont à recopier dans le présent et dans le futur. Les exemples des héros du passé doivent être suivis dans le présent pour un bon futur.
- Le régime moderne d'historicité, depuis la date symbolique de 1792. Dans ce régime règne le mythe du progrès, l'intelligibilité du futur. Ainsi, même si le passé reste déterminant, le présent n'est vécu que pour le futur qui est envisagé comme transcendance.
- Le présentisme, depuis la date symbolique de 1989. Dans ce régime le présent est au centre, d'où l'importance de la mémoire, du patrimoine et des témoins. Le futur y paraît sombre. Il s'agit d'une « *nouvelle vision de l'histoire, répudiant la continuité et le progrès au profit des discontinuités et des ruptures* » (Hartog, 2003, p. 13). Dans ce régime, tout est presque immédiatement historicisé.

Les régimes d'historicité ont changé quand il y a eu des crises du temps, des failles dans l'histoire, ou, comme le dit Hannah Arendt, des brèches (*gaps*) entre le passé et le futur. Ces brèches symbolisent des périodes qui ont « ébranlé, brouillé nos rapports au temps » (*ibid.*, p. 13).

Durant la deuxième moitié du vingtième siècle, la catégorie du présent est devenue toujours plus importante « jusqu'à ce que s'impose l'évidence d'un présent omniprésent » (p. 18) : ce que Hartog (2003) a nommé le *présentisme*. Selon lui, la place et la signification de la mémoire et du patrimoine aujourd'hui sont les signes de ce régime, de ce rapport au temps. Le patrimoine et la mémoire sont devenus centraux dans une société qui s'inquiète de ce qui disparaît, à une époque où il y a une crise de l'avenir. La place du patrimoine aujourd'hui, surtout dans les sociétés occidentales, est « un indice de l'incapacité des sociétés développées à se projeter dans l'avenir, à accepter la création culturelle et l'avant-garde (dont on connaît pourtant l'importance au siècle dernier), et donc de leur conservatisme » (Lazarotti, 2003, p. 693). Mais d'un conservatisme placé sous le signe du présentisme. Toutefois, il n'est pas certain que nous ayons à faire à un nouveau régime. Il pourrait également s'agir d'une période de confusion où différents régimes cohabitent.

En conclusion, les changements de notre rapport au temps, mais également à l'espace et aux autres, se reconnaissent dans nos rapports au patrimoine, à la mémoire et à l'histoire et reflètent les transformations de nos sociétés. Ces relations nouvelles se retrouvent, entre autres, dans les pratiques touristiques.

### 3.3. Tourisme et patrimoine

Tourisme et patrimoine – tout comme tourisme et culture – sont liés de façon inextricable. Ce sont les *Antiquités* (ou patrimoine gréco-romain) que les aristocrates anglais allaient voir à Rome pendant leur Grand Tour, et une partie de ces mêmes monuments est encore visitée aujourd'hui par de nombreux touristes. Tourisme et patrimoine ont une signification réciproque, le patrimoine étant (souvent) le but d'une visite touristique et le tourisme étant (souvent) la justification de la protection du patrimoine. « *Le patrimoine entretient le tourisme qui entretient le patrimoine, dans une nécessaire amplification accélérée des différences qui vaut comme leur renouvellement* » (Lazarotti et Violier, 2007, p. 240). D'ailleurs, une nouvelle 'catégorie' de tourisme a émergé dans la littérature : le 'tourisme de patrimoine', ou *heritage tourism*. Ce tourisme 'spécialisé' ferait partie de la catégorie du 'tourisme culturel' et satisferait, au contraire du tourisme de masse, des marchés de niche toujours plus segmentés (Ashworth et Tunbridge, 2000). Toutefois, les deux catégories 'tourisme culturel' et 'tourisme de patrimoine', utilisés autant par une partie du monde scientifique que par les professionnels du tourisme, sont des définitions qui partent de l'offre et non pas des pratiques touristiques, d'où le rejet de ces notions par certains chercheurs (Equipe MIT, 2002). Ainsi, il ne sera pas question de 'tourisme de patrimoine' dans ce travail, mais *simplement* de tourisme – tourisme où la découverte du patrimoine est le ou l'un des *modes de récréation*<sup>11</sup> (Equipe MIT, 2002).

Pour rappel, le lien entre tourisme et patrimoine – au sens courant actuel – a débuté avec les premiers voyageurs au 16<sup>ème</sup> siècle. Les arts et les idées du monde méditerranéen classique redécouverts pendant la Renaissance sont devenus à la mode au 18<sup>ème</sup> siècle avec les Lumières dans les classes les plus élevées d'Europe du Nord qui voyagent pour les découvrir (Ashworth

---

<sup>11</sup> Cf. Cadre conceptuel, partie 5.1 *Touristification et patrimonialisation*.

et Tunebridge, 2000). Mais petit à petit, en lien à des changements sociaux, culturels et techniques, de nouvelles pratiques touristiques et de loisir se développent, favorisant la découverte de la mer mais également de la montagne. Ainsi, la découverte du patrimoine n'est plus qu'une pratique secondaire. De plus, la classe moyenne accède à son tour au tourisme pendant le 19<sup>ème</sup> siècle, puis c'est l'avènement du tourisme de masse, populaire, au 20<sup>ème</sup> siècle, lié, entre autres, aux congés payés. Ainsi, tourisme rime principalement avec vacances à la mer et à la montagne. Cependant, depuis une quarantaine d'années, la découverte du patrimoine est redevenue une pratique touristique (et également de loisir) toujours plus importante. Ainsi, la mise en avant du patrimoine local, quel qu'il soit, ou, pourrions-nous dire, de l'histoire, est devenu un instrument de développement économique. De plus, la mise en scène du patrimoine peut être une stratégie qui permet à des communautés, via le tourisme, d'obtenir une reconnaissance symbolique. « *Sorte de miroir de sa propre identité, le patrimoine culturel permet alors à la collectivité de se construire, de se montrer et de s'exposer* » (Héritier, 2007, p. 5). Venon (2007, p. 53) affirme que le tourisme participe de manière prépondérante à la production de la conscience identitaire des populations locales, étant bien plus qu'un simple « faire-valoir » du patrimoine et de l'identité.

La mise en place de la *Liste du patrimoine mondial de l'humanité* de l'Unesco en 1972, en plus d'avoir une valeur normative, a joué un rôle non négligeable dans la popularisation des sites patrimoniaux. Selon Choay (2009), on assiste à la muséification du patrimoine, à savoir les développements solidaires de la culture de masse et la marchandisation du patrimoine bâti et des musées, et l'on pourrait également ajouté du patrimoine 'vivant'. Il existe aujourd'hui une 'industrie culturelle'. Le patrimoine est rendu propre à la *consommation* (culturelle) via un « *conditionnement (mental et matériel)* » (Choay, 2009, p. xxix). Ainsi, la marchandisation du patrimoine urbain, ou d'un certain patrimoine (médiéval, industriel, ethnique), est devenue une stratégie courante dans la ville postindustrielle (Ashworth et Tunebridge, 2000). Bon nombre de fêtes et festivals populaires, qui dataient du 19<sup>ème</sup> siècle et étaient en train de disparaître, ont également été revivifiés. L'authenticité du patrimoine mis en scène jouerait d'ailleurs un rôle clé dans le succès des sites patrimoniaux, étant donné la recherche d'authenticité des touristes (MacCannell, 1973). Le thème de l'authenticité est, du reste, l'un des thèmes largement traités dans la littérature sur le tourisme, suite, entre autres, aux ouvrages de Dean MacCannell (1973, 1999) et de John Urry (1990).

La littérature sur le couple 'tourisme et patrimoine' est abondante. L'une des problématiques débattues est la 'propriété' du patrimoine, la discussion étant de savoir quel patrimoine est conservé et mis en tourisme. Le passé étant une 'ressource' contestée, des questions telles 'le passé de qui?', 'quelles représentations?', 'pour qui?', 'en quel nom?' sont posées. Ashworth et Tunbridge (2000) affirment que la mise en place d'un patrimoine fait partie d'un processus qui ne peut être que sélectif et qui, donc, déshérite, de façon manifeste ou non. Un autre problème soulevé dans divers travaux, comme celui de Robinson (2000, p. vii), est la justification que le tourisme semble donner à des actes d'appropriation patrimoniale et d'impérialisme culturel : « *Certainly western, white, middle class conceptions of what heritage is, what it should be, and who it should be for are prevalent in the tourism industry* ». Pour rappel, la question de quelle version de l'histoire est institutionnalisée, ici sous la forme de biens patrimoniaux, et incluse à la mémoire collective est une question politique. Toutefois, Robinson affirme également, comme nombre d'autres auteurs, que, dans certains cas, c'est grâce au tourisme que des patrimoines sont conservés voire redécouverts.

### 3.4. Tourisme et ville

Le lien entre ville et tourisme peut nous paraître évident. Les aristocrates anglais pratiquant la *Grand Tour* au 17<sup>ème</sup> siècle n'allaient-ils pas déjà à Rome voir les vestiges de l'Antiquité ? Et les Expositions Universelles organisées dans différentes villes dès la moitié du 19<sup>ème</sup> siècle (1851) n'attirent-elles pas de nombreux voyageurs ? Il faut pourtant rappeler qu'avec le courant de l'hygiénisme – et donc le développement du thermalisme et des stations thermales – dès le 18<sup>ème</sup> siècle, ainsi que le changement de regard sur la mer et la montagne – et donc le développement des stations balnéaires et de montagnes durant le 19<sup>ème</sup> siècle –, c'est principalement hors des villes que le tourisme se développe. Le début du 20<sup>ème</sup> siècle voit l'avènement du tourisme populaire et des congés payés qui amènent dans les années 1960 à l'essor du tourisme, communément désigné comme le 'tourisme de masse' dont les destinations sont principalement les stations. C'est ainsi que le lien entre ville et tourisme renaît, d'une certaine manière, dans les années 1980. En effet, à cause de la désindustrialisation, le potentiel touristique et de loisir des villes est mis en avant. Le patrimoine présent dans les villes est utilisé pour développer une nouvelle image et créer un trait distinctif local afin d'attirer des touristes et de 'se faire une place' dans le marché mondialisé (Meethan, 2001).

Pour rappel, le patrimoine est généralement séparé, suivant les termes de l'Unesco, en patrimoine naturel, en patrimoine culturel mobilier et immobilier et, depuis récemment, également en patrimoine culturel immatériel<sup>12</sup>. Le patrimoine dont il est question dans ce travail est autant le patrimoine culturel matériel que le patrimoine immatériel<sup>13</sup>. Ainsi, la diversité culturelle est utilisée par de nombreuses villes comme atout touristique. Les quartiers 'typiques' dans lesquels vivent (ou vivaient) des groupes 'culturellement' différents sont donc parfois investis par le tourisme : 'Little Italy' à New York, 'Chinatown', à San Francisco, 'Banglatown', à Londres. Nombre de 'quartiers ethniques' étaient, dans le passé, réputés comme dangereux et à éviter, mais sont, aujourd'hui, la destination de circuits touristiques, ils sont recommandés dans les guides de voyage et des festivals y sont organisés (Hall et Rath, 2006). Ces quartiers peuvent servir de 'marqueurs' d'une identité locale et urbaine. Selon Zukin, (1995), la diversité ethnique joue un rôle important dans la formation symbolique des lieux et de l'espace.

La mise en tourisme de ces quartiers 'ethniques' est critiquée par certains auteurs à cause de la gentrification qui a parfois lieu suite à la touristification ainsi que l'intensification de l'aliénation que la population du quartier, généralement marginale, peut subir à cause du rôle qu'ils sont censés jouer dans le quartier (Hall et Rath, 2006).

Le même phénomène de mise en tourisme a lieu dans certains anciens quartiers juifs. Depuis les années 1990, selon Gruber (2002), le patrimoine et la culture juifs sont devenus de plus en plus populaires en Europe.

Old Jewish quarters are under development as tourist attractions, where 'Jewish-style' restaurants with 'Jewish sounding' names write their signs in Hebrew or Hebrew-style letters, use Jewish motifs in their décor, and name their dishes – sometimes even dishes made from pork or nonkosher mix of meat and dairy products – after rabbis and Old Testament prophets. (Gruber, 2002, p. 6)

---

<sup>12</sup> En 2003, en effet, la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel a été adoptée par l'Unesco.

<sup>13</sup> Monuments architecturaux, rites et coutumes, spécialités culinaires, ...

La problématique dans ces quartiers est quelque peu différente que dans les autres ‘quartiers ethniques’ étant donné la (quasi) absence de représentants de la culture en question, à savoir de juifs.

Nous pouvons relever ici que, dans ce travail, le terme ‘juif’ – que certains auteurs écrivent toujours avec une majuscule<sup>14</sup> – n’est pas entendu uniquement dans le sens religieux, de confession (à savoir la religion abrahamique) mais de manière plus large dans le sens culturel du terme. Il existe en effet diverses cultures juives. Il faut noter que des débats sur ce qui fait que quelque chose est ‘juif’ durent depuis plusieurs siècles, autant chez les Juifs que les non-juifs. Des discussions similaires ont lieu à propos de la manière dont la culture ou les cultures juives sont définies. Pour Gruber (2002) et Levis Sullam (2010), la conception actuelle de la culture juive s’est formée à travers l’imaginaire littéraire : « *The public idea of Jewish culture – or what is ‘Jewish’ – is shaped very much from the outside as well as from within the Jewish community [... and] the resulting collective vision is quite frequently the product of literary imagination* » (Gruber, 2002, p. 27).

### 3.5. Tourisme de mémoire, de racines et pèlerinages

Dans la littérature, le tourisme est séparé en types : tourisme culturel, tourisme de patrimoine, écotourisme, tourisme d’aventure, tourisme solidaire, etc. Bien que cette classification basée sur l’offre ne soit pas retenue dans ce travail, nous allons tout de même nous attarder sur ce qui est généralement qualifié de ‘tourisme de mémoire’ ainsi que de ‘tourisme de racines’ ou ‘*roots tourism*’ (parfois ‘*legacy tourism*’). En effet, le tourisme dans les anciens quartiers juifs est souvent classé dans de telles catégories. La notion de pèlerinage est également discutée vu certains recoupements et similitudes dans les définitions.

Le ‘tourisme de mémoire’ est une catégorie de tourisme qui concerne la visite de lieux de mémoire, généralement des lieux marqués par des événements fondateurs ou mémorables, et où se trouvent habituellement des mémoriaux, des cimetières ou des musées. L’expression ‘tourisme de mémoire’ se retrouve principalement dans la littérature francophone. À partir de la fin des années 1990, en effet, en plus d’être entré dans le langage courant, le ‘tourisme de mémoire’ est devenu une expression officielle en France. Il répondrait « *à une finalité politique, et diplomatique (à travers la notion de « mémoire partagée » conjointement promue par l’Unesco et le Ministère de la Défense), et enfin, économique* » (Hertzog, 2012). Son émergence est liée, selon Bartoletti (2010), au contexte culturel et social de la ‘haute modernité’ caractérisé par une crise radicale des mémoires, autant individuelles que collectives :

From this crisis of memory, a sentiment of modern nostalgia arises that can be exploited by the market in different ways. One of these ways is what I call ‘memory tourism’, which can be understood as a new form of commodification of emotions that is functional for the reproduction of both modern society and of the market. (Bartoletti, 2010, p. 23).

Étant donné la Shoah, les anciens lieux de vie des populations juives, où se trouvent souvent des mémoriaux en leur souvenir, peuvent être considérés *lieux de mémoire* (Nora, 1989). Si l’on comprend l’idée derrière l’appellation ‘tourisme de mémoire’, celle-ci est toutefois

---

<sup>14</sup> En français, il est possible d’écrire juif avec ou sans majuscule. Selon les règles de la langue française, le terme devait être en minuscule lorsqu’il indique la religion ou qu’il est utilisé comme adjectif (tout comme ‘catholique’, indiquant une religion) alors qu’il prend une majuscule lorsqu’il indique le peuple (tout comme les Arabes, indiquant un peuple).

problématique car elle ne permet pas de circonscrire de manière précise un type de pratiques définies. Par ailleurs, une partie des visites qui pourraient être caractérisée ‘de mémoire’ entre également dans une autre catégorie de tourisme que l’on rencontre dans la littérature : le ‘tourisme noir’ ou thanatourisme (*dark tourism* en anglais), à savoir la visite des lieux de morts, de désastres et d’atrocités (Lennon et Foley, 2007).

Le ‘tourisme de racines’ comporte les voyages dont le but est de retracer son histoire familiale, de ‘voir d’où l’on vient’, de comprendre son identité. Les ‘touristes de racines’ sont des touristes « *who have a personal connection with their heritage beyond a general relationship of collective ancestry. [...] Legacy tourists are those that travel to engage in genealogical endeavors, to search for information on or to simply feel connected to ancestors and ancestral roots* » (McCain et Ray, 2003, p. 713). Ils se distingueraient d’autres touristes par leurs motivations de voyage et par leur degré de connaissance et d’information. De nombreux auteurs se sont intéressés au ‘tourisme de racines’ de communautés diasporiques, entre autres de juifs. Les raisons spécifiques de leur voyage seraient de retrouver leurs racines, dans le but de réaffirmer et de renforcer leurs identités (Coles et Dallen, 2004). Certains auteurs parlent de pèlerinages, non pas de traditionnels pèlerinages religieux mais de pèlerinages étant pratiqués « *in the name of nostalgia to places, wherever these may be, that have some connection, past or present, to Jewish culture* » (Ioannides et Cohen Ioannides, 2004, p. 107). En effet, même si la signification ‘sacrée’ du pèlerinage a tendance à être prédominante, les pèlerinages peuvent avoir lieu pour des raisons séculaires autant que religieuses (Badone et Roseman, 2004).

La distinction faite entre le tourisme et le pèlerinage se base généralement sur les suppositions faites à propos des croyances et des motivations des personnes entreprenant un voyage. Les pèlerinages sont décrits dans la littérature comme des voyages au caractère ardu et ascétique effectués par des pèlerins pieux motivés par la foi, alors que le tourisme comprendrait les voyages hédonistes et de ‘recherche de soi’ (*personal quest*) (Badone et Roseman, 2004). Toutefois, il est très difficile de distinguer des touristes séculaires visitant un lieu saint et pouvant vivre une expérience spirituelle ou religieuse des fidèles religieux pouvant également avoir des pratiques touristiques lors de leur pèlerinage. En outre, Graburn et MacCannel (cités par Badone et Roseman, 2004, p.5) ont montré que les voyages touristiques peuvent répondre au besoin périodique de renouveau spirituel des individus. Ainsi, la distinction entre tourisme et pèlerinage ne semble pas si claire, particulièrement si l’on utilise la notion de ‘tourisme de racine’.

Même avec la définition du tourisme utilisée ici, à savoir un déplacement temporaire et volontaire hors du quotidien à des fins de récréation, la distinction n’est pas si évidente. Il est vrai que le pèlerin n’aura pas le choix de sa destination mais son expérience spirituelle et religieuse, ainsi que ses diverses pratiques tout au long du voyage lui permettront tout de même de se recréer et de se renouveler.

En restant dans le registre des lieux religieux, mais en mettant de côté la question des pèlerinages, une autre problématique peut être relevée ici. L’un des enjeux soulevés dans la littérature en ce qui concerne la mise en tourisme de tels lieux – lieux généralement également identitaires – est la coexistence de deux publics : les croyants et les touristes. Afin qu’il n’y ait pas de conflits majeurs, la valorisation culturelle du lieu pour les touristes ne doit pas profaner le lieu religieux : « *Lieux de tourisme, lieux de pratique religieuse, les sites religieux sont donc probablement destinés à rester dans cet équilibre précaire, avec des équipements*

*touristiques et religieux discrets pour ne pas choquer l'un ou l'autre des publics attendus* » (Venon, 2007, p. 54).

### 3.6. Patrimoine juif et tourisme

Le Judaïsme a laissé une marque profonde en Europe et dans son histoire. Malgré la Shoah et les six millions de Juifs assassinés, les milliers de synagogues démolies et les innombrables cimetières et autres bâtiments détruits, un important patrimoine bâti juif demeure. Il existe quelques lieux connus pour leur patrimoine juif : l'ancien quartier juif de Prague, les synagogues du ghetto de Venise ou l'ancienne *juderia* de Tolède. Toutefois, le patrimoine juif a pendant longtemps été négligé par les touristes. « *For decades after World War II, memory of history and heritage was often marginalised, repressed, or forgotten, [...] also in countries less directly touched by the effect of the Shoah* » (Gruber, 2002, p.5). À la fin des années 1990 cela avait changé : « *Jewish culture – or what passes for Jewish culture, or what is perceived or defined as Jewish culture – has become a visible component [...] of the public domain* » (*ibid.*). Aujourd'hui, de nouveaux musées juifs, des festivals, des ateliers en tout genre, des conférences, des programmes d'études, etc., foisonnent.

Peu de chercheurs se sont intéressés au lien entre tourisme et patrimoine juif, et la plupart des recherches existantes sont descriptives. Tresseras (2007), par exemple, a fait un inventaire du patrimoine juif et des sites d'intérêt touristique à Venise et il décrit les divers acteurs et événements ayant pris part à la transformation du ghetto en 'produit culturel'. Il existe également différents travaux qui traitent indirectement, ou de façon secondaire, la question de la touristification des quartiers juifs (voir Clark 1997, 2007, Gruber, 2009, Ioannides et Ioannides, 2004, Labadi, 2008)<sup>15</sup>.

Pourquoi la culture juive a-t-elle suscité un intérêt populaire à partir des années 1980 après des décennies 'd'amnésie collective' (Clark, 1999) ? Il n'existe évidemment pas d'explication simple. Gruber (2002) avance que l'attrait pour la culture juive par le grand public est connecté au déclin et la chute du communisme. Elle affirme que le 'phénomène Juif' « *fill[s] in the blanks of the past* » (p. 18) et qu'il y a également une redécouverte des racines au sein de la population juive. Quant à Clark (1999), il utilise la notion de Rob Shields (1991, cité p. 274) de 'mythe de l'espace' (*space myth*): « *According to Shields, the spatial is charged with emotional content, mythical meanings, community symbolism and historical significance* ». Les mythes de l'espace sont constitués à travers un processus d'étiquetage qui associe certains lieux avec des activités spécifiques. Des récits (*narratives*) qui s'attachent à des lieux précis voient ainsi le jour. Ceux-ci ont tendance à devenir des histoires intériorisées faisant partie de la construction symbolique d'une communauté. Ainsi, les mythes de l'espace et la mémoire collective des lieux juifs au sein des villes européennes étaient refoulés dans les années 1950, conduisant à une amnésie collective dans de nombreuses villes. Seuls divers lieux de commémoration ont été érigés à cette époque sur les sites des camps de concentration. Les anciens quartiers d'habitation de la population juive<sup>16</sup> ont été, d'une certaine manière, 'effacés', parfois par des actes délibérés de planification urbaine. Clark (1999, p. 275) émet l'hypothèse forte que ceci a été fait car les autorités et les politiques « *sought to obliterate any painful reminders of the communities that were lost as the results of the Holocaust* ». Selon lui, le grand renouveau d'intérêt dans la culture juive qui a eu lieu dès les années 1980 et qui

---

<sup>15</sup> Voir également Levis Sullam, 2010, qui traite de la transformation du ghetto de Venise, ou encore Flesler, D, Perez Melgosa, A. (2010) Hervas, *convivencia* and the heritagization of Spain's Jewish past. Dans *Journal of Romance Studies*, vol. 10, No. 2. 53-76 pour le cas espagnol par exemple.

<sup>16</sup> Population, qui, avant la guerre, vivait souvent en majorité regroupée au sein d'un même quartier.

attribua aux lieux de nouveaux sens et significations est lié à la relation entre la mémoire collective et les narratives spatiales et aux relations centre-périphéries<sup>17</sup>.

Au niveau personnel, individuel, diverses raisons sont données à l'intérêt pour les 'Choses Juives' (Gruber, 2002, p. 90) :

For some, the interest in Jewish heritage can be primarily artistic or architectural: synagogues, cemeteries, and ghetto quarters provide a rich and fascinating array of styles and iconography that add to our knowledge of architecture and religious art and design. [...] But the emotional and political message of Jewish heritage sites is also clear. Physical Jewish traces are solid symbols, powerful evocations of a lost, destroyed reality, monuments to an annihilated people.

Dans la 'redécouverte' du patrimoine juif, le tourisme a joué un rôle certain, « *a chicken-and-the-egg role* » (Gruber, 2002, p. 131). En effet, il y a eu un boum touristique dans les lieux juifs et ce serait l'une des raisons de leur préservation. Gruber (2002, p. 9) pointe du doigt les distorsions de l'histoire et de la mémoire que l'on retrouve dans ces lieux :

Clearly, various degrees of philo-Semitism – an idealisation of Jews, sometimes linked to guilt or uneasiness about the Holocaust, sometimes linked to a fascination with what is perceived as an almost familiar exotica – play a role. Nostalgia too, is involved, though it is likely to be expressed as a pseudonostalgia for stereotypes – be it the stage-set shtetl world of *Fiddler on the Roof* or a romanticized vision of the coffeehouse Jewish intellectual – rather than nostalgia for the highly nuanced and often highly contentious Jewish world that actually once existed or, for that matter, nostalgia for the complex, problematic, and far often too ugly relations between Jews and non-Jewish society.

Comme nous avons pu le voir, le cadre général de ce travail est très ample et la littérature sur les divers sujets abordés abonde, sauf en ce qui concerne la question du tourisme dans les anciens quartiers juifs. Mais, avant d'aborder cette dernière en profondeur avec l'étude exploratoire des anciens ghettos de Rome et de Venise, penchons-nous d'abord sur les concepts et outils qui sont utilisés dans ce travail.

---

<sup>17</sup> Clark soutient que le 'centre' s'est activement intéressé aux récits spatiaux et a cherché à les raviver par exemple en reconstruisant et rénovant les vieilles synagogues et les bâtiments communautaires à cause de la culpabilité de la Shoah en Allemagne ou afin de revitaliser les centres villes en Italie et Espagne. Les récits de l'espace des 'marges' par contre sont contestés. À Cracovie par exemple, des Polonais non-juifs ont amorcés la revitalisation de Kazimierz – l'ancien quartier juif – en y mettant en place un festival de la culture Juive afin de revivifier spécifiquement l'histoire juive de la zone.

## 4. Cadre conceptuel et théorique

### 4.1 Touristification et patrimonialisation

#### *Touristification*

L'un des concepts centraux de cette recherche est celui de *touristification*. Il s'agit du processus d'élaboration des espaces touristiques, parfois utilisé comme synonyme de *mise en tourisme*. Cette dernière est ici comprise comme le moment où le processus de touristification débute, mais un moment long, un laps de temps, et non un instant précisément situé dans le temps. La différence du processus entre les espaces où le tourisme tend à devenir une mono-activité et ceux où c'est une activité secondaire peut être relevée. La touristification est alors la transformation d'un espace par des pratiques et des services touristiques, qui se fait donc à des « degrés » divers. Selon G. Cazes (p. 64, cité par Lazzarotti, 1994, p. 638), « *ce processus d'immersion à la fois imagier et symbolique, commercial et matériel, paraît pouvoir être étudié sous l'angle générique de la production touristique* ».

Il n'est pas chose aisée que de mesurer la touristification d'un espace. Pour ce faire, divers indicateurs sont utilisés dans cette recherche afin d'évaluer la touristification des anciens quartiers juifs : la présence de touristes, l'existence d'un point d'information touristique, la présence de panneaux d'information et de signalétique, de magasins de souvenirs, de boutiques vendant de la *Judaica*<sup>18</sup>, de restaurants et autres échoppes alimentaires, l'existence d'attractions tels des musées, des monuments ou des mémoriaux.

Il n'existe pas de hiérarchie dans l'importance de ces indicateurs, sauf évidemment la présence de touristes qui indique de façon claire la touristification d'un espace. Il est en effet important de relever le fait qu'une grande partie de ces indicateurs sont la présence de services pouvant être utilisés autant par la population locale que par les touristes. Le simple fait de trouver l'un des services dans un espace ne signifie pas forcément que celui-ci est touristifié. En outre, certains services peuvent engendrer la touristification d'un espace alors que d'autres peuvent être mis en place en conséquence de celle-ci.

Il doit être à nouveau précisé que le tourisme est accepté ici comme un déplacement volontaire et temporaire hors du quotidien dans une destination choisie dans le but d'accomplir un projet précis visant la récréation (Equipe MIT, 2002).

Trois modes de récréation des individus ont été définis par l'Equipe MIT (2002). Le premier est le *repos*. Il comprend la recherche de bien-être et les soins du corps et inclut ainsi les pratiques de délasserment et de 'rien faire'. Le deuxième, le *jeu*, englobe les activités sportives et physiques, qui sont distinguées du sport pratiqué au quotidien dans un but généralement de performance par la gratuité et les faibles enjeux compétitifs. Le dernier mode de récréation est la *découverte*. Il inclut ce qui est habituellement qualifié de « tourisme culturel », à savoir les pratiques de découverte du monde, l'appréciation des paysages et des manifestations culturelles en tout genre.

Les divers modes de récréation se combinent généralement au fil de la journée et durant le séjour.

Par ailleurs, dans ce travail, le processus de touristification est associé à celui de patrimonialisation, les deux processus étant considérés comme ayant lieu en parallèle, ou l'un

---

<sup>18</sup> Le terme *Judaica* indique les objets associés à la religion juive, mais qui ne sont pas nécessairement des objets rituels.

précédant de peu l'autre (cf. schéma 1). En effet, la relation entre le patrimoine et le tourisme est inextricable. Comme expliqué précédemment, les deux notions sont interdépendantes, l'une justifiant l'autre. Nous allons revenir sur cette relation après avoir présenté le concept de patrimonialisation.

#### *Patrimonialisation*

La patrimonialisation est le processus de mise en patrimoine, ou plus précisément le processus de reconnaissance et de mise en valeur, d'un espace, d'un objet ou d'une pratique reconnue comme patrimoine. C'est « *une opération intellectuelle, mentale et sociale qui implique des tris, des choix, donc des oublis* » (Lazzarotti, O., 2003a, p. 693). Di Méo (2007) définit les processus de patrimonialisation non seulement comme les procédures de sauvegarde, de conservation et de valorisation des patrimoines mais également comme leur définition et leurs modalités d'application. Il rappelle que ces processus sociaux « *reposent sur une conception occidentale, linéaire et ouverte du temps qui est largement celle de la modernité européenne* » (p. 2). Bien que Lazzarotti (2003b, p. 99) affirme que « *la mise en patrimoine des lieux relève bien une opération de « magie » sociale qui aboutit à leur induration dans un état donné et à un moment donné dans une logique d'abolition du politique au profit du groupe social qui l'a conçue* », il est impératif de rappeler que tout le monde n'a pas les pouvoirs de définition et les moyens d'action pour la patrimonialisation et qu'elle contient une signification politique.

Veschambre (2008) s'intéresse au lien entre l'appropriation symbolique de l'espace et la patrimonialisation, et plus particulièrement au processus de marquage de l'espace, qui renvoie généralement à la *trace* et à la *marque*. Ces deux notions se distinguent par leur temporalité et intentionnalité. En effet, la trace « *renvoie plutôt à ce qui subsiste du passé [...], au champ de l'histoire et surtout de la mémoire : elle rend présent ce qui a été* » (Veschambre, 2008, p. 10) mais elle n'est pas forcément intentionnelle et identifiable. Au contraire, la marque « *s'inscrit plutôt dans le présent [...], évoque plutôt une action contemporaine et elle n'est pas forcément conçue pour durer* » (p. 10) mais elle est pensée et produite intentionnellement. Ainsi, pour simplifier, nous pouvons dire que la patrimonialisation est le « *passage de la trace à la marque, avec les notions d'intentionnalité, de distinction statutaire qui y sont associés* » (p. 22) (cf. schéma 1).

Depuis les années 1970, le champ patrimonial ainsi que le public concerné par celui-ci se sont élargi. Le tissu associatif a également évolué de façon marquée ; il joue à présent un rôle considérable dans la mobilisation patrimoniale (Veschambre, 2008). Ainsi, les acteurs participant à la définition du patrimoine et à la patrimonialisation ont évolué.

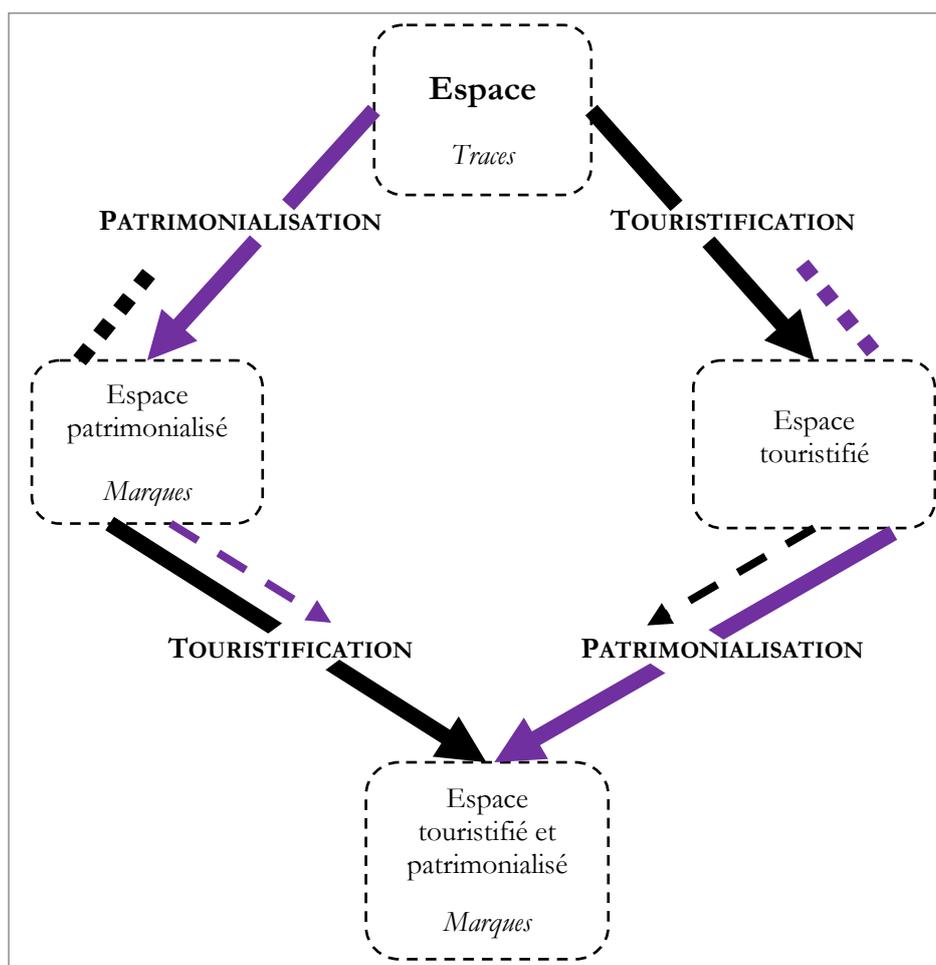
Arrêtons-nous à présent brièvement sur la relation inextricable entre touristification et patrimonialisation. Comme première chose, précisons qu'un espace peut être investi touristiquement sans être patrimonialisé, comme c'est par exemple le cas de stations de ski – créées pour la pratique d'une activité précise de *jeu*. Toutefois, dans le cas de la touristification de villes ou de villages (ou de parties de ceux-ci) – qui deviendront des destinations de *découverte* –, le processus de touristification s'articule à celui de patrimonialisation. L'un ne va pas sans l'autre, que ce soit la patrimonialisation qui entraîne la touristification ou vice-versa. Les deux processus sont interdépendants.

La patrimonialisation attribue un sens à un espace selon les interprétations faites de son histoire. Ce qui devient patrimoine est caractérisé d'*immobile* par Lazzarotti et Violier (2007). En effet, le patrimoine est spécifique à chaque lieu et ne peut pas être déplacé (ou du moins en principe). Il dépend des interprétations et représentations de l'histoire qui sont faites et

comporte une valeur symbolique. Quant à la touristification – un phénomène de *mobilité* découlant du besoin de récréation des individus, dont l'un des modes est la découverte –, elle peut transformer le patrimoine et les espaces patrimonialisés en marchandise (*commodity*) et apporte une valeur économique à la patrimonialisation. La touristification peut également être à l'origine de la reconnaissance de la valeur patrimoniale (et symbolique) d'un espace.

Ainsi, patrimonialisation et touristification sont complémentaires. L'association des deux processus est la rencontre du mobile et de l'immobile : « *on pourra en conclure que le patrimoine est aujourd'hui l'immobile du tourisme, et réciproquement encore* » (Lazzaroti et Violier, 2007, p. 240).

**Schéma 1. Schématisation des processus de patrimonialisation et de touristification d'un espace.**



#### 4.2 Traumatisme et deuil collectifs

Un événement qui a indéniablement marqué le vingtième siècle a été la deuxième guerre mondiale et l'Holocauste. Ces événements n'ont cessé d'avoir des répercussions depuis lors. Beaucoup de recherches ont été faites sur la transmission inter- et transgénérationnelle du traumatisme, en particulier du traumatisme des juifs rescapés de la Shoah<sup>19</sup>. Mais peu de travaux s'intéressent au traumatisme collectif engendré par le génocide des juifs européens.

<sup>19</sup> Voir par exemple Zajde, N. (1995) *Enfants de survivants : la transmission du traumatisme chez les enfants de survivants juifs*. Paris, France : Odile Jacob. (Version originale publiée en 1993 sous le titre *Souffle sur ces morts et qu'ils vivent*. Paris, France : La Pensée sauvage).

Une hypothèse de cette recherche est que la touristification des anciens quartiers juifs n'a pu débiter qu'une fois commencé un travail psychosocial sur le traumatisme lié à cet événement, à savoir le deuil. C'est pourquoi la notion de traumatisme et le processus de deuil doivent être expliqués.

Pour commencer, rappelons que les traumatismes et les deuils sont étudiés principalement en psychologie et psychiatrie suite à Freud, qui, le premier, s'est intéressé aux expériences traumatiques chez les individus et a développé la psychanalyse. L'étude des traumatismes et deuils collectifs se penche sur la continuation des effets du passé dans le présent. Avant d'en venir à la dimension collective des traumatismes puis des deuils, l'échelle individuelle, la plus étudiée, est d'abord présentée.

Le deuil est l'un des remèdes du traumatisme (Métraux, 2004). Le traumatisme est une plaie liée à une vieille blessure. « *La transposition du concept de traumatisme au domaine de l'âme correspond au sens somatique de la blessure et des cicatrices qui en résultent* » (Rauschenbach et Perron, 2000, p. 13). Les traumatismes sont liés à des tragédies qui ont lieu dans la vie, qu'il s'agisse de morts, d'événements tragiques, de changements de l'environnement, qui engendrent une perte de Sens et de Soi. Il existe deux types de tragédies : les créatrices, qui correspondent à des pertes de tout ordre et susceptibles d'un deuil ; et les mortifères, qui correspondent à des expériences traumatiques, immunes au deuil. Elles peuvent coexister (Métraux, 2004).

Il existe une différence au niveau de la mémoire entre les tragédies créatrices suivies du deuil et une commotion traumatique : on se remémore une personne perdue mais on ne peut pas se rappeler de son absence, on peut juste la constater – « *[le souvenir d'un être perdu] traduit la présence d'une image mnésique et simultanément authentifie l'absence de la réalité évanouie* » (p. 42). Un événement traumatique suscite un excès de sensations tel à amener à la saturation et donc à l'effacement du *Je*.

Contrairement aux remémorations taillées dans le marbre du deuil, aucune conscience de l'absence n'accompagne la résurgence de l'épouvante. Les supplices jadis soufferts et aujourd'hui craints jaillissent tels quels. ... Ne rappellent rien, imposent au contraire un nouveau calvaire. Et l'oubli résulte tout aussi illusoire que le souvenir. (Métraux, 2004, pp. 42-3)

Trois étapes dans le processus du traumatisme individuel ont été décelées : l'expérience-clé traumatisante, le mutisme (sentiments de culpabilité diffus dans l'inconscient) et la névrose (apparition incontrôlée de symptômes) (Rauschenbach et Perron, 2000). L'expérience-clé est si terrible qu'il n'est pas possible d'y faire face mais elle reste présente « *dans une mémoire cachée qui ne souvient pas mais agit* » (*ibid.*, 2000, p 13). Selon Freud, des phénomènes similaires se produisent au niveau collectif. Ainsi, à l'échelle collective, les 'névroses' « *renvoient à l'héritage d'un crime dont personne n'a réellement connaissance* » (*ibid.* p. 14).

Le deuil est une suture du traumatisme, il crée la mémoire. Différents auteurs ont étudié le processus du deuil et ont proposé des théories. Ainsi, Elisabeth Kübler-Ross (et David Kessler, 2005/2009), qui s'est intéressée aux personnes en fin de vie, a proposé une théorie du deuil qui comprend cinq stades : (1) le choc, le déni ; (2) la colère ; (3) le marchandage ; (4) la dépression ; et (5) l'acceptation. John Bowlby (1991, cité par Métraux, 2004, p. 61), lui, ne distingue que quatre phases : (1) la phase de l'engourdissement (actions automatiques, individu 'assommé'), (2) la phase de l'ardent désir de retrouver l'être cher (négation de

l'irréversibilité de la mort, colère contre la foudre du destin, brefs éclairs de lucidité avec nostalgie et sanglots), (3) la phase de désorganisation et de désespoir (dépression et apathie) et, enfin, (4) la phase de réorganisation (mémoire réflexive). Michel Hanus (1994, 2001, cité par Métraux, 2004, p. 62) retrouve les mêmes étapes mais il regroupe les deux premières sous l'appellation 'état de choc plus ou moins prononcé', suivi d'un 'état dépressif' et d'une 'période de rétablissement'. Jean-Claude Métraux (2004), lui, remanie la terminologie pour proposer trois phases du deuil : la 'phase de fermeture', qui est la première vraie phase du deuil, où peut avoir lieu une exclusion défensive ; la 'phase d'ouverture', pendant laquelle a lieu l'acceptation du caractère irréversible de la perte et où l'absence et le vide sont ressentis ; et la 'phase du souvenir' – ou 'deuil créateur' – caractérisée par la mémoire du 'plein', de ce qui était et non plus de ce qui n'est plus. « Cette troisième phase [...] permet le surgissement dans le présent d'images du passé sollicités par la construction d'un futur irréductible à hier et aujourd'hui » (p. 75). La phase de fermeture correspond à la fabrication d'un monde et au moulage de l'imaginaire, la phase d'ouverture à l'émergence d'images, de représentations de l'absent et à l'émergence d'affects et la phase du souvenir à la création d'une nouvelle identité narrative et à la création de Soi (Métraux, 2004).

Quant à la première phase de Bowlby, l'engourdissement, Métraux (2004) affirme que c'est la phase de *deuil congelé* et que le processus de deuil n'a en réalité pas encore débuté. Cette phase de gel ou de congélation peut durer de très nombreuses années, voire plusieurs générations. Par ailleurs, tout au long du processus de deuil, il y a un risque de 'fossilisation', un arrêt du travail normal de deuil dans l'état présent.

Dans des situations extrêmes où la survie n'est pas garantie, un gel se met en place. Lorsque la survie est en jeu, « la survie personnelle s'efface devant la survie communautaire » (*ibid.* p. 160). Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les individus n'entreprennent pas toujours tout pour leur propre survie personnelle. Des stratégies, plus fortes que les réactions individuelles, sont mises en place pour assurer la survie identitaire. En effet, lorsque la survie physique devient dérisoire, c'est la survie symbolique, celle d'une identité narrative commune, qui devient primordiale.

L'humanité, qu'elle le veuille ou non, s'irrigue de sens, et la *survie identitaire* supplante très vite la survie physique au hit-parade des biens sacrés. Elle implique le maintien d'une identité narrative impensable sans le substrat des mots. Et donc d'une langue porteuse des significations héritées, habitée par le legs des parents, de la communauté d'origine et de toutes les générations antérieures. (Métraux, 2004, p. 160)

Dans les monuments aux morts, les soldats perdent leur identité propre et sont inclus dans l'identité collective pour laquelle ils se battaient – français, allemand, sandiniste... .

La communauté que [les humains] fondent se démène avec abnégation pour canaliser leur deuil. Elle socialise les phases psychiques, les inscrit dans la coutume. Les funérailles décrètent la reconnaissance de la mort, son irréversibilité, et miment ainsi la fin de la fermeture, l'agonie du refus. [...] Simulacre du processus psychique, la codification prévient les débordements émotionnels. Empêche le deuil de dessiner ses arabesques. (Métraux, 2004, pp.165-6)

Il est possible que le deuil reprenne, mais le dégel est très long, pour plusieurs raisons<sup>20</sup>, dont la principale est qu'une reprise trop brusque du deuil, ou plutôt des deuils, ne pourrait pas être tolérée par l'individu qui se noierait « sous un déluge de larmes » (p. 175) C'est pourquoi le gel est généralement transmis à la génération descendante.

---

<sup>20</sup> Voir Métraux, 2004, pp. 172-175 pour les détails.

Le deuil collectif est défini par Métraux (2004, p. 185) comme « *la dynamique sociale qui traverse familles, clans, communautés et sociétés après toute perte conjointe aux membres de la collectivité* ». Cette notion est généralement utilisée dans les contextes extrêmes de génocides et ethnocides qui sont également le moment de création de profond traumatisme. « *Ces témoignages de bestiale cruauté [Arménie, Shoah, Bosnie-Herzégovine, Rwanda] débordent, et de beaucoup, la problématique du deuil ; même si des proches y laissent leur vie. Camps de concentration et membres coupés à la machette infligent d'abord aux survivants des martyres traumatiques* » (Métraux, 2004, p. 28). Dans ce genre de situation, l'identité narrative commune est rompue et « *une reconstruction identitaire qui s'assortit d'une nouvelle lecture de ses origines* » (p. 189) est nécessaire. Il est important de rappeler qu'une communauté n'est pas simplement la somme d'individus mais « *le fruit d'une création collective : création commune d'une identité, d'un mythe, d'un projet, d'une histoire, d'un destin, d'une essence* » (p. 225).

Les deuils collectifs ont lieu suite à une perte collective qui peut être un décès, mais également la transformation des espaces habités ou la dégradation de liens avec les communautés voisines. Cette perte collective engendre un bouleversement des représentations réflexives de la collectivité, de la communauté. Dans le cas de sociétés sortant de la guerre, deux pertes collectives sont vécues (en plus des éventuels martyres traumatiques) : le début et la fin de la guerre.

Tout comme le deuil individuel, le deuil communautaire, après un certain dégel, commence par une *phase de fermeture* qui peut s'arrêter en cas de *fossilisation* précoce. La phase successive, est celle d'*ouverture*, qui « *présente les mêmes caractéristiques fondamentales que celles observées dans les deuils individuels : acceptation du caractère illusoire tant de l'oubli espéré que des retrouvailles fantasmées, prégnance de la culpabilité et de l'idéalisation, discrète ouverture sur le monde* » (p. 191). On peut alors parler de *deuil partagé*. Après un laps de temps plus ou moins long, la *phase du souvenir* débute, qui enclenche une restructuration du réseau de relations internes au groupe en question. Cette phase du souvenir est créatrice de sens (collectif) ; il s'agit d'un *deuil créateur*.

Les sens collectifs qui sont nommés *appartenances* par Métraux (2004, p. 223), sont à la fois propriété individuelle et sens commun :

Les sens collectifs, remarquons-le, relie de façon originale individu et communauté : ce qui à la fois m'appartient et me rattache aux autres membres d'une communauté ; ou ce qui nous appartient et nous rattache les uns aux autres au sein d'une même communauté. [...] Ils se situent au carrefour de deux dimensions. L'individu se les définit ou se les approprie, mais pour prendre sens, ils doivent se partager avec d'autres.

Dans certaines circonstances, il y a des pertes d'appartenances, des situations dans lesquelles les sens hérités ne font, justement, plus sens. L'une de celles-ci est « *la plongée dans le non-sens* » (p. 234), telle la solution finale pour les juifs : « *Les chambres à gaz, par leur horreur, rendaient caduques les explications données par le passé aux fléaux qui tourmentèrent son histoire [...]. Révision du Sens canonique, l'Holocauste devint Shoah* » (*ibid.*). Les deuils de Sens collectifs sont très lents.

La deuxième guerre mondiale, avec toutes ses horreurs, a fortement marqué la société occidentale. L'un des seuls auteurs à avoir étudié un processus social de deuil lié à cette période est l'historien Henry Rousso, dans son ouvrage *Le syndrome de Vichy (1944-198...)*

(1987)<sup>21</sup>. Il s'intéresse au régime de Vichy des années 1940-1944 avec ses luttes intestines – qui, selon lui, ont marqué la société française plus fortement que l'occupation et la défaite – et au processus de deuil collectif qui a eu lieu à sa suite. Il définit le *syndrome de Vichy* comme :

l'ensemble hétérogène des symptômes, des manifestations, en particulier dans la vie politique, sociale et culturelle, qui révèlent l'existence du traumatisme engendré par l'Occupation, particulièrement celui lié aux divisions internes, traumatisme qui s'est maintenu, parfois développé, après la fin des événements. (Rouso, 1987, p. 20)

Il dégage quatre phases de deuil :

- Le deuil inachevé, de 1944 à 1954
- Les refoulements, de 1954 à 1971
- La phase du miroir brisé, de 1971 à 1974
- L'obsession, de 1974 à l'on ne sait pas encore quand.

Les dix années après la guerre sont celles de la congélation, de la survie. La France doit affronter les séquelles de la guerre mais il faut préserver « *l'image rassurante d'une France résistante* » (p. 29). La loi du silence règne, comme s'il fallait préserver l'identité française à ce moment d'extrême fragilité ; les contradictions et les conflits sont lourds. Il y a une sorte de surdité à la douleur d'autrui, dont celle des survivants des camps. Il y a la mise en place du mythe de la résistance sans résistante.

À partir de 1954 commence la phase des refoulements. C'est une phase de refus ; on sort du gel, mais les fractures qu'il y a eu au sein de la société française pendant la guerre sont refusées. Si l'on parle de crimes de guerre, il s'agit de crimes commis par les Allemands nazis. Il y a un déni généralisé de la guerre civile, cela afin de préserver un Sois immaculé (Métraux, 2004). Le passé est glorifié, les conflits de mémoire diminuent. Le mythe du *résistancialisme* se met en place ce qui permet aux Français d'oublier les fractures internes. Il est à présent possible de parler des résistants et de la résistance, en tant que mythe. La *Résistance* devient un objet de mémoire. Il semble que tout le monde est résistant.

Dans la phase suivante « *la « douce » [sic] France est de nouveau en proie aux résurgences du l'an quarante* » (Rouso, 1987, p. 113). Le déni se brise et les mythes ne tiennent plus, cela en particulier par le fait que les descendants de résistants et de collaborateurs mettent en doute l'image très lisse précédemment donnée. La réalité était beaucoup plus complexe, avec une zone grise. On ne fait plus semblant que la période 40-44 n'ait pas existé. C'est le début de la reconnaissance de l'irréversibilité de la perte, avec l'entrée dans une période dépressive (Métraux, 2004). Cette reconnaissance a débuté dans le milieu culturel et artistique pour s'étendre ensuite à la sphère politique et publique. Il a fallu plus de vingt-cinq ans – une génération – pour entrer dans la phase dépressive (*ibid.*).

« *Remémorations, interrogations, fascinations, en quatre ans la période du miroir brisé a vu s'écrouler le fragile équilibre instauré depuis le milieu des années 1950. On n'en parlait plus ? On va en parler. La porte est désormais ouverte à l'obsession* » (Rouso, 1987, p. 146). Ainsi commence la dernière phase en cours du processus, celle de l'obsession, où l'on n'arrête pas de parler du thème de la discorde pendant la guerre. La France reconnaît son rôle et est obsédée par cette page de son histoire. C'est « *une période qui voit s'installer durablement la référence explicite et manifeste à l'an quarante, dans la foulée du miroir brisé* » (p. 147). Ceci peut s'expliquer par le penchant nostalgique lié à la crise économique et surtout par la renaissance d'une mémoire juive (et le souvenir du génocide). L'ouvrage de Rouso montre que les deuils collectifs sont plus lents que les deuils individuels.

---

<sup>21</sup> Sur le cas de l'Allemagne, voir Gaudard (1997).

La transmission du syndrome s'est faite à travers une série de vecteurs qu'Henry Rousso sépare en *vecteurs officiels* (commémorations, monuments, célébrations, justice...), *vecteurs associatifs* (groupes de déportés, de militaires, ..., qui organisent leur mémoire), *vecteurs culturels* (littérature, cinéma, télévision) et *vecteurs savants* (livres et manuels d'histoire). Les vecteurs ayant, selon lui, joué un rôle déterminant dans l'histoire du syndrome sont les commémorations, le cinéma et l'historiographie :

les premières parce qu'elles semblent avoir échoué dans la construction d'une mémoire officielle, le second parce que l'image semble avoir eu un impact décisif dans la formation d'une mémoire commune sinon collective, et enfin la troisième parce que les historiens et les livres d'histoire sont encore une fois un vecteur de mémoire par excellence. (Rousso, 1987, p. 21)

Il est important de noter que des manifestations collectives sont nécessaires afin d'apporter la reconnaissance aux deuils collectifs.

Les périodes de gel, de fermeture et d'ouverture – « *les traits essentiels de tout deuil* » (Métraux, 2004, p. 243) – se retrouvent ainsi dans ce 'syndrome de Vichy'. Toutefois, selon Métraux (2004), on ne peut relever aucune trace d'une phase du souvenir au début du 21<sup>ème</sup> siècle. Le processus de deuil est ainsi toujours en cours, près de 70 ans après les faits.

Cette analyse porte sur la société française mais nous pouvons supposer que des processus similaires (dépendants à chaque fois du contexte national spécifique) ont lieu dans de nombreux pays européens par rapport à la deuxième guerre mondiale et à sa signification, ainsi qu'à leur propre rôle<sup>22</sup>. En outre, il est certain qu'Auschwitz – en tant que lieu symbole – occupe aujourd'hui une place dans la conscience collective bien plus importante que durant les premières décennies ayant suivi la guerre, et cela peut être mis en relation directe avec le traumatisme et ses effets psychosociaux : « *This view of the historical repercussions is related to the psychoanalytic understanding of trauma, particularly the retroactive discovery of meaning and historicization* » (Bohleber, 2007, p. 344). En effet, Freud pensait que la mémoire des traumatismes ne se réveillait que tardivement, « *ce qui expliquerait le paradoxe d'un « retour de l'histoire » à mesure que s'éloigne Auschwitz* » (Rauschenbach et Perron, 2000, p. 14). La mémoire de la Shoah occupe une place bien plus importante dans la conscience collective européenne depuis les années 1990 que dans les années 1950. Quatre générations après le génocide des juifs, celui-ci reste « *l'élément central d'une culture de la mémoire qui marque profondément notre régime d'historicité* » (Rousso, 2012, p. 116)<sup>23</sup>

Ainsi, dans ce travail, le traumatisme et le deuil collectifs sont des concepts utilisés à l'échelle des communautés juives italiennes ainsi que de la société italienne et européenne, voire occidentale en général, en relation au presque total anéantissement de la population juive européenne.

Les Juifs, désormais absents de la plupart des pays européens, sont le membre fantôme de l'Europe, mais dont la présence est toujours sensible et qui, par moments, fait mal. La mémoire de cette absence comme celle du crime devient un tremplin pour la construction européenne. (Wieviorka, 2012, pp. 16-7)

---

<sup>22</sup> Dans le cas de l'Allemagne, le traumatisme collectif engendré par le national-socialisme a comme épiceutre « *l'extermination systématique des Juifs européens et la folie meurtrière des nazis* » (Gaudard, 1997, p. 21).

<sup>23</sup> Pour la notion de régime d'historicité, voir cadre scientifique, partie 4.2. *Rapport au passé*

### 4.3. Agir mémoriel

Cette recherche se penche sur les relations de nos sociétés avec l'histoire et le passé et, ainsi, sur la place de la mémoire. L'étude de la mémoire collective, ou mémoire sociale, n'est pas chose aisée et il est ainsi nécessaire de l'appréhender à l'aide de concepts plus spécifiques. Un concept proposé par Lemee-Gonçalves (2007) est l'*agir mémoriel*, « soit ce qui participe à l'alimentation des phénomènes sociaux de la mémoire » (p. 439). Ce concept permet d'appréhender comment fonctionnent les faits sociaux de la mémoire et, ainsi, de « s'interroger sur la façon dont différents aspects s'imbriquent mutuellement les uns dans les autres dans des rapports d'interdépendance et d'interaction » (p. 494). Elle distingue quatre lieux dans lesquels l'agir mémoriel s'insère : les relations interindividuelles et les rapports sociaux plus généraux ; ce qui est communiqué et qui prend toujours de la signification selon des considérations axiologiques ; les opérations cognitives réalisées par les personnes dans leur quotidien ; et dans les conséquences qu'ont les actes effectués, qu'ils « soient individuels ou collectifs, conscients ou inconscients, verbalisés ou non, et qu'ils soient alors aussi ou non institutionnalisés » (*ibid.*).

Il va alors s'agir de repérer les lieux dans lesquels l'agir mémoriel s'est inséré, entre autres les *marques mémorielles*.

## 5. Méthodologie

Cette recherche, comme toutes les recherches en sciences humaines, nécessite, vu la complexité des phénomènes humains, une approche multi-dimensionnelle. Par ailleurs, une approche herméneutique, où nous cherchons autant à comprendre qu'à expliquer le phénomène étudié, est bien évidemment nécessaire.

Comme dans tout travail adoptant une démarche hypothético-déductive, la première étape de cette étude a été d'établir une problématique puis une question de recherche spécifique. Pour ce faire, ce qu'il existait sur la thématique abordée et sur le contexte général de la recherche a d'abord été étudié. Suite à cela, le cadre conceptuel de la recherche a été mis en place et la problématique retravaillée. En parallèle, les deux quartiers plus précisément étudiés ont été choisis. Pour les raisons déjà mentionnées, ce sont des cas italiens qui ont été retenus. Plus exactement, ce sont Rome et Venise qui ont été sélectionnés, pour leur longue histoire touristique, d'une part, et pour la spécificité de leur communauté juive, d'autre part – à savoir une communauté vieille de plus de deux mille ans à Rome, et le déshonneur d'avoir créé le premier ghetto du monde pour y ségréguer sa communauté juive à Venise.

Une fois le cadre général de la recherche établi, le travail a consisté à tester empiriquement les questions de recherche et hypothèses. Pour cela, diverses méthodes ont été utilisées.

Pour commencer, une recherche documentaire a été effectuée afin de comprendre le cadre d'étude. Les contextes historiques et touristiques des deux cas d'étude ont été étudiés à l'aide d'ouvrages sur l'histoire des juifs italiens et des communautés locales ainsi que sur le développement du tourisme dans les deux villes. Par ailleurs, la situation touristique actuelle a été étudiée à l'aide de guides spécialisés existants (comme la *Guida all'Italia ebraica* d'Annie Sacerdoti, 2003). Puis, une recherche Internet des agences et autres organismes offrant des circuits dans et à travers le ghetto a été effectuée afin d'avoir un aperçu de l'offre existante. Enfin, la littérature scientifique spécialisée sur la question du tourisme dans les ghettos de Rome et de Venise a été recherchée afin d'avoir le plus d'éléments contextuels et analytiques possibles.

Suite à cela, une analyse de contenu de quelques guides touristiques et récits de voyage des destinations choisies a été effectuée, afin de vérifier la mention (ou non) des ghettos juifs à travers l'histoire. L'objectif de cette étape était de corroborer ou réfuter l'hypothèse que la touristification a eu lieu dans la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. Toutefois, différents biais sont à signaler. Tout d'abord, il s'agit d'un échantillon non représentatif – seuls les guides de voyage anciens et plus récents disponibles à la bibliothèque de l'Université de Lausanne ainsi que quelques anciens exemplaires de récits de voyage et guides numérisés et en libre accès (sur les plateformes archive.org, gallica.bnf.fr et google books) ont été consultés. De plus, il s'agit d'une technique d'analyse indirecte ne portant pas sur la 'réalité' mais sur des représentations subjectives de celle-ci. Enfin, des biais dans l'interprétation des données sont également possibles.

Par la suite, de l'observation de terrain a été faite – deux semaines dans chaque ville –, ceci afin de saisir le fonctionnement touristique des quartiers et de compléter la description des sites et activités touristiques. L'observation a consisté, d'une part, à une enquête exploratoire visant à cartographier les sites et services touristiques ainsi qu'à saisir le fonctionnement des anciens ghettos. Pour cela, des notes descriptives ainsi que des photographies ont été prises. Une partie de ces photographies sont utilisées à des fins illustratives dans ce travail. D'autre part, de l'observation participante a consisté à participer aux visites guidées ainsi qu'à visiter les quartiers et leurs services touristiques. L'observation des touristes ne visait pas à tester d'hypothèses mais à comprendre le fonctionnement et la dynamique touristiques des quartiers.

Par ailleurs, des entretiens semi-directifs avec des acteurs locaux directement ou indirectement touristiques ont également eu lieu. Le but de ces entrevues était d'obtenir des informations sur la situation touristique actuelle et passée. Les entretiens ont été menés avec les acteurs suivants :

- La directrice du Jewish Info Point de Rome ;
- Une employée et guide du Musée Juif de Rome ;
- Un membre et guide de l'association romaine *Le Cinque Scole* ainsi que brièvement avec le directeur de l'association.
- La fonctionnaire responsable Tourisme du département provincial du tourisme de Venise ;
- Un membre fondateur du *Centro Veneziano di Studi Ebraici Internazionali/Venice Center for International Jewish Studies*
- La directrice du Musée Juif de Venise.

En outre, un entretien téléphonique a été mené avec une employée de *l'Azienda di Promozione Turistica di Venezia*<sup>24</sup>. Tous les entretiens voulus n'ont malheureusement pas pu être menés par manque de disponibilité. Ces entretiens semi-dirigés ont duré entre 20 et 40 minutes, selon les acteurs interrogés, et consistaient en une discussion autour de questions prédéfinies. Ils ont permis de confirmer ou d'apporter une part des éléments explicatifs à la problématique.

L'entretien est une méthode d'enquête souple pouvant servir plusieurs finalités et permettant d'obtenir des informations parfois inexistantes ailleurs. Toutefois, deux biais importants à relever sont, d'une part, que l'enquêteur peut influencer les réponses, et, de l'autre, que ce dernier peut les interpréter de manière erronée. Par ailleurs, le chercheur doit garder un esprit critique sur les informations obtenues.

Enfin, des entretiens libres avec des touristes ont également été menés, ceci afin de se faire une première idée de ce que ceux-ci viennent voir dans les anciens ghettos et pourquoi. Toutefois, le nombre de touristes interrogés durant cette courte période était trop faible pour

---

<sup>24</sup> Agence de promotion touristique de Venise.

pouvoir tirer des conclusions pertinentes. Des boutiquiers et restaurateurs ont également été interrogés afin de connaître la date d'ouverture de leur magasin, échoppe ou restaurant.

De plus, le temps passé sur le terrain a également servi à se rendre dans diverses bibliothèques (*Biblioteca nazionale centrale di Roma* et *Biblioteca del Dipartimento di Pianificazione, Design, Tecnologia dell'Architettura* de l'université La Sapienza à Rome ; *Biblioteca Nazionale Marciana*, *Biblioteca Area Economica* de l'université Ca' Foscari et *Biblioteca di Storia dell'Architettura* de l'université IUAV à Venise), afin d'y consulter des ouvrages spécifiques, autant sur le tourisme à Rome et à Venise que sur le développement urbain et architectural des anciens ghettos.

Afin de tester l'hypothèse qu'un travail psycho-social de deuil collectif était nécessaire à la touristification des anciens ghettos, des signes de ce travail ont dû être relevés. Pour ce faire, – et ne connaissant ni la nature exacte ni la localisation de ceux-ci – une attention particulière a été portée aux éventuels signes du deuil, tout au long de l'enquête exploratoire de terrain. Comme l'avance Rousso (1987), « *la mémoire dite « collective » existe d'abord dans ses manifestations, dans ce par quoi elle se donne à voir, explicitement ou implicitement* » (p. 20). C'est également le cas du processus de deuil. Ainsi, des symptômes, des signaux, des manifestations politiques, sociales et culturelles, peuvent révéler le traumatisme engendré par la Seconde Guerre Mondiale et la Shoah et le travail de deuil engendré. Une approche 'événementielle' telle qu'utilisée par Rousso (1987) pour le syndrome de Vichy devrait être employée afin d'identifier correctement l'ensemble des manifestations du deuil depuis la fin de la guerre. Un tel travail ne pouvant être effectué de façon systématique dans le cadre de ce mémoire de recherche – par limites de temps et de moyens – les travaux déjà effectués ont été utilisés<sup>25</sup> afin d'entériner et compléter les signes relevés.

Le terrain a été effectué au mois de juin 2013, la première moitié à Rome, la deuxième à Venise. Il faut savoir que les écoles ferment entre le début et la mi-juin. Ainsi, les écoles étaient encore ouvertes à Rome lors du terrain alors qu'elles étaient fermées à Venise. Ceci a une influence sur les dynamiques qui ont pu être observées dans les quartiers.

Il est important de rappeler que la position du chercheur en sciences sociales et humaines est difficile car l'objet et le sujet sont de même nature. L'objectivité est difficile à réaliser, c'est pourquoi les jugements de valeurs doivent être évités. Cependant, malgré ce principe de neutralité axiologique, le chercheur doit être conscient de sa subjectivité et de son conditionnement à un certain cadre de pensées. En outre, la présence du chercheur influence forcément l'environnement dans lequel il se trouve lors de l'observation de terrain. Sa présence peut produire des modifications de comportement. L'effet d'interaction ne peut pas être éliminé et doit alors être pris en compte.

Enfin, la législation nationale a également été consultée afin de comprendre le rôle de l'Etat dans la touristification (sur le serveur <http://www.normativa.it>). Diverses lois citées par les acteurs interrogés ou dans les ouvrages consultés ont été étudiées. Par ailleurs, une recherche par mot-clé (ghetto) a également été effectuée sur le serveur. Toutefois, il est important de noter qu'il ne s'agit pas d'une recherche systématique et qu'il n'est alors pas exclu que d'autres lois ou politiques publiques jouent un rôle – même indirect – sur le développement touristique des anciens ghettos.

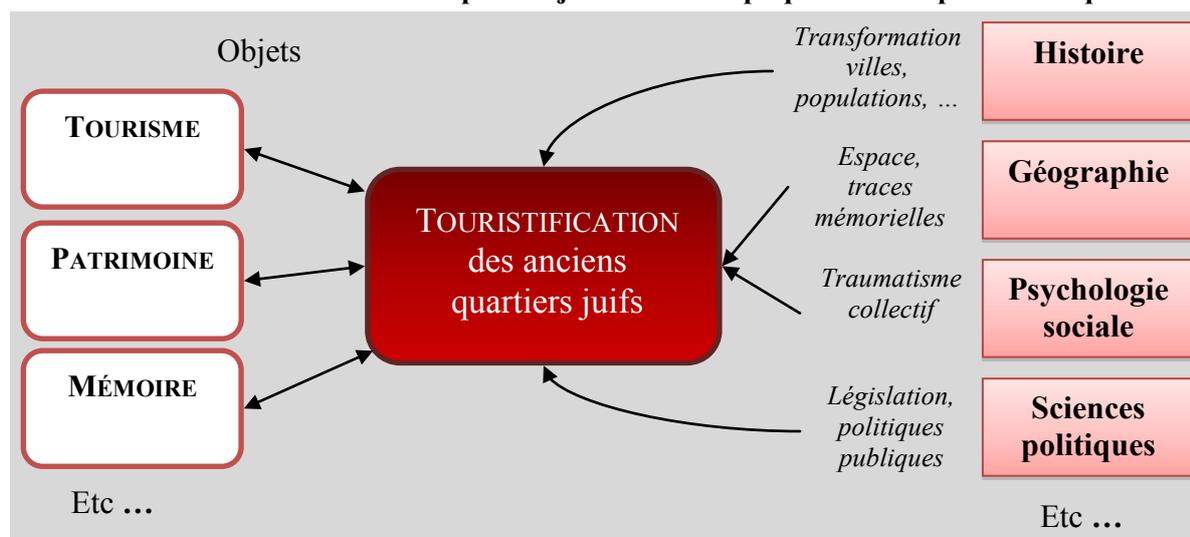
---

<sup>25</sup> Cf. Analyse, partie 8.2. *Facteurs participant à la touristification.*

L'ensemble de ce travail est placé dans le cadre d'une recherche interdisciplinaire à forte composante historique. Nous pouvons relever le fait que, depuis les années 1970, la recherche historique sur le tourisme a pris de l'importance malgré les très nombreuses critiques contre le phénomène touristique. Le tourisme est devenu, dans les années 1990, un sujet 'respectable' traité de façon multidisciplinaire. En règle générale, au 21<sup>ème</sup> siècle, le tourisme est un thème de recherche qu'il s'agit de mettre « *dans la structure totale d'une époque* » (Spode, 2010, p. 15). L'approche utilisée dans cette étude est celle de l'histoire croisée, proposée par Werner et Zimmermann (2003) suite à la recomposition interne à chaque discipline concernant la place des sciences sociales dans la production des savoirs.

Employée depuis les années 1990 en sciences humaines et sociales, cette approche multidimensionnelle appartient à la famille des démarches *relationnelles*, à savoir qu'elle interroge les liens entre différentes formations historiquement constituées, en traitant des objets et problématiques échappant aux méthodologies comparatives et aux études de transfert. Elle pose le problème de sa propre historicité « *à partir d'une procédure d'historicisation : de l'objet, des catégories d'analyse et des rapports entre le chercheur et l'objet* » (Werner et Zimmermann, 2003, p.10). La notion d'intersection, qui « *exclut tout d'abord de raisonner à partir d'entités individuelles, exclusivement considérées pour elles-mêmes, sans point de référence extérieur* » (p. 15), est primordiale dans l'histoire croisée. Les conséquences des croisements, et les croisements eux-mêmes sont pris en considération, dans une logique processuelle. « *L'histoire croisée [...] s'intéresse autant à ce que le croisement peut introduire de neuf et d'inédit qu'à la manière dont il affecte chacune des parties 'croisées', dont on présume qu'elles restent identifiables, même altérées* » (p.16). Ainsi, l'histoire croisée n'est-elle pas seulement relationnelle mais aussi interactive et processuelle. L'histoire croisée se propose d'utiliser le croisement des perspectives et le déplacement des points de vue pour produire des effets de connaissances propres. Il s'agit d'une méthode inductive, pragmatique et réflexive. Les différents éléments produisant ces connaissances « *sont définis et, au besoin, repositionnés les uns par rapport aux autres* » (p. 24) et les principes de l'enquête sont réajustés au fur et à mesure. Avec l'histoire croisée, on procède par catégorisation, historicisation et réagrégation.

**Schéma 2. Schématisation des champs et objets d'étude impliqués dans la problématique.**



La problématique de la touristification des anciens quartiers juifs renvoie à des ensembles de questions communes à différentes disciplines, dont les interprétations et analyses ont évolué

au fil du temps. Elle se situe au croisement de nombreuses autres problématiques parallèles. C'est pourquoi une approche par histoire croisée est nécessaire.

Ainsi, la touristification des anciens ghettos n'est pas étudiée en tant que processus indépendant mais elle est croisée à d'autres processus, tels la patrimonialisation des centres historiques des villes, le développement croissant du tourisme et de manière plus générale le changement de rapport au temps de notre société. Le développement touristique de l'ancien ghetto de Rome est mis en parallèle au développement touristique de celui de Venise, afin de mettre en évidence des éventuelles similitudes. Les deux sont étudiés depuis une intersection 'imaginaire' entre divers processus interdépendants : les phénomènes de touristification et de patrimonialisation des centres urbains, les changements de rapport au temps de la société, la mondialisation et la post-modernité, le deuil collectif et la transformation identitaire de la société italienne et européenne.

## 6. Cadre historique et touristique

Nous pouvons donc à présent nous intéresser plus en détails aux contextes historique et touristique de Rome et Venise et de leurs ghettos juifs.

Une remarque préliminaire s'impose toutefois : certains des chiffres présentés dans cette partie sont des données statistiques officielles. Il est important de relever que les statistiques touristiques existantes ne sont pas satisfaisantes et ne reflètent donc qu'en partie la réalité empirique. En effet, la donnée en général disponible sur la présence touristique est calculée en fonction des nuitées hôtelières et para-hôtelières (B&B, maisons de vacances, campings, auberges de jeunesse...) alors qu'une partie des touristes ne dort pas dans le lieu visité et une autre partie dort dans des structures non commerciales et n'est donc pas comptabilisée. De plus, il se peut qu'une partie des personnes dormant dans les structures d'accueil ne soit pas des touristes. En Italie, une distinction est faite entre les arrivées et les présences dans les structures d'hébergement, les arrivées indiquant le nombre de nouvelles personnes et les présences indiquant le nombre total de personnes présentes dans la structure durant une période donnée. Selon la durée considérée, la donnée « arrivées » réduit le nombre de touristes<sup>26</sup> alors que la donnée « présences » gonfle le résultat en comptabilisant les mêmes personnes plusieurs fois<sup>27</sup>. Par ailleurs, les statistiques sont généralement calculées en fonction d'un périmètre administratif prédéfini qui ne correspond pas (qu'il soit trop étendu ou trop restreint) à l'ère touristique, ne tenant pas compte de la répartition des 'flux touristiques'. Enfin, les méthodes de calculs – qui procèdent par moyennages – et les périmètres retenus peuvent différer d'un endroit à l'autre.

Toutefois, à défaut de chiffres plus fiables, les statistiques existantes sont utilisées car elles donnent tout de même un ordre de grandeur du phénomène touristique.

Avant de s'intéresser à nos deux cas d'étude à proprement parler, commençons par une brève présentation de l'histoire des juifs en Italie.

---

<sup>26</sup> En effet, si l'on ne considère qu'une semaine, tous les touristes présents mais arrivés précédemment (le jour avant la semaine considéré par exemple) ne sont pas représentés par ce chiffre.

<sup>27</sup> Deux touristes arrivés le lundi et restant une semaine seront comptabilisés chaque jour et le résultat sera alors de 14 même si en réalité il n'y a effectivement que 2 touristes présents dans l'hôtel.

## 6.1 Les juifs en Italie

L'histoire de la population juive italienne remonte à plus de vingt siècles. C'est pendant la période impériale qu'un grand nombre de juifs<sup>28</sup> se sont installés en Italie, la communauté atteignant alors 50'000 personnes (Zuccotti, 1987). Durant toute l'ère chrétienne et le moyen-âge, le peuple juif a connu toutes sortes de restrictions et de persécutions, alternées avec de brèves périodes de calme. C'est avec la Renaissance – du début du 15<sup>ème</sup> à la moitié du 16<sup>ème</sup> siècle – que les juifs ont connu une période de tolérance et de respect permettant à la population de vivre 'normalement' et même à des savants juifs de se faire une place aux côtés d'humanistes chrétiens. C'est durant cette même période que les juifs expulsés d'Espagne sont arrivés en Italie, apportant avec eux leurs coutumes.

Mais la Contre-Réforme, dans le courant du 16<sup>ème</sup> siècle, met fin à la tolérance et instaure la mise en place de ghettos, où les conditions de vie sont précaires et dégradantes. « *The word "ghetto" is said to derive from the Italian word "getto", meaning metal casting and referring to the iron foundries in the part of Venice where Jews were first confined in the sixteenth century. From there, ghettos quickly developed in most major Italian cities and throughout Europe* » (Zuccotti, 1987, p. 13). Avec l'unification de l'Italie qui débute en 1861, les ghettos sont abolis et les juifs connaissent alors l'émancipation.

Mais en 1938, sous le régime fasciste, des lois raciales sont à nouveau instaurées. Les mesures discriminatoires à l'encontre de la communauté juive italienne, comptant alors 45'000 personnes environ (Sacerdoti, 2003), « *furent nombreuses et variées* » (Calimani, 1997, p. 335). Toutefois, l'Italie, entrée en guerre en 1940 au côté de l'Allemagne, refuse de donner les individus juifs. Mais le 25 juillet 1943, le régime fasciste tombe et :

Avec l'entrée des troupes allemandes en Italie, le 8 septembre 1943, la situation [prend] brusquement une tournure tragique. [...] Le décret Buffarini Guidi du 30 novembre, ordonnant l'internement des Juifs italiens dans des camps de concentration, [est] rendu public le 1<sup>er</sup> décembre. (Calimani, 1997, pp. 335-6)

Ainsi, 8'000 juifs environ sont déportés et tués alors qu'environ 4'000 se convertissent et 6'000 autres émigrent durant et après la guerre (Calendrille, 2002).

Suite à la guerre, la présence juive se concentre dans les centres urbains majeurs, réduisant le nombre de communautés enregistrées de 87 (en 1840) à tout juste plus de 20. Elles accueillent une petite partie des juifs fuyant les pays arabes (Lybie, Egypte, Iran, Syrie, ...) entre la fin des années 1940 et le début des années 1970. La population juive est aujourd'hui d'environ 35'000 personnes (sur une population de 60 millions d'habitants) dont près de 14'000 à Rome et 10'000 à Milan (Winstone, 2010). Les années 1975 à 2000 ont été décrites comme les années de déclin de la population juive. « *Scholarly consensus suggests that Italian Jewry is experiencing its twilight years* » (Siporin, 2002, p. 361). Néanmoins, selon Siporin (2002), diverses innovations culturelles sont à l'œuvre depuis les années 1970 : la mise en place de festivals publics de culture juive italienne ; la restauration de synagogues et d'autres sites juifs ; la parution de guides touristiques spécialisés sur l'Italie juive ; l'apparition de livres de cuisine vantant les spécialités judéo-italienne ; et, enfin, la réalisation d'expositions d'art majeures sur la communauté juive italienne en Italie et également aux Etats-Unis. Par ailleurs, depuis 2001, un site internet propose un guide spécialisé qui recense tous les monuments, musées et restaurants juifs du pays : [www.jewishitaly.org](http://www.jewishitaly.org).

---

<sup>28</sup> Nous pouvons ici noter que la présence juive en Italie, très précoce, est restée faible tout au long de son histoire, en comparaison à la population juive d'autres pays européens (comme l'Allemagne ou la Pologne dès la Renaissance).

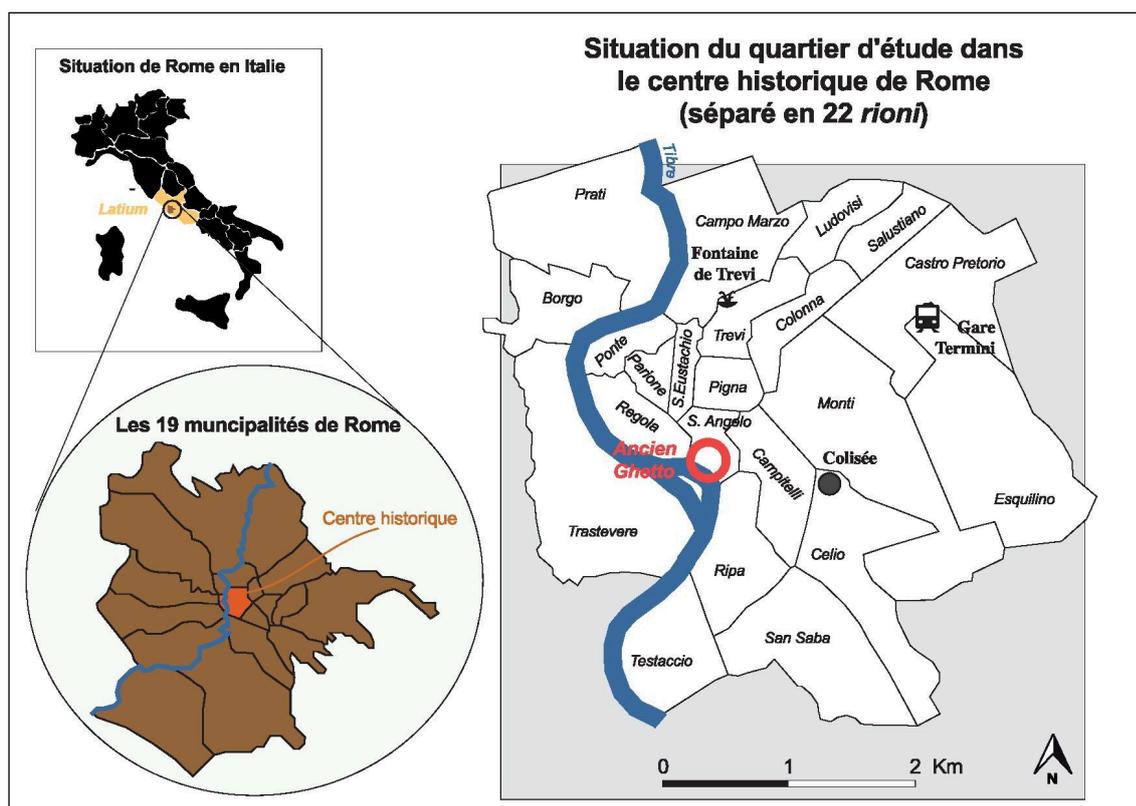
## 6.2 Contextes touristique et historique

### Rome

Rome, commune située au centre de l'Italie, est la capitale italienne ainsi que le chef-lieu de la région administrative du Latium. Rome peut faire référence également à l'étendue urbaine ainsi qu'à la province. La commune de Rome est séparée en 19 structures territoriales, appelées depuis 2001 Municipalités (et jusqu'alors Circonscriptions) réparties sur environ 1'300 km<sup>2</sup>. Elle comptait au 31 décembre 2011 près de 2'900'000 habitants<sup>29</sup> selon l'Annuaire Statistique 2012 (Ufficio di Statistica di Roma Capitale, 2013), faisant de la capitale la ville d'Italie la plus peuplée. Au niveau touristique, 11'500'000 arrivées ont été relevées durant l'année 2011 (*ibid.*), ce qui fait de Rome une grande ville touristique à l'échelle européenne<sup>30</sup>. Par ailleurs, l'entier du Centre Historique (ainsi que les biens du Saint-Siège) est classé patrimoine mondiale de l'humanité par l'Unesco en 1980.

L'ancien ghetto de Rome se situe dans le centre historique (Municipalité Rome I), le long du Tibre, dans le rione<sup>31</sup> de Sant'Angelo, en face du quartier de Trastevere – quartier où la majorité des juifs et des étrangers s'étaient installés à l'époque romaine. Il n'existe pas de données estimant le nombre de visiteurs dans le quartier.

Carte 1. Situation du quartier d'étude à Rome.



À l'époque de l'Empire Romain déjà, des voyageurs se rendaient à Rome. Toutefois, on ne commence à parler de véritables touristes que suite aux premiers 'grand-touristes' dès le 16<sup>ème</sup>

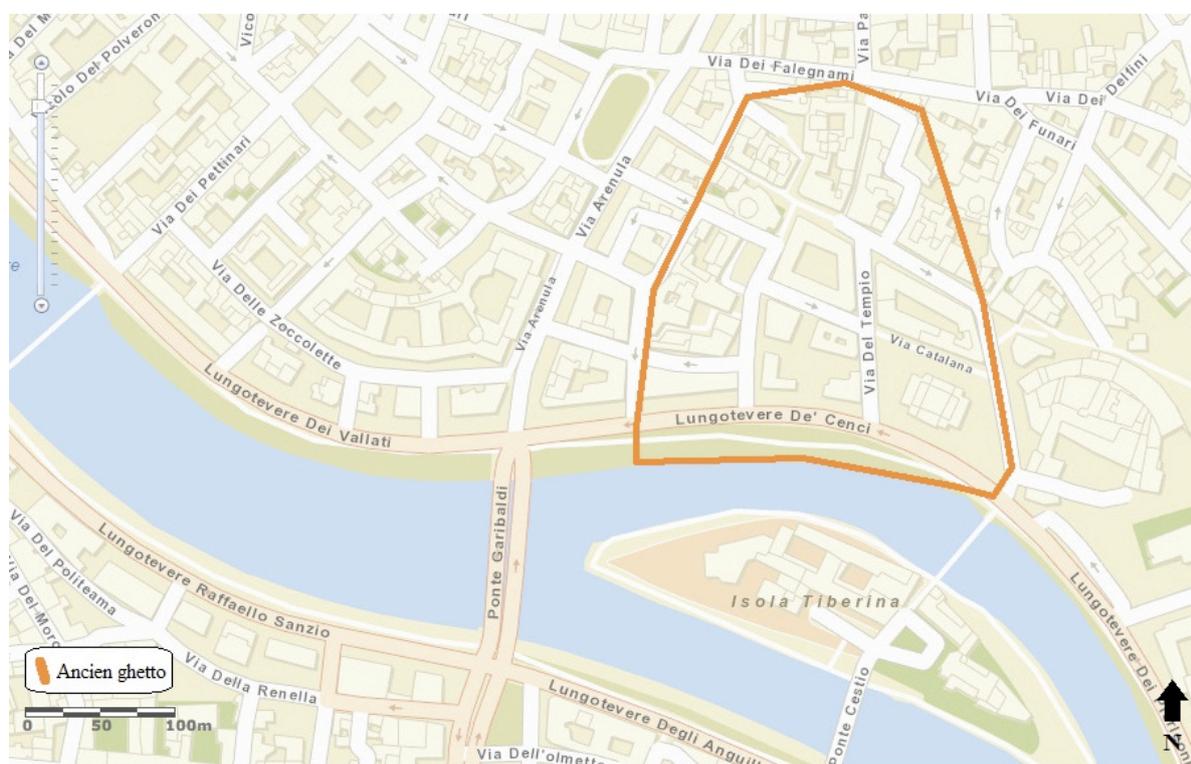
<sup>29</sup> Inscrits au registre de l'état-civile.

<sup>30</sup> Elle est généralement placée dans le top 5 ou top 10 des villes européennes les plus visitées, selon les données statistiques utilisées (en gardant en tête l'imprécision de la comparaison liée aux méthodes de calcul statistiques).

<sup>31</sup> Les *rioni* sont des subdivisions historiques (datant du moyen-âge) de Rome en quartier.

siècle. Comme déjà indiqué, les débuts des pratiques touristiques avaient comme but la découverte des Antiquités gréco-romaines faisant de Rome l'une des destinations du Grand Tour par excellence. L'Italie entière était une destination obligatoire, vu le 'primat' culturel du pays considéré comme 'le pays aux cent villes' où l'on trouvait partout des produits artistiques, manufactures, livres, monnaies et surtout ingénieurs, artistes, ... (Battilani, 2001). Malgré les transformations de motivation et la composition sociale des grand-touristes, l'Italie est restée une étape obligée. Ainsi, Montesquieu, en 1729, parlait de Rome comme de la plus belle ville du monde (citée par Battilani, 2001, p. 89). Le tourisme à Rome n'a alors plus cessé depuis mais a évolué tout au long des 18, 19 et 20<sup>èmes</sup> siècles en même temps que les pratiques touristiques. Alors que les années 1960-70 sont l'époque dorée des vacances soleil-mer-plage, les 'villes d'art' - comme elles sont nommées en Italie - telle Rome, attirent toujours plus de touristes (cf. Annexes, Tableau 1). Depuis les années 1980 particulièrement, l'état et les investisseurs privés accordent de l'attention au patrimoine culturel italien. À l'échelle de l'histoire du tourisme, l'histoire touristique de Rome est donc très longue. Mais qu'en est-il de l'histoire du ghetto ?

**Carte 2. Situation et plan actuels de l'ancien ghetto de Rome.**



Source : ArcGIS Online World Street Map © ESRI.

Les tous premiers juifs sont arrivés à Rome en tant qu'esclaves probablement au 2<sup>ème</sup> siècle av. J.-C. La longue histoire des juifs de Rome a été déterminée par la politique discriminatoire de la papauté. C'est avec le document *Cum nimis absurdum* que le pape Paul IV a institué le ghetto en 1555, dans la zone où de nombreux juifs résidaient dès le 14<sup>ème</sup> siècle, « non loin de la rive du Tibre, dans un secteur à vocation essentiellement commerciale, qui abritait un marché aux poissons » (Calabi et Gaviano, 1997, p. 784). Les Juifs de Rome sont alors forcés de se concentrer dans un quartier muré décrit comme « triste et fétide » (Sacerdoti, 2003, p. 170) et n'ont pas le droit d'en sortir une fois la nuit tombée. Qui plus est, en 1569, ce sont les juifs de tous les villages et villes du Latium qui sont à leur tour obligés de venir s'y installer.

De plus, de nombreux corps de métier leur sont interdits et le port d'un signe distinctif est obligatoire (un chapeau jaune). Benocci et Guidoni (1993), précisent que c'est dès l'année 1589 que la zone où vivent les juifs est appelée Ghetto (après le ghetto de Venise). Pendant près de trois cent ans, entre 2'000 et 6'500 Juifs vivent dans des conditions difficiles au sein d'un périmètre de moins de 0.03 km<sup>2</sup> (28'330 m<sup>2</sup>). Il est évalué que le ghetto comptait 2'000 habitants en 1555, 4'000 en 1668, 6'500 trente ans après, 5'500 à la moitié du 18<sup>ème</sup> siècle, 4'500 à la fin du 18<sup>ème</sup> et 3'000 en 1817 (Benocci et Guidoni, 1993, p. 63).

En 1848, le pape Pie IX ordonne l'ouverture des portes du ghetto, qui sera définitivement aboli en 1870, alors qu'a lieu l'unification d'Italie et que Rome est annexé au Royaume d'Italie. De nombreuses transformations y ont ensuite lieu (dont la construction du Lungotevere Cenci). La remise en état du quartier nécessite l'évacuation de la zone et l'expropriation d'une partie des bâtiments. En 1904 la nouvelle synagogue, ou nouveau Temple, est inaugurée le long du Tibre. En 1908, les Cinque Scole (un complexe de synagogues antiques) sont détruites (Benocci et Guidoni, 1993).

Dès l'abolition du ghetto, l'histoire de la communauté romaine, semblable dans toutes les communautés de la péninsule, est celle de l'émancipation. Ils s'installent dans toute la ville même si l'ancien ghetto reste le lieu de résidence d'un nombre important de juifs (ils y étaient 4'000 en 1943). De nombreux juifs participent à l'Unité italienne et certains deviennent même des politiciens de renom<sup>32</sup> (Sacerdoti, 2003).

Mais avec l'instauration des lois raciales d'abord puis l'occupation nazie, les juifs sont à nouveau stigmatisés et l'une des pages les plus noires de l'histoire de l'antique communauté débute. Le 16 octobre 1943, les nazis organisent une rafle dans le ghetto et aux alentours<sup>33</sup>. Près de 2'100 juifs sont capturés puis déportés<sup>34</sup>.

Peu d'information est disponible sur l'histoire de la population juive et du quartier suite à la Seconde Guerre Mondiale. Une partie des juifs romains quittent Rome pour se rendre en Israël suite à la création de l'Etat en 1948 (Sacerdoti, 2003), mais la vie juive continue dans la capitale. Le quartier, comme l'entier de la ville, vit la croissance des années 1950 et 1960 : reconstruction, développement rapide de la société et de l'économie (Fiorentino, 2005). Selon la Communauté juive de Rome (C.E.R., 2013), l'aide des juifs américains a été importante pour la réorganisation des communautés italiennes ainsi que dans la reconstruction. Par ailleurs, la situation difficile dans les pays arabes engendre l'émigration de la population juive dont une partie se réfugie en Italie. Ainsi, en 1967, environ 4'000 juifs libyens arrivent à Rome, avec leurs coutumes et traditions (Geller, 1984). En 1982, un attentat terroriste revendiqué par un mouvement extrémiste antisémite lié au conflit au Moyen-Orient fait une quarantaine de blessés et provoque la mort d'un enfant de deux ans à la sortie de la synagogue. Cet attentat engendre la volonté de la population romaine de diminuer le sentiment de séparation entre communautés (Fiorentino, 2005). En 1989, un projet de restauration urbaine est mis en place par le Latium et la Commune afin de sauver ce qu'il reste du quartier (Sacerdoti, 2003). La zone compte alors 2'087 habitants, dont seulement 446 juifs (21%) (Benedetti, 1995), mais le quartier est néanmoins central pour la communauté non seulement à cause des activités commerciales et artisanales mais également à cause du Tempio Maggiore et des lieux de références traditionnels. Selon Siporin (2002, p. 362), les Juifs de Rome ont joué un rôle important dans la 'promotion' de la culture juive :

Something new was initiated when Roman Jews embraced the local custom of summer neighborhood festivals, making their own *fiesta* into a showcase and celebration of Jewish

---

<sup>32</sup> Comme le maire des années 1907 à 1913, Ernesto Nathan.

<sup>33</sup> Ils ont pu récupérer le registre avec les adresses des individus juifs.

<sup>34</sup> Et 75 sont également tués en mars 1944 dans le massacre des Fosses ardéatines, en compagnie de 260 autres civils italiens.

culture – including Jewish foods, music, speeches, a model of the ghetto, and even a recital of poems in *giudeo-romanesco*, the Roman-Jewish dialect.

Le rôle de la communauté juive dans la promotion culturelle et touristique du quartier devra alors être étudié.

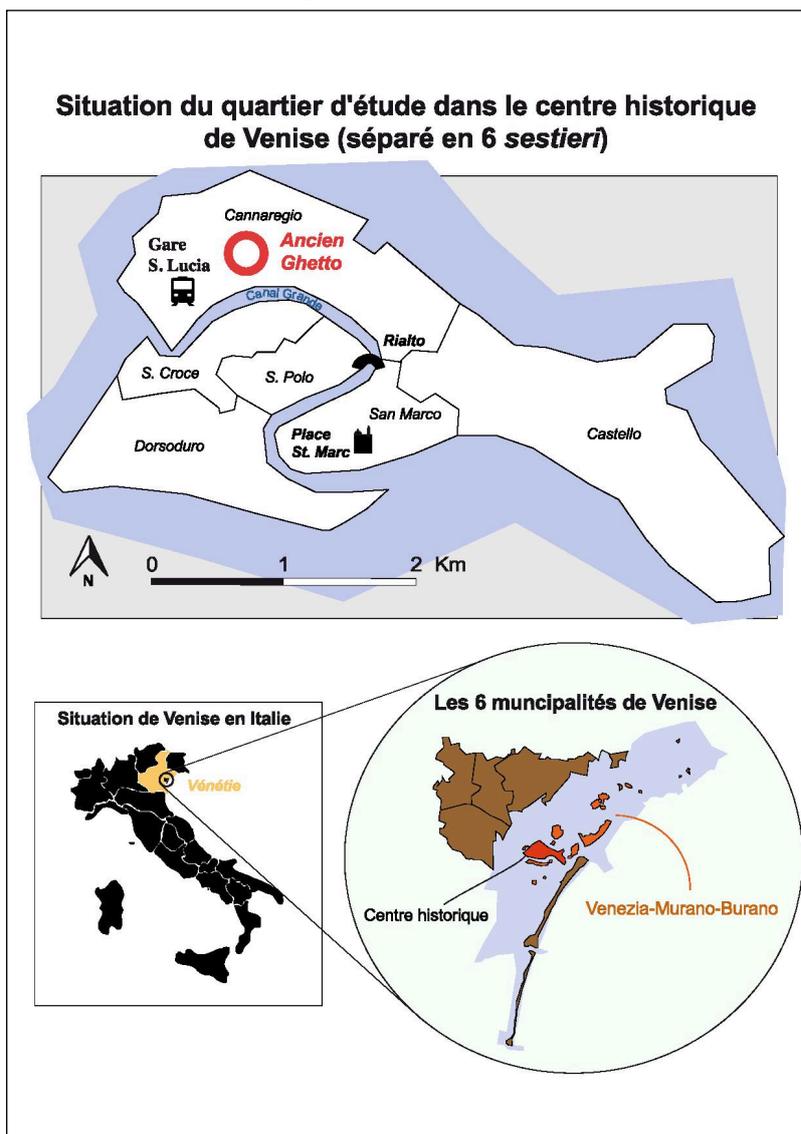
### Venise

Venise, commune du nord-est de l'Italie, est le chef-lieu de la région administrative de la Vénétie ainsi que de la province homonyme. La ville de Venise ne se limite pas aux îles formant son centre historique, dans la lagune, mais il comprend aussi Mestre, sur la *terre ferme*. En effet, le territoire de la commune est généralement subdivisé en trois parties: le centre historique – composé de six *sestieri* (quartiers) et appelé Venise –, la terre ferme (*terraferma*) ainsi que l'estuaire, composé de différentes îles dont le Lido. Depuis 2005, la commune est administrativement séparée en six Municipalités, qui recouvrent un territoire de 415 km<sup>2</sup> environ. En 2010, la ville comptait 271'000 résidents, dont 60'000 dans le centre historique (Servizio di Statistica e di Ricerca del Comune di Venezia, 2010). La population résidant dans le centre historique de la ville

est en constante diminution depuis les années 1970 : 175'000 en 1951, 94'000 en 1981, 59'000 en 2011, dont 35% ayant plus de 60 ans<sup>35</sup> (Servizio Statistica e Ricerca – Comune di Venezia). En 1987, la ville et la lagune de Venise sont classifiées patrimoine mondiale de l'Unesco.

Au niveau touristique, il y a eu 4'100'000 arrivées en 2012, dont 2'500'000 dans le centre historique, selon l'Annuaire du tourisme 2012 (Assessorato al Turismo, 2013). L'Annuaire du

Carte 3. Situation du quartier d'étude à Venise.



<sup>35</sup> Et la population de l'entier de la commune également : de 368'000 en 1970 à 271'000 en 2011 (Servizio Statistica e Ricerca – Comune di Venezia).

tourisme ne prend en considération que les chiffres quantifiables et exclut donc les très nombreux excursionnistes visitant Venise, estimés par le *Centro Internazionale di Studi sull'Economia Turistica* (CISSET) à 60 à 70% du nombre total de visiteurs (c'est-à-dire entre 10 et 14 millions de visiteurs). Selon Tresserras (2007), plus de 150'000 personnes circulent à travers Venise en journée, dont près de 36'000 touristes, ce qui lui permet d'estimer le nombre annuel de visiteurs à 11 millions.

Le ghetto se situe dans la Municipalité de Venezia-Murano-Burano, plus précisément dans le centre historique, dans le *sestiere* de Cannareggio. Selon Tresserras (2007) ainsi que le site de Jewish Venice (cité par Cohen Ioannides et Ioannides, 2006, p. 166), il attire 300'000 touristes environ chaque année (soit environ 2.5% des visiteurs annuels). Toutefois, cette estimation est à considérer avec prudence étant donné que les méthodes utilisées pour évaluer ce nombre ne sont pas connues.

Venise, l'une des grandes métropoles marchandes du moyen-âge, était déjà une ville de passage pour de très nombreux visiteurs. Mais son histoire touristique à proprement parler commence dès le 16<sup>ème</sup> siècle, alors qu'elle faisait partie du Grand Tour, autant pour ses nombreux monuments que pour les plaisirs que l'on y trouvait. « *Elle sera la capitale du plaisir, le décor d'une fête perpétuelle, une île enchantée. [...] On célébrera, du nord au sud de l'Europe, son Carnaval et le raffinement extrême de sa civilisation* » (Bonnard et Amiguet, 1955, p. 22). Suite aux nombreux grand-touristes visitant la ville, un tourisme dit aristocratique s'installe au Lido de Venise dans la deuxième moitié du 19<sup>ème</sup> siècle. Le Lido devient zone de villégiature, d'abord à des fins thérapeutiques puis mondaines (Battilani, 2001). Entre la fin du 19<sup>ème</sup> et les années 1930, la zone évolue en station balnéaire aristocratique (sous la forme de cité-jardin) avant d'être progressivement abandonnée. Quant au centre historique de Venise, il est resté à travers les quelques siècles de son histoire touristique une destination très fréquentée par les touristes, et particulièrement depuis les années 1980 (Costa, 1989). Ainsi, tout comme Rome, à l'échelle de l'histoire du tourisme, l'histoire touristique de Venise est très longue, ce qui est également le cas de l'histoire de son ghetto, le premier ghetto au monde.

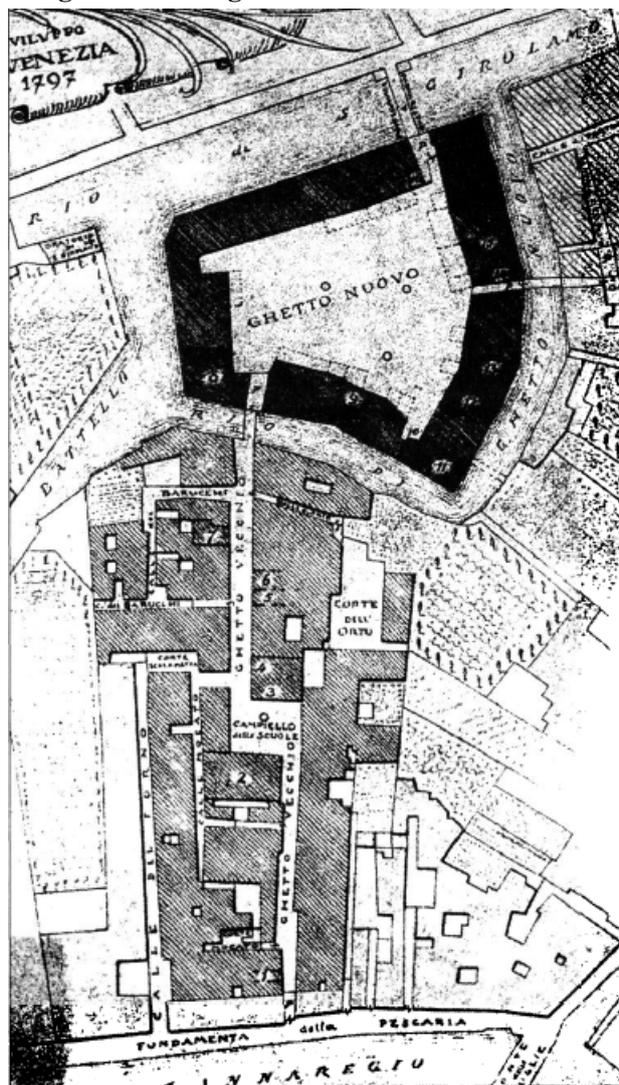
L'arrivée de populations juives dans la région de Venise n'est pas clairement établie. Ce qui est sûr, c'est que les premiers échanges commerciaux ont eu lieu au 10<sup>ème</sup> siècle et que les juifs étaient autorisés à pratiquer le métier de banquier pour la Sérénissime sur la terre ferme au 13<sup>ème</sup> siècle déjà (Comunità Ebraica Venezia, 2011). À la fin du 14<sup>ème</sup> siècle, un groupe de juifs d'origine allemande (des banquiers) obtient la permission de s'installer dans la lagune et obtient également une zone au Lido pour leur cimetière. En mars 1516 un décret instaure le premier ghetto au monde:

*“Les Juifs habiteront tous regroupés dans l'ensemble de maisons situé au Ghetto, près de San Girolamo; et, afin qu'ils ne circulent pas toute la nuit, nous décrétons que du côté du Vieux Ghetto où se trouve un petit pont et pareillement de l'autre côté du pont, seront mises en place deux portes, lesquelles seront ouverte à l'aube et fermées à minuit par quatre gardiens engagés à cet effet et appointés par les Juifs eux-mêmes au prix que notre collègue estimera convenable”* [...] On libéra immédiatement les maisons du Ghetto de leurs anciens locataires et pour les dédommager on autorisa les propriétaires à augmenter leur loyer d'un tiers. (Calimani, 1997, p. 56)

Les quelques 700 juifs sont alors forcés de résider dans ce petit quartier isolé (de seulement 7'410 m<sup>2</sup>) et doivent vivre avec de nombreuses règles contraignantes, dont le port d'un signe distinctif (un O jaune ou un chapeau rouge), l'interdiction de faire partie de corps de métier,

l'interdiction d'édifier de nouveaux bâtiments depuis la base ou encore l'interdiction d'être propriétaire foncier et donc le paiement de taxes annuelles de location. Le ghetto est agrandi en 1541 avec l'ajout du Ghetto Vecchio, site de l'ancienne fonderie, puis en 1633 à nouveau, avec le Ghetto Novissimo, pour abriter 5'000 résidents environ à la fin du 17<sup>ème</sup> siècle (Calabi et Gaviano, 1997) dans un espace de 0.02 km<sup>2</sup> (ou 20'260 m<sup>2</sup>). Pendant près de trois cents ans, quatre groupes principaux se partagent l'ère restreinte du ghetto: les Ashkénazes (ou les Allemands), les Levantins, les Italiens et les Ponentins (séfarades).

**Image 1. Plan du ghetto de Venise en 1633**



Source : Calabi et Gaviano, 1997, p. 782 – Dessin de 1913.

En 1797, les portes du ghetto sont abattues par les troupes napoléoniennes, selon un document municipal, « afin qu'il ne subsiste plus aucune division apparente entre les citoyens de cette ville [...] » (Calimani, 1997, p. 302). En 1844, une partie des bâtiments de Ghetto Novo est détruite et remplacée par l'actuelle *Casa di riposo* (Sacerdoti, 2003). Les juifs de Venise connaissent à leur tour l'émancipation. Mais avec le déclin économique de Venise, la communauté juive perd également de son importance. En effet, elle ne compte plus que 1'800 personnes en 1931 (Sacerdoti, 2003)<sup>36</sup>. Au début du 20<sup>ème</sup> siècle, de nombreuses familles juives habitent hors du Ghetto, qui reste néanmoins le centre de vie communautaire (on y trouve un jardin d'enfants, une école, le cercle *Cuore e Concordia*, une maison pour personnes âgées, un four pour le pain azyme...) (Calimani, 1997). La population juive de Venise s'intègre et un brassage avec la population catholique a lieu au travers de mariages mixtes. Mais comme le conflit autour du mémorial aux soldats juifs tombés pendant la guerre le révèle<sup>37</sup>, il y a des différences entre les couches les plus aisées et éduquées de la communauté et les personnes plus pauvres, moins assimilées.

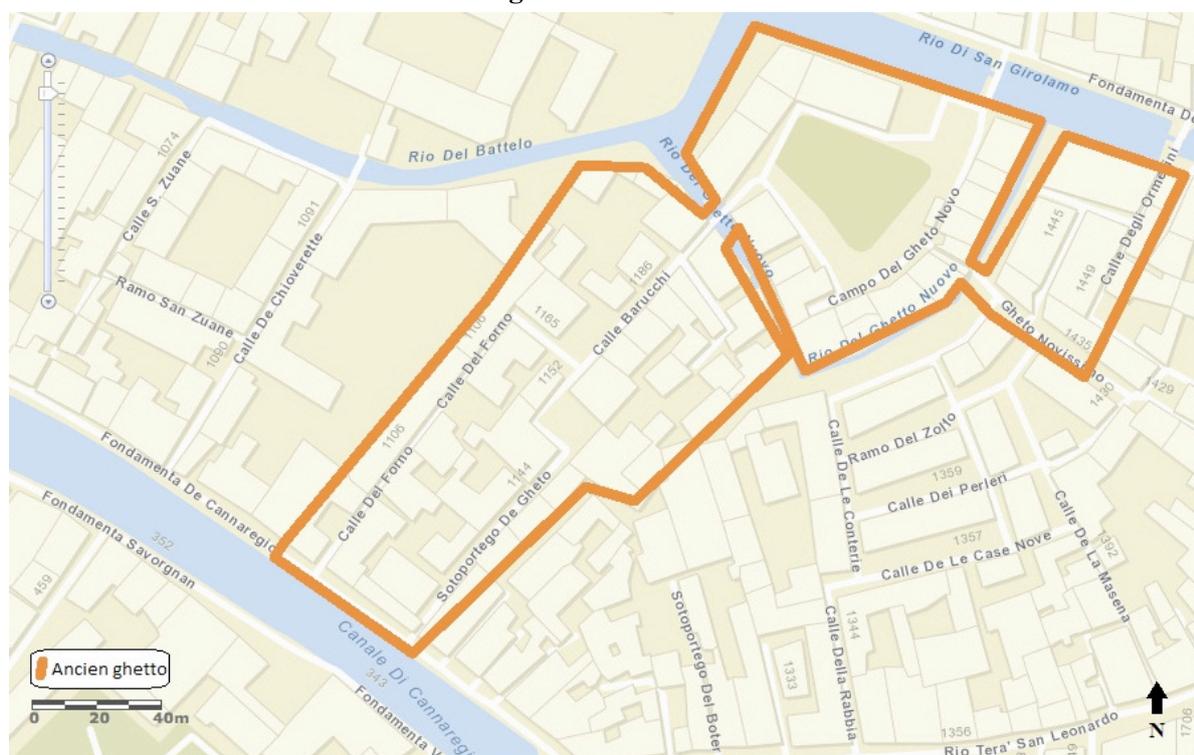
<sup>36</sup> 1'200 en 1938 selon Calimani (1997).

<sup>37</sup> Suite à la Grande Guerre, un monument aux soldats est érigé. Étant donné qu'une partie de la communauté ne veut pas que leurs noms soient en dessous d'une croix chrétienne, il est prévu de construire un mémorial aux soldats juifs morts pendant la guerre (même si certains pensent que les noms des soldats devaient apparaître tous ensemble, juifs et chrétiens). Bien qu'une partie des membres pense que le monument devrait être érigé dans le cimetière sur le Lido, un monument est établi en 1923 dans le Ghetto. Selon Levis Sullam, ce conflit indique que l'élite sociale de la communauté perçoit le quartier juif « as a surviving sign of poverty, absence of freedom and a stigma of the past centuries. The wealthier and more acculturated Jews of Venice wished to leave this past behind, as they had moved to more central areas of the town and strived to fully integrate with the Venetian and Italian society » (Levis Sullam, 2010, p. 18).

En 1938, les lois raciales sont établies par le gouvernement fasciste qui désigne à nouveau les juifs en tant que groupe soumis à des mesures discriminatoires. Tout comme à Rome, les nazis organisent des rafles en 1943 et 44. « *La nuit du 5 au 6 décembre, la garde fasciste et la préfecture lancèrent une rafle à Venise, au Lido, à Trieste, sur les îles, à Chioggia: plus de cent personnes, hommes, femmes et enfants entre trois et quatorze ans, furent arrêtés* » (p. 337). Au total, 246 juifs sont déportés, et seul sept d'entre eux reviendront (Sacerdoti, 2003).

Sur les mille juifs qu'il restait à Venise à la sortie de la guerre, il n'y en a aujourd'hui plus que cinq à six cents (Calimani, 1997 ; Sacerdoti, 2003). Bien que la communauté soit réduite, les activités culturelles sont à nouveau nombreuses depuis quelques décennies : « *La vie culturelle de la communauté juive connaît un nouvel essor: des journées d'étude annuelles rassemblent un public nombreux, curieux et attentif* » (Calimani, 1997, p. 340).

**Carte 4. Situation et actuels de l'ancien ghetto de Venise.**



Source : ArcGIS Online World Street Map © ESRI.

## 7. Anciens ghettos de Rome et Venise : des lieux touristiques

Maintenant que les cadres généraux des deux villes et de leur ghetto sont connus, nous pouvons nous intéresser plus en détail au tourisme dans les deux quartiers.

Pour commencer, la situation touristique actuelle est exposée, ceci afin de saisir l'importance du tourisme dans le quartier aujourd'hui. Les sites, activités et services touristiques et culturels sont présentés à l'aide de la littérature existante ainsi que des observations faites *in situ* dans les deux quartiers. Afin de pouvoir se représenter ces espaces, les éléments principaux sont indiqués sur des cartes détaillées (cf. cartes 5 et 6 ci-dessous). Suite à cela, l'histoire touristique 'ancienne' est brièvement étudiée à l'aide de quelques guides et récits de voyage (ou ce qu'il en est dit par d'autres auteurs). Etant donné le très petit échantillon d'ouvrages consultés, les conclusions sont à prendre avec précautions. Enfin, l'histoire touristique récente – ou la mise en tourisme et la touristification des quartiers – est esquissée.

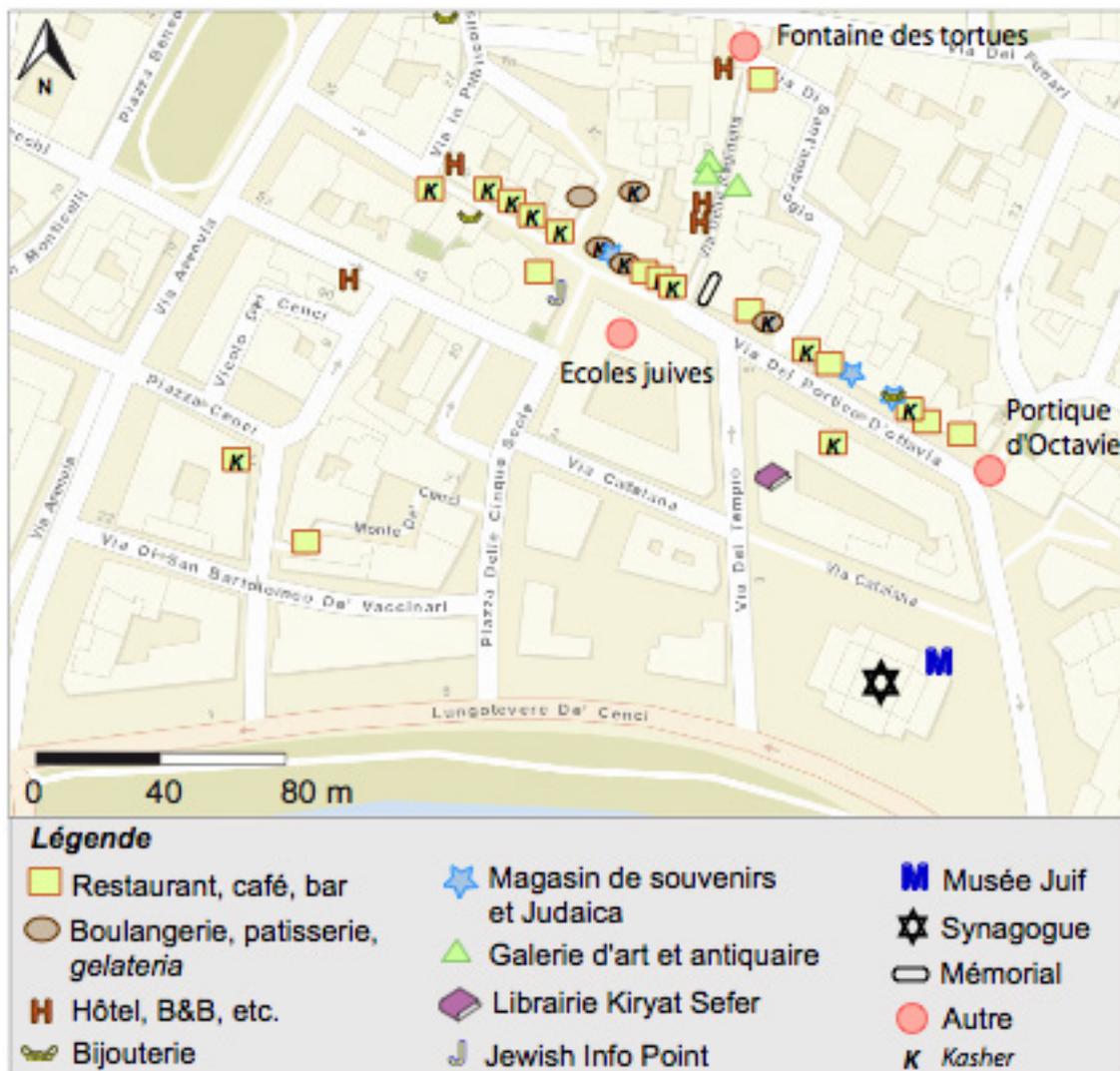
## 7.1 Situation touristique (et culturelle) actuelle

Avant de s'intéresser au développement du tourisme dans les deux ghettos, la situation touristique actuelle est décrite. Il est rarement évident de déceler des indicateurs touristiques clairs et distincts. En effet, nombreux sites, activités et institutions servent un public de touristes mais aussi de locaux à des fins culturelles ou éducatives. C'est pourquoi la situation touristique mais aussi 'culturelle' – en lien avec le patrimoine juif – est présentée ici.

### Rome

Le ghetto des 16, 17 et 18<sup>èmes</sup> siècles était un labyrinthe de ruelles étroites. À cause des nombreuses démolitions ayant eu lieu entre 1886 et 1904, la structure urbaine a fortement changé et seules quelques rues permettent d'imaginer aujourd'hui le quartier d'alors : via del Portico d'Ottavia, via della Reginella, piazza delle Cinque Scole (Sacerdoti, 2003). C'est sur cette dernière que se trouvaient les cinq synagogues démolies entre 1908 et 1910. Une partie de leur mobilier et décorations a été sauvée et est conservée dans le Musée Juif de Rome.

Carte 5. Services et points d'intérêt touristiques dans l'ancien ghetto de Rome, 2013.



Source : ArcGIS Online World Street Map © ESRI. NB. Les églises ne sont pas indiquées sur cette carte.

Selon les observations effectuées, le musée semble être une attraction touristique majeure. Ouvert en 1960 à l'initiative de la communauté et rénové en 2005, il contient de nombreux

anciens objets rituels, textiles et documents et les sept salles d'exposition présentent l'histoire des juifs de Rome, leurs relations avec la ville et également les coutumes et festivités. Il y a également une petite boutique muséale. En 2011, il a été visité par 88'000 personnes dont un tiers d'écoliers et étudiants (Museo Ebraico di Roma, n.d.). En effet, l'un de ses buts est d'éduquer les visiteurs aux problématiques juives, et principalement le jeune public (Gruber, 2002). Il se situe dans le complexe du Tempio Maggiore. Celui-ci, construit en 1904 dans un style « *éclectique-oriental* » (Sacerdoti, 2003, p. 174), est situé sur les rives du Tibre et est la synagogue principale de Rome<sup>38</sup>. Le complexe héberge également les Archives Historiques de la Communauté Juive de Rome.

**Image 2. Tempio Maggiore, Rome, 2013.**



**Image 3. Centre d'information touristique.**



Depuis 2003, l'association culturelle *Le 5 Scole* collabore avec le Musée Juif de Rome pour l'organisation de visites guidées dans le ghetto et ailleurs, visant principalement les écoles. Mais ces circuits sont offerts également aux touristes. Les circuits proposés ne se limitent pas au ghetto mais présentent la « Rome juive » : le ghetto, la synagogue médiévale de Trastevere, la synagogue de Ostia Antica mais également des monuments tels la basilique S. Pietro in Vincoli, le Colisée ou le Foro Romano pour leurs liens avec l'histoire des juifs de la ville. D'autres circuits spécialisés sont également proposés : Témoignages juifs de la Rome antique, Ostia et l'antique synagogue, Rome juive médiévale et moderne, Episodes bibliques au Vatican, etc. (voir [www.cinquescole.org](http://www.cinquescole.org)). L'association a été créée en 2002 par un groupe de membres de la communauté.

L'une des rues qui semble être le nerf touristique du quartier est la via del Portico d'Ottavia (qui, à son extrémité ouest est piétonne et devient via Santa Maria del Pianto). À l'extrémité Est de cette rue se trouve l'antique Portique d'Octavie ainsi que le théâtre romain de

<sup>38</sup> Rome compte aujourd'hui 16 synagogues.

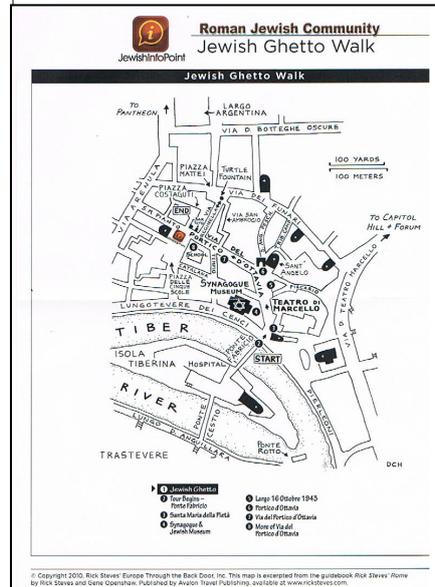
Marcellus. C'est le long de cette rue majoritairement que sont apparus, depuis une vingtaine d'années, des restaurants et des boutiques de souvenirs vendant de la *Judaica*. Ceci est un signe évident de la présence touristique. Des pâtisseries, glaciers et restaurants ou fast-food de 'cuisine juive' et kasher ont germé dans le quartier, principalement depuis le milieu des années 2000. Près de vingt restaurants se situent sur la via del Portico d'Ottavia, dont plus de dix servant des plats kasher parfois 'typiques'<sup>39</sup>. La cuisine juive italienne et judéo-romaine (ou *ebraico-romanesca*) particulièrement est devenue à la mode depuis une vingtaine d'années comme en témoignent les nombreux livres de cuisine spécialisés parus (voir Siporin, 2002).

D'autre part, depuis juillet 2012 c'est également dans cette rue (Santa Maria del Pianto 1) que les touristes peuvent trouver des informations sur le quartier et sur Rome dans le nouveau point d'informations touristiques (P.I.T.) de la communauté juive : le Jewish Info Point. En plus des habituels dépliants disponibles dans tous les P.I.T. de la ville, le Jewish Info Point met également à disposition un dépliant officiel « Rome Juive » (cf. couverture) ainsi qu'une carte du quartier récupérée d'un guide américain.

Image 4. Restaurants à la via Santa Maria del Pianto.



Image 5. Carte du ghetto à disposition au Jewish Info Point.



Il est important de noter la présence dans le quartier de nombreuses institutions de la communauté juive qui a, relativement récemment, réinvesti le quartier. Les écoles primaire et secondaires I et II, par exemple, se situent depuis l'année scolaire 2004-2005 à nouveau dans l'ancien ghetto (alors qu'elles se situaient avant de l'autre côté du Tibre – où se trouve d'ailleurs toujours la garderie), à la via del Portico d'Ottavia. La présence des écoliers amènent beaucoup de vie au quartier (parents qui viennent chercher leurs enfants, consommation dans les restaurants et bars, ...). Par ailleurs, la majorité des services liés au tourisme 'à thème juif' offerts dans le quartier est gérée par des membres de la communauté.

L'étroite via della Reginella est une rue piétonne où se trouvent des boutiques ainsi que des studios artistiques. Dans cette ruelle se trouve depuis le 27 janvier 2010 – Journée de la Mémoire en Italie – quatre 'écueils' (*pietre d'inciampo*), ou pierres commémoratives, sous la

<sup>39</sup> Comme les *carciofi alla giudia*, « artichauts à la juive », frits.

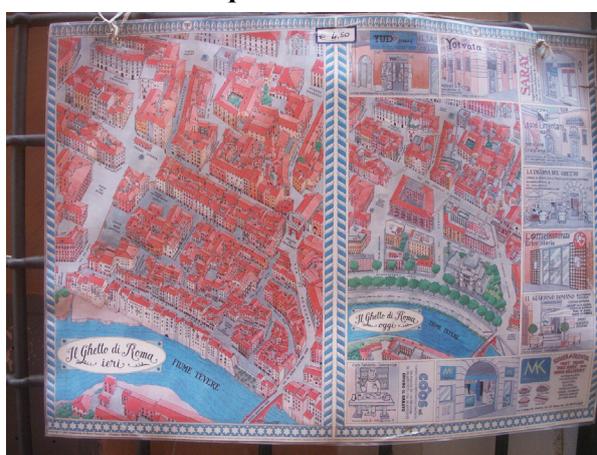
forme de plaques dorées de la taille des pavés gravés en souvenir des victimes de la Shoah<sup>40</sup>. D'autres pierres commémoratives ont été ajoutées dans l'aire de l'ancien ghetto successivement (voir [www.arteinmemoria.it](http://www.arteinmemoria.it)). Contre l'une des maisons de cette ruelle se trouve également une œuvre mémorielle composée d'objets représentant des symboles juifs (étoile de David, menorah, ...) du *Circolo* « 48 » *Zi Raimondo* (association culturelle). À l'extrémité nord de la ruelle est située, sur la Piazza Mattei, la célèbre fontaine des tortues.

Par ailleurs, différentes plaques commémoratives peuvent être trouvées dans le quartier, en souvenir de la rafle, en souvenir des nourrissons déportés, en souvenir des étudiants déportés, en souvenir de Settimio Calò, en souvenir des victimes de l'attentat de la synagogue, installées en grande partie dans les années 2000 mais certaines également avant (en 1964 pour la rafle par exemple).

**Image 6. L'une des *pietre d'inciampo* de la via della Reginella.**



**Image 7. Plan-souvenir du ghetto de Rome en vente dans le quartier.**



Il existe trop d'agences proposant des visites guidées du ghetto pour les énumérer de façon exhaustive. Pour se faire une idée de ce qu'elles proposent, quelques exemples de circuits types sont donnés. La visite combinée du ghetto juif et de Trastevere, en passant généralement par l'île Tibérine, d'une durée approximative de trois à quatre heures, est probablement le circuit le plus courant. L'histoire du quartier est généralement évoquée ainsi que le Tempio Maggiore et le Musée Juif (dont la visite n'est pas toujours incluse). Il existe également des 'promenades' à travers le ghetto uniquement, d'une durée d'environ 2 heures, qui se concentrent sur la longue histoire des juifs à Rome et leurs souffrances mais parfois également sur l'histoire antique de Rome à l'époque du premier empereur (avec le théâtre Marcellus, le portique d'Octavie, etc.).

Par ailleurs, le ghetto de Rome semble être officiellement considéré comme un quartier touristique à part entière comme on peut le voir sur la carte en ligne sur le site touristique officiel<sup>41</sup>.

Le Centre de Culture Juive ainsi que la librairie Kiryat Sefer de la communauté se partagent un local à la via del Tempio. Des événements, telles des présentations de livres, y sont organisés tout au long de l'année.

<sup>40</sup> Sur le modèle des *Stolpersteine*, de l'artiste Gunter Demnig, installées depuis 1993 à travers l'Allemagne.

<sup>41</sup> En rouge sur la carte du site touristique officiel de Rome Capitale, sections *Orientarsi a Roma*, *Quartieri* : [www.turismoroma.it](http://www.turismoroma.it)

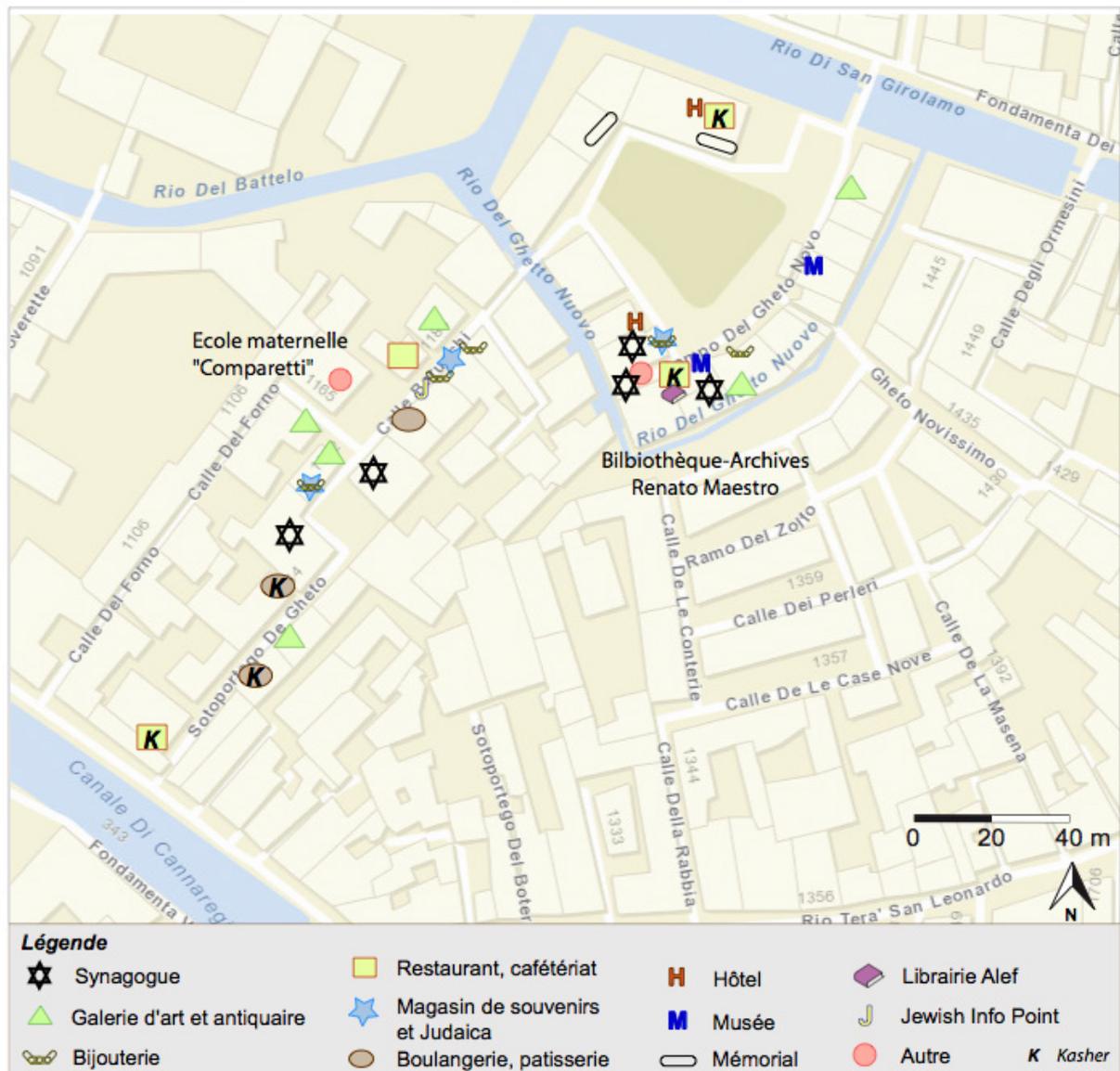
Par ailleurs, lors de la Journée Européenne de la Culture Juive – qui a lieu chaque année en septembre – divers événements (performances, expositions, présentations) et visites sont organisés dans le quartier par diverses institutions (le Centre de Culture Juive, le Musée Juif, l'Association culturelle Le 5 Scole, ainsi que d'autres institutions ne se situant pas dans le quartier) selon le thème proposé.

Il a pu être observé que, durant la semaine, le quartier est un espace non seulement touristique mais aussi, et peut-être principalement, commercial (restaurants, boutiques, petits artisans) et de vie quotidienne (présence d'écoliers, de travailleurs, ...) alors que durant le week-end, la majorité des pratiques qui y ont lieu sont touristiques et de loisirs (sorties au restaurant).

### Venise

Comme déjà indiqué, le ghetto de Venise est séparé en trois parties ajoutées successivement : le Ghetto Novo, le Ghetto Vecchio et le Ghetto Novissimo.

**Carte 6. Services et points d'intérêt touristiques dans l'ancien ghetto de Venise, 2013.**



Source : ArcGIS Online World Street Map © ESRI.

Le Ghetto Novo est une petite île composée d'une grande place trapézoïdale (Campo del Ghetto Novo) entourée de hauts bâtiments (les 'gratte-ciels' du 16<sup>ème</sup> siècle, comme ils sont nommés (Sacerdoti, 2003)). Les bâtiments de la partie nord et est de la place ont été détruits et remplacés à la moitié du 18<sup>ème</sup> siècle, d'où leur hauteur 'réduite'. Sur la place se trouve une petite fontaine ainsi que des bancs utilisés autant par les riverains que par les touristes.

Dans cette zone, on trouve aujourd'hui le secrétariat de la Communauté, la *Casa di Riposo Ebraica* – un hospice pour personnes âgées –, la bibliothèque Renato Maestro, le Musée Juif de Venise, trois synagogues (la Scuola Tedesca et le Scuola Canton, de rites ashkénazes, et l'Ecole Italienne), le monument de l'Holocauste (une œuvre composée de sept plaques de bronze) et le mémorial « Le Dernier Train », ainsi que le Banco Rosso, une institution célèbre pour avoir été le lieu de travail de Shylock, le protagoniste du Marchand de Venise de Shakespeare (Tresserras, 2007). Le Banco Rosso est à la fois le siège d'une entreprise d'alimentation kasher ainsi qu'un musée, ouvert au printemps 2013, retraçant l'histoire des banques de prêteurs sur gages.

Dans le Ghetto Novo, les synagogues se situent aux étages supérieurs des bâtiments afin d'empêcher tout obstacle entre la congrégation et le ciel, comme l'indiquent les règles religieuses. Elles ne sont pas facilement reconnaissables, sauf à leur lignée de cinq fenêtres arrondies – signe qui permettait à l'époque aux fidèles de reconnaître le lieu. L'architecture de ces synagogues est déterminée par le territoire restreint (par les canaux) et l'interdiction de construire de nouveaux bâtiments. Elle présente quelques caractéristiques particulières liées aux influences chrétiennes des architectes qui les ont construites, ce qui fait leur particularité.

**Image 8. Campo del Ghetto Novo et deux de ses synagogues, reconnaissables au cinq fenêtres arrondies.**



**Image 9. Groupe de touristes près du monument de l'Holocauste, que l'on aperçoit en arrière-plan.**



Le Musée Juif de Venise, ou *Museo Ebraico di Venezia* (MEV) a été fondé en 1953 sur la volonté de la Communauté et a ouvert ses portes une année plus tard. Sa collection est composée d'objets liturgiques et du quotidien, de documents d'époque et d'objets artisanaux. C'est en 1986 que l'emplacement actuel (dans l'édifice de la Scuola Grande Tedesca) a été inauguré. En 1990 la gestion du musée a été cédée par la Comunità Ebraica di Venezia à la coopérative Pierreci Codess Coopcultura, qui a repris l'organisation des visites guidées dans les synagogues et au vieux cimetière du Lido. En 1996, des travaux ont eu lieu et la Caffetteria del Museo Ebraico, une cafétéria kasher, ainsi que la librairie Alef – librairie

spécialisée dans les questions juives – ont été créées dans le bâtiment adjacent. Le musée (ainsi que la bibliothèque) a été à nouveau réorganisé en 2005, suite à un financement spécial de la région. Une salle sur l'histoire des Juifs à Venise a été mise en place. Toutefois, dans cette dernière, certains panneaux ne sont que provisoires et l'installation dédiée aux victimes de la Shoah n'est toujours pas terminée à cause d'un manque de fonds (lié à la crise économique). Plus de 83'000 personnes ont visité le MEV en 2000 – dont 25% d'étrangers et 30% d'écoliers. 75% des visiteurs achètent l'offre combinée musée et visite guidée des synagogues (qu'il n'est pas possible de visiter autrement) (Tresserras, 2007). Selon Gruber (2002), le nombre important de visiteurs est très marquant car non seulement il éclipse la population juive actuelle de la ville mais également le nombre de juifs n'ayant jamais vécu dans le ghetto.

Dans le Ghetto Vecchio, composé d'une rue principale et une ruelle secondaire, se trouve le bureau rabbinique, les deux synagogues sépharades en fonction, plusieurs plaques commémoratives en souvenir des victimes de la Shoah et de nombreux magasins et galeries d'art. Par ailleurs, une école maternelle publique est située dans la rue principale. Les deux synagogues sont des bâtiments entiers, et ne se situent pas uniquement au dernier étage comme les trois premières, car les juifs espagnols obtinrent la permission de construire depuis la base de nouveaux bâtiments (en échange d'accords commerciaux).

Divers restaurants, boutiques de souvenirs et bijouteries ayant pour la plupart des objets de *Judaica* ainsi que des galeries d'art, mais aussi deux hôtels (dont un kasher, se situant dans la *Casa di Riposo*) ont ouvert dans les années 1990 et 2000. « *In the ancient ghetto of Venice, shop windows sparkle with brightly colored miniature Jews of hand-blown Murano glass* » (Gruber, 2002, p.6). Par ailleurs, un centre d'informations touristiques a été ouvert en 2011 dans le Ghetto Vecchio, l'Info Point de la Communauté Juive de Venise. Celui-ci a réalisé au début de l'année 2013, en collaboration avec l'un des artistes ayant une galerie, une carte du quartier en vente à 1€.

**Image 10. Panneau devant l'Info Point, avec la carte du ghetto en vente.**



**Image 11. Devanture de l'une des boutiques de *Judaica* et de souvenirs.**



La communauté, aussi réduite soit-elle aujourd'hui, maintient une activité culturelle et sociale importante, dont une partie touche également un public touristique, comme par exemple des lectures, concerts, pièces de théâtre, etc., organisés dans le cadre de la Journée Européenne de la Culture Juive.

En outre, une communauté du mouvement Habad Lubavitch – un mouvement orthodoxe fondé à Brooklyn – s'est établie à Venise, il y a vingt ans (en 1991). Cette communauté est distincte de la Communauté Juive de Venise et se remarque de par son code vestimentaire<sup>42</sup>. Elle dirige une école rabbinique et a également ouvert un Centre Communautaire servant aussi de centre de bienvenue/d'information. Elle a mis en place une partie des services offerts dans le quartier, tel un restaurant israélien. Par ailleurs, des petits spectacles de danses par des jeunes hommes ont pu être observés lorsque des groupes de touristes juifs se trouvent sur la place du ghetto. Il semblerait que les membres de la communauté essaient ainsi d'attirer des sympathisants.

Il est important de relever la présence de *gondolieri* aux abords des ponts du ghetto. Selon leurs dires, ils y viennent depuis la fin des années 1990. En outre, aux environs du quartier une signalétique indiquant les synagogues et le Musée Juif, installée par la commune est visible.

Il a pu être observé que le MEV est une attraction touristique très importante. Autant des touristes 'individuels' que des groupes de touristes ou d'écoliers en voyage d'études viennent dans le quartier pour la visite du musée et des synagogues. Par ailleurs, beaucoup de groupes visitent le quartier – une bonne partie en provenance d'Israël – avec leur propres guides.

Il faut noter que la partie la plus tardivement ajoutée au ghetto, Ghetto Novissimo, n'est aujourd'hui presque pas touristifiée. Une partie des touristes la traversent pour se rendre dans le quartier. En cherchant, il est possible d'y trouver encore quelques *mezouzot*<sup>43</sup> aux portes des immeubles.

**Image 12. Panneau à proximité du quartier indiquant les synagogues et le musée.**



**Image 13. Vitrine du Centre Communautaire de la communauté Lubavtich.**



Ces dernières années, des guides spécialisés sont parus, comme la Padania Judaica d'Albert Castaldini ou la collection de monographies dédiées aux itinéraires juifs de plusieurs régions

<sup>42</sup> Pantalons et veste noirs sur chemise blanche, d'où dépasse le tsitsit (tresses de tissus), chapeau ou kipa noir (pour les hommes).

<sup>43</sup> Objets de culte formés d'un réceptacle contenant des vers spécifiques de la Torah placés aux entrées des maisons.

italiennes, dont la Vénétie, d'Annie Sacerdoti. De plus, la communauté Lubavitch a créé un site internet dédié à la Venise Juive<sup>44</sup> dans lequel se trouvent des informations touristiques. Enfin un grand nombre d'agences de voyage y proposent des circuits pour découvrir l'histoire du ghetto mais aussi de la communauté juive et ses traditions : Jewish Venice & Cannareggio en une demi-journée, Jewish Ghetto in Cannareggio en deux ou trois heures ou le ghetto juif uniquement en 1 à 3 heures selon les agences.

Le site officiel de promotion touristique de la province ([www.turismovenezia.it](http://www.turismovenezia.it)) propose dans ses pages « Altri luoghi d'interesse » de visiter le Ghetto, le Musée Juif et les Synagogues ainsi que, dans ses pages « Itinerario », un itinéraire à travers Cannareggio où l'une des étapes est le Ghetto.

As you enter the Ghetto of Venice today, almost five hundred years after its establishment, you will most likely encounter various groups of high-school students on a day trip to Venice and guided tours of the neighborhood and the synagogues organized by the Jewish Museum for tourists from around the world. You will notice the souvenir shops selling Judaica, together with glass objects produced on the nearby island of Murano, and old or fake-old prints of Venice representing not only the Ghetto, but more often San Marco and the Rialto bridge. (Levis Sullam, 2010, p. 13.)

Comment en sommes-nous arrivés à ces situations? Quand et comment la touristification a-t-elle initié ? C'est ce que nous allons étudier à présent.

## 7.2. Prémices touristiques

### Rome

L'histoire touristique du ghetto de Rome n'est pas aisée à établir. Il n'est pas possible d'affirmer ici qu'il n'était pas visité entre le 16<sup>ème</sup> et le 18<sup>ème</sup> siècle, même s'il n'apparaît pas dans les récits et guides de voyage d'époque consultés. En effet, le nombre d'ouvrages étudiés est trop réduit. Une étude systématique serait nécessaire.

Toutefois, ce qui est certain, c'est que le ghetto de Rome commence à apparaître dans les récits et les guides du 19<sup>ème</sup> siècle. Comme ils en témoignent, il semblerait que le ghetto soit devenu une étape alternative de la visite de Rome. Ainsi, dans son guide de 1819, Galignani, après l'avoir décrit, conseille aux visiteurs de Rome de visiter le Ghetto. Kenneth R. Stow (2001, p. 99) reporte, lui, la visite du Ghetto Romain par un voyageur anglais en 1843. Dans ses notes de voyage (imprimées en 1858), Frederick William Fairholt décrit sa visite du Ghetto en des termes négatifs : « *the very dirtiest place of all, [...] where they still live, like maggots in a rotten cheese, in a state of gloom, dirt, and discomfort unequalled elsewhere* » (Fairholt, 1858, p. 70). De même, William Evill, dans son récit de voyage paru en 1870 (p. 123), évoque la visite du Ghetto et le commente : « *This is the Houndsditch<sup>45</sup>, of Rome* ». Ou encore Noémie Dondel du Faouëdic qui raconte, dans un ouvrage de 1875, son voyage et son pèlerinage à Rome et où elle évoque les Juifs et le ghetto (Monicat, 1996, p. 11). Dans le Baedeker de 1909 sur l'Italie Centrale, alors que le ghetto n'existe plus, le quartier est ainsi décrit :

A l'E. se trouvait l'anc. Ghetto (pl.II17-16), rasé en 1887 et rebâti seulement en partie. Dans l'antiquité et au moyen âge, les juifs habitaient Transtevere ; en 1556, Paul IV leur assigna ce quartier, hors duquel il leur fût défendu de s'établir jusqu'à la fin du pouvoir temporel des

---

<sup>44</sup> <http://Jewishvenice.org>

<sup>45</sup> Houndsditch est l'une des rues de l'East End, un quartier pauvre et mal famé de Londres, où vivaient de nombreux juifs.

papes. La nouvelle synagogue construite en 1904 par Costa et Armani dans l'angle S.-E., près du pont Fabricius (p. 253), a une coupole visible de très loin. (Baedeker, 1909, p. 252).

Le ghetto est donc visité par un certain nombre de voyageurs au 19<sup>ème</sup> et au début du 20<sup>ème</sup> siècles, mais il semble raisonnable d'affirmer que cette pratique n'est pas très développée, qu'elle est 'marginale'.

Il est difficile de savoir précisément quand le ghetto a cessé d'être visité. Il semblerait que, dans les années 1930, l'intérêt pour le quartier était moindre. En effet, dans *Rome : les monuments antiques, les églises, les palais...* (1934), le ghetto n'est pas mentionné du tout alors qu'il est simplement indiqué en tant que quartier où les hébreux étaient obligés de résider dans le guide de Venturini (1937) mais aucune visite n'est suggérée. Cela est également le cas dans le guide de Pisani (1950) qui indique que : « *au-delà du Portique d'Octavie, les restes du Ghetto, le quartier malodorant où les Papes, par mesure d'ordre public, contraignirent les juifs à demeurer jusqu'en 1870 : une grande partie a été démolie et remplacée par de nouvelles constructions* » (p. 105). Il semblerait que par la suite, dans les années 1950 et 1960, le ghetto ne soit plus du tout un centre d'intérêt touristique. En effet, dans les guides consultés (Bonnard et Amiguet, 1954 ; Grimal, 1962), il n'est pas même mentionné. Il réapparaît dans les guides des années 1970 (voir Santini, 1975 ; *Roma e dintorni*, 1977) et est ensuite toujours mentionné avec plus ou moins de détails (voir Sallenave, 1986, Barbey, 1987). Ainsi, dans leur guide de 1997/2002, Ercoli, Ros et Mitchell, après avoir donné des informations pratiques (heures d'ouverture MJR, prix, etc.) ainsi qu'un bref historique de la population juive à Rome, décrivent le ghetto : « *Les rues médiévales du ghetto ont retrouvé tout leur cachet. De style assyro-babylonien, la grande synagogue de 1904 abrite aujourd'hui un musée juif* » (p. 152).

Ainsi, il semblerait que la touristification du quartier ait commencé à partir des années 1970.

### Venise

La présence de touristes dans le ghetto de Venise n'est pas nouvelle. Durant le 16<sup>ème</sup> et le 17<sup>ème</sup> siècle, le Ghetto était déjà visité par les grand-touristes : « *Obviously, until the readmission of the Jews to England in the late 1650s*<sup>46</sup>, "meeting Jews for the first time was one of the novelties of continental travel" » (Trease, cité par Ravid, 2003, p. 111) Des auteurs tels John W. Stoye (cité dans Ravid, 2003) ou Théophile Gautier (cité par Levis Sullam, 2010) ont laissé des observations écrites de leurs visites : Théophile Gautier a décrit le Ghetto comme « *une cour des miracles* » sordide où tout était « *étrange, sauvage et mystérieux* » (Levis Sullam, 2010, p. 16). Ils ont été suivis par de nombreux autres voyageurs qui ont visité le Ghetto entre la fin du 19<sup>ème</sup> et le début du 20<sup>ème</sup> siècle et qui ont laissé d'importants récits littéraires de leur visite (Ravid, 2003 ; Levis Sullam, 2010)<sup>47</sup>.

Selon Levis Sullam (2010), ces différents récits de voyage – une tradition littéraire d'environ 400 ans – ont imposés une vision exotisante et esthétisante du ghetto, « *[an] orientalist gaze on the Ghetto and its inhabitants* » (p. 16).

Toutefois, dans les guides des années 1930 et 1950 (voir *Les Merveilles de l'Italie...*, 1935 ; Touring Club Italiano, 1937, Bonnard et Amiguet, 1955), le ghetto n'est plus mentionné<sup>48</sup>. Cela indiquerait donc que le quartier n'est plus investi touristiquement. Il réapparaît, tout comme à Rome, dans les années 1970 (*Venezia*, 1977) et le Musée Juif y est indiqué. Ceci

<sup>46</sup> Les juifs avaient été expulsés d'Angleterre en 1290.

<sup>47</sup> Pour un aperçu des récits de voyage des 16, 17 et 18<sup>èmes</sup> siècles parlant des juifs de Venise et du Ghetto, voir Ravid, 2003, pp. 118-134.

<sup>48</sup> Sauf dans le guide du Touring Club où il est mentionné comme point de repère à traverser dans l'un des itinéraires suggérés (p. 218).

continue dans les guides des années 1980 à aujourd'hui (voir Rezvani, 1986 ; Ritter, 1990 ; de Laroche, 1996 ; *Venise*, 2001 ; *Venise. Padoue et la Brenta, Vincence, Vérone*, 2012), où les descriptions sont généralement relativement suggestives:

Impossible de ne pas ressentir la lourde et mélancolique atmosphère du lieu. Les cinéphiles auront l'impression de voir passer la silhouette voilée d'Alida Valli courant chez son amant autrichien, telle que nous la montrait Visconti dans *Senso*. Les maisons – qui comptent jusqu'à neuf étages, sont ici plus hautes que partout ailleurs dans la ville : faute d'espace pour loger les nombreuses familles, l'urbanisation se fit dans le sens vertical. D'où l'impression d'écrasement qui saisit le promeneur, cherchant presque en vain à discerner quelque monument. [...] Les synagogues visibles comptent parmi les monuments les plus riches de Venise, et méritent une visite tout comme le musée hébraïque. Lieu de mémoire, cité dans la cité, le Ghetto demeure un énigmatique labyrinthe dont on aimerait pénétrer l'ordre secret. (De Laroche, 1996, pp. 65-6)

La mise en tourisme semble donc, à Venise également, avoir eu lieu dans les années 1970.

### 7.3. Mise en tourisme et touristification

Nous pouvons à présent nous concentrer sur la période qui nous intéresse plus particulièrement : celle de la touristification des anciens ghettos, à savoir de l'après-guerre, ou plus précisément, semblerait-il, des années 1970, à nos jours. En effet, la présence de voyageurs dans les quartiers, décrite ci-dessus, ne correspond pas à la touristification du quartier mais à des prémices touristiques.

Ce sont des périodes ainsi que des événements clés qui sont utilisés afin d'illustrer la touristification des quartiers mais celle-ci n'a évidemment pas débuté un jour précis mais est processuelle. En outre, comme expliqué dans le cadre conceptuel, des indicateurs sont utilisés pour évaluer cette dernière : la présence de touristes, l'existence de monuments et d'attractions comme les musées et les mémoriaux, l'existence de services tels des restaurants, des magasins de souvenirs ou de points d'informations touristiques, et, enfin, la présence d'une signalétique touristique. Une partie de ces indicateurs sont malheureusement inexistantes ou indisponibles pour les décennies passées. Ainsi, la touristification est évaluée principalement à l'aide des discours des personnes interviewées ainsi que du contenu d'ouvrages ou d'articles publiés sur les quartiers.

#### *Rome*

En considérant d'autres indicateurs que les guides touristiques, il apparaît que la mise en tourisme de l'ancien ghetto de Rome remonte aux années 1960. L'un des premiers éléments à avoir participé au développement du tourisme dans le quartier est la création du Musée Juif de Rome. Selon l'actuelle conservatrice du musée, la première 'version' s'appelle *Mostra Permanente della Comunità Israelitica di Roma*<sup>49</sup> et consiste en une petite salle au sein de la synagogue dans laquelle sont exposés le mobilier et les tissus provenant des anciennes synagogues, les Cinque Scole (Melasecchi, 2011). Cette exposition est inaugurée en 1960 avec la participation du Grand Rabbin. Elle aurait été créée en partie « *per soddisfare la richiesta e la curiosità di questi confratelli* »<sup>50</sup> (Melasecchi, 2011, p. 13), des touristes juifs américains venant prier à la synagogue et restant ébahis devant la beauté des objets (*ibid.*). Ceci nous indique donc qu'à la fin des années 1950, il y avait déjà des touristes américains venant dans le quartier. Un doute sur les pratiques de ces touristes existe : venaient-ils uniquement prier dans le Tempio Maggiore lors de leur séjour à Rome ou visitaient-ils également le quartier ? Nous ne le savons pas. En outre, leur nombre n'est pas connu mais

<sup>49</sup> Exposition permanente de la Communauté Israélite de Rome.

<sup>50</sup> « Pour satisfaire la demande et la curiosité de ces confrères. »

nous pouvons supposer qu'il n'était pas très important. En effet, selon Buffoni (1983, p. 83), le nombre d'arrivées de touristes étrangers dans les hébergements de Rome en 1959 était d'environ 952'000. Quelle était la part de juifs américains ? Ce chiffre n'est pas donné mais il semble raisonnable d'estimer qu'il n'était pas très grand. Ainsi, en supposant que ces touristes visitaient le quartier, nous pouvons avancer qu'il s'agissait d'une pratique très isolée. C'est pourquoi l'élément retenu comme indicateur de la mise en tourisme est la création, par la communauté juive, de ce qui par la suite deviendra le Musée Juif de Rome (MJR). En 1963, l'exposition est déplacée dans une autre salle plus adaptée. Toutefois, jusqu'au milieu des années 1970, l'exposition est gratuite et réservée uniquement aux juifs venant prier dans le Temple. Ceci semble donc indiquer que le tourisme n'est pas très développé. En 1975, une grande exposition sur les *trésors sacrés de Rome* est organisée au Palais des Expositions. Une section est dédiée au judaïsme romain et la communauté est invitée à y participer. C'est ainsi qu'émerge une plus grande conscience de l'importance des objets conservés et de leur jouissance par un public plus large. Entre 1977 et 1982, un inventaire complet est effectué et la directrice du musée de l'époque, reconnaissant les valeurs didactiques, culturelles et culturelles du musée, invite les écoles et les institutions civiles et religieuses à suivre des visites guidées (Melasecchi, 2011). Il faut rappeler que le musée n'est alors pas géré par des professionnels de musées, ce qui a des effets sur son fonctionnement.

Outre l'histoire du MJR, il n'existe que très peu d'indicateurs sur le quartier entre les années 1960 et 1990. Il n'est même pas possible d'évaluer l'évolution du nombre de visiteurs fréquentant le musée à travers les décennies, car le MJR ne dispose pas de telles données.

Il semblerait toutefois que l'ancien ghetto était, jusque dans les années 1980, un quartier d'activités commerciales et artisanales principalement (Benedetti *et al.*, 1995). On y trouvait différents services pouvant également être utilisés par les touristes (magasins, bars, restaurants). Un certain nombre de ceux-ci existent aujourd'hui encore et sont utilisés et par les locaux et par les touristes : la pâtisserie « Boccione » Limentani – un magasin de pâtisseries juives historique, existant depuis 200 ans, selon la directrice du Jewish Info Point (JIP) (communication personnelle, 4 juin 2013), le bar Toto, le restaurant Giggetto al Portico D'Ottavia, existant depuis 1923, ... Mais au contraire des services touristiques existant aujourd'hui, ces derniers ne sont pas 'thématisés'<sup>51</sup> pour les touristes. Suite à la mise en tourisme dans les années 1960, le tourisme paraît donc rester une activité secondaire qui se développe lentement dans ce quartier central de Rome.

Comme déjà indiqué, le ghetto et le MJR sont mentionnés dans les guides sur Rome à partir des années 1970, et ils sont décrits plus en détails dans les guides des années 1980 (voir Sallenave, 1986, Barbey, 1987). En outre, dans le cahier «Vacances, voyages, aventures» du quotidien *l'Unità* du 13 octobre 1988, un petit dossier d'Annie Sacerdoti sur les ghettos italiens est présenté. L'un des articles est consacré à l'histoire du ghetto de Rome et des informations touristiques y sont données :

È possibile visitare il Tempio maggiore all'interno del quale vi è un interessante museo [...]. Di qui fate un giro nelle strade circostanti ; si possono ancora (e nuovamente) trovare negozi tipici : una libreria specializzata in pubblicistica ebraica, la Menora, e entrando in alcuni vicoli ciechi è ancora possibile capire perché questo quartiere ora uno dei più ricercati ed esclusivi della capitale fosse uno dei più squallidi « serragli » della storia. (Sacerdoti, 1988)<sup>52</sup>

<sup>51</sup> Par « thématisés », il est entendu ici la mise en avant du patrimoine juif, qu'il s'agisse de pratiques culinaires (avec les artichauts à la juive et les plats 'typiques') ou de vente d'objets de *Judaica*.

<sup>52</sup> « Il est possible de visiter le Temple majeur à l'intérieur duquel se trouve un intéressant musée [...]. Depuis ici, faites un tour dans les rues environnantes ; il est encore (et à nouveau) possible d'y trouver des magasins

Ceci indiquerait donc que l'intérêt pour la culture juive soit devenu plus répandu et populaire durant les années 1980.

Plusieurs événements influençant indirectement la touristification ont d'ailleurs lieu à la fin des années 1980 et au début des années 1990. Tout d'abord, en 1986, le pape Jean-Paul II visite la synagogue. C'est le premier pape de l'histoire à le faire. Cette visite marque un tournant dans les relations entre chrétiens (catholiques) et juifs. En effet, dans son discours, il apporte une reconnaissance aux « grands frères » juifs : « *Siete i nostri fratelli prediletti e, in un certo modo, si potrebbe dire i nostri fratelli maggiori* »<sup>53</sup> (Libreria Editrice Vaticana, 1986). Ceci entraîne un changement de la part du monde catholique envers la population juive. Le judaïsme est vu comme l'origine du christianisme et l'intérêt pour la culture juive augmente (directrice du MEV, communication personnelle, 26 juin 2013). Cette visite a par ailleurs accru la visibilité du MJR et l'intérêt du public pour ce dernier (employée MJR, communication personnelle, 4 juin 2013). Selon une employée du musée, même s'il existait déjà un intérêt pour la culture juive dans les années 1960, c'est surtout dans les années 1990 qu'il s'est développé.

Un deuxième élément ayant lieu à la fin des années 1980 est une étude pour le réaménagement urbain du ghetto entreprise par un groupe de travail lié à l'Ufficio Centro Storico del Comune di Roma à l'initiative du Département régional aux travaux publics du Latium. Le premier quartier à être concerné par celui-ci est le nœud le plus 'romain' du centre, à savoir l'ancien ghetto. L'ensemble du quartier est reconnu comme un patrimoine urbain à protéger : « *Questa integrazione sociale e questa complessità del tessuto urbano sono un patrimonio prezioso, da tutelare con il massimo impegno* »<sup>54</sup> (Benedetti, 1989, p. 17). En parallèle, à lieu au Musée Juif de New York, en 1989, une exposition « Jardins et Ghettos » sur l'art et la vie des juifs italiens, qui met en lumière le Ghetto de Rome et conforte ainsi la région dans son projet.

L'importanza e l'attualità della iniziativa della Regione Lazio trovava così conferma anche nel revival espositivo della mostra newyorkese, nata da una iniziativa autonoma che dimostrava come il Ghetto di Roma e la Comunità che in esso visse e si formò in circa tre secoli, avesse assunto un ruolo importante per la sopravvivenza di tutta la Comunità ebraica nella sua complessa evoluzione storica.<sup>55</sup> (Benedetti et al., 1995, p. 23)

typiques : une librairie spécialisée en publications juives, la Menora [devenue depuis *Kiryat Sefer*], et, en entrant dans certaines impasses, on comprend encore pourquoi ce quartier aujourd'hui l'un des plus recherchés et exclusifs de la capitale a été l'une des plus sordides « ménageries » de l'histoire. »

<sup>53</sup> « Vous êtes nos frères de prédilection et, d'une certaine manière, pourrions-nous dire, nos frères aînés. »

<sup>54</sup> « Cette intégration sociale et cette complexité du tissu urbain sont un patrimoine précieux, à protéger avec le plus grand soin. »

<sup>55</sup> « L'importance et l'actualité de l'initiative de la Région Latium se trouvait ainsi aussi confirmée par le revival de l'exposition new-yorkaise, née d'une initiative autonome qui montrait à quel point le Ghetto de Rome et la

Image 14. Dossier du 13 octobre 1988 du quotidien *l'Unità* sur les ghettos italiens.



Source : <http://archivio.unita.it>

Une collaboration a lieu entre la région, la commune, la communauté juive et le groupe de travail (composé d'architectes, d'ingénieurs, d'auteurs) afin de préparer un plan opérationnel d'interventions et de rénovation urbains. Un plan d'intervention prévoit des travaux dans la rue del Portico d'Ottavia et Piazza delle Cinque Scole, et une extension également sur l'axe Via de' Funari et Via des Falegnami (avec les trois places Campitelli, Lovatelli et Mattei). La récupération de certains bâtiments de propriété publique est également planifiée. Cette requalification et patrimonialisation du quartier joue un rôle sur la touristification. L'un des projets est la piétonisation du quartier, qui sera effectivement partiellement réalisée. Les rues piétonnes sont propices aux flâneries des touristes ainsi qu'à la mise en place de terrasses.

Enfin, en décembre 1990, une Loi spéciale « Interventi per Roma, capitale della Repubblica » (GU n° 300 du 27.12.1990) est validée et entre en vigueur en 1991. Celle-ci prévoit, entre autres, la valorisation des biens historiques et artistiques ainsi que la valorisation et le développement du système touristique de Rome Capitale. L'un des effets directs de cette Loi sur le développement touristique de l'ancien ghetto sera l'attribution d'un fond spécial pour le Tempio Maggiore. Suite à cette loi, entre autres, et en continuation du processus déjà initié, le centre historique de Rome se tertiarise et le tourisme s'y développe fortement.

Ainsi, dans les années 1990 puis, surtout, 2000, on assiste à une touristification plus 'intense' de l'ancien ghetto, comme l'indiquent quelques indicateurs. Une boutique d'argenterie et bijoux spécialisée « *Judaica* italienne » a, par exemple, ouvert au début des années 1990 (propriétaire de la boutique, communication personnelle, 11 juin 2013). C'est également dans les années 1990 que le MJR entame ses transformations majeures. En 1994, l'historienne des arts décoratifs Daniela di Castro (qui sera directrice du MJR de 2005 à 2010) s'investit dans un projet sur l'art juif à Rome et dans le Latium pour lequel elle effectue le premier catalogage scientifique des objets du musée. En 1998, une commission scientifique est instituée par la communauté, qui souhaite déplacer le musée dans un nouvel espace, afin d'imaginer la rénovation du musée. L'approche de cette commission se base sur la présentation des œuvres au public plutôt que sur la reconfiguration architecturale. Entre temps, la *Soprintendenza per i Beni Architettonici di Roma*, reçoit 2'500 millions de lire (soit près de 1 million 300'000 euro) pour le bâtiment du Tempio Maggiore via la Loi spéciale pour Rome Capitale. La communauté décide d'utiliser cette somme pour l'agrandissement du musée dans les sous-sols, qui débute en 2001. Le nouveau projet muséographique ne met pas seulement en valeur l'importante histoire du judaïsme romain mais tient également à exposer le présent vivant d'une communauté intégrée (Melasecchi, 2011). Le musée ouvre ses nouvelles portes en 2005 et a, depuis, quadruplé son nombre d'entrées – grâce à une meilleure campagne de communication, des publicités ciblées visant principalement les italiens (employée du MJR, communication personnelle, 4 juin 2013).

Par ailleurs, en 2002, l'association *Le Cinque Scole*, qui organise des visites guidées du quartier, est fondée. Des touristes visitant le MJR demandent souvent au MJR s'il existe des circuits du quartier. C'est pourquoi un petit groupe de membres de la communauté, « *captant les premiers signaux* », décide de créer l'association (directeur de l'association, communication personnelle, 14 juin 2013). Les circuits classiques de Rome offerts par les guides professionnels ne passent alors pas par l'ancien ghetto. En effet, pour devenir guide professionnel, il faut passer un examen sur l'histoire de la ville ; celui-ci n'inclut pas l'histoire du ghetto, qui est un quartier 'de niche' (guide et membre de l'association, communication personnelle, 14 juin 2013). Ainsi, l'association, en collaboration avec le musée, offre un

---

Communauté qui y vécut et s'y forma en près de trois siècle avait pris un rôle important pour la survie de toute la Communauté juive dans sa complexe évolution historique. »

nouveau service culturel et touristique. Au début des années 2000 il n'existe pas d'autres visites guidées dans le quartier alors qu'aujourd'hui de nombreux opérateurs touristiques en proposent.

Le tourisme s'est développé très fortement dans l'ancien ghetto durant la deuxième moitié des années 2000. En témoigne le grand nombre de restaurants kasher et magasins 'spécialisés' ayant ouvert durant cette période (*fast-food*, gelateria, pâtisserie, magasin de souvenirs et *Judaica*, ...). Selon le directeur de l'association Le Cinque Scole, le développement et le succès de ces restaurants et magasins sont directement liés à l'activité touristique du quartier (communication personnelle, 14 juin 2013). Il affirme que la zone du ghetto, tout comme l'entier du centre historique, s'est modifiée et est devenue une zone touristique et d'élite. En effet, depuis les années 1980, le centre de Rome a connu des modifications urbaines majeures avec une importante folklorisation et gentrification (Mazzette, 2008) et, comme déjà indiqué, l'entier du centre historique s'est tertiarié. Un autre élément important dans le succès des restaurants est le rapprochement de la population juive aux traditions et à la kashrout<sup>56</sup> (guide et employée de l'association Le Cinque Scole, communication personnelle, 14 juin 2013). Etant donné que la population juive ne vit pas dans le quartier, il peut sembler étrange que tant de restaurants aient ouvert dans l'ancien ghetto. Ceci est lié à la reprise en main de l'espace par la communauté. En effet, la très grande majorité des services sont offerts par des membres de la communauté (restaurants, boutiques, café, boulangerie, musée, etc.). De plus, les écoles juives (primaire, secondaire I et secondaire II) ont été relocalisées dans le *Palazzo della Cultura* à la via del Portico d'Ottavia à la rentrée 2004. La présence des écoles signifie la venue des parents à la sortie des classes en début d'après-midi et la consommation de nourriture et boissons. Un autre élément participant de façon secondaire au succès des restaurants pourrait être qu'une partie des italiens, attentive à son alimentation – dans la vogue des produits bio –, n'a pas toujours confiance dans les différents labels existants mais se fie à la nourriture kasher qui est très contrôlée (*ibid.*).

En outre, la communauté lance également un Festival International de Littérature et de Culture Juive en septembre 2008, qui rencontre un grand succès. Des rencontres littéraires, projections de film, spectacles, visites guidées, dégustations culinaires et expositions animent pendant quelques jours la capitale. Il a toujours lieu aujourd'hui (la sixième édition est organisée fin juillet 2013) dans divers lieux de la ville, dont les rues du Vecchio Ghetto Demolito (la partie rénovée de l'ancien ghetto), le MJR et le Palazzo della Cultura.

Enfin, un dernier indicateur de la touristification mais aussi de l'investissement du quartier par la communauté est la réouverture, en juillet 2012, du Jewish Info Point (JIP). Pour la *Notte Bianca*<sup>57</sup> de septembre 2005, la Communauté Juive, en collaboration avec la commune de Rome, a mis en place un lieu où donner des informations aux touristes sur le quartier, les restaurants, les sites à visiter. L'espace a été mis à disposition par la commune. Mais suite à l'événement, la communauté ne savait pas à qui en donner la gestion et il est donc resté fermé pendant plusieurs années. C'est ensuite la directrice du Bureau des Jeunes du département éducatif de la communauté qui a demandé de s'en occuper, car, après que leurs locaux aient été déplacés, elle voulait une 'antenne' dans le quartier afin d'être en contact avec les jeunes de la communauté. Ainsi, ce lieu est devenu un point de rencontre pour les jeunes et également un point d'informations touristiques mais aussi communautaires (informations sur les festivités, les impôts, etc.). Le JIP appartient à la communauté, est géré et financé par le Département Educatif et collabore avec la commune en ce qui concerne les informations

---

<sup>56</sup> Code alimentaire juif. Les aliments conformes aux lois de la kashrout sont dit kasher.

<sup>57</sup> Nuit Blanche. Manifestation artistique et culturelle annuelle qui se tient pendant une nuit entière.

touristiques. En effet, le département du tourisme fournit le matériel (dépliants, cartes, etc.) au JIP. En outre, un dépliant « Rome Juive » officiel a été créé par le JIP qui en a décidé le contenu et la présentation en collaboration avec le département du tourisme qui lui a donné les couleurs officielles. Toutefois, ce dépliant n'est disponible qu'au Jewish Info Point et pas dans les dix autres Points d'Informations Touristiques (P.I.T) de la ville. La directrice du JIP a pu utiliser le logo officiel des P.I.T, mais elle regrette de ne pas encore figurer sur la liste des P.I.T officiels des autres dépliants touristiques (communication personnelle, 4 juin 2013). Le JIP n'est ouvert que depuis une année et ne tient pas de statistiques de fréquentation mais de nombreux touristes s'y arrêtent (*ibid.* et observation personnelle).

Pour finir, deux crises semblent avoir eu un impact sur la touristification du quartier : les attentats du 11 septembre et la crise économique de 2008. En effet, une part importante des touristes des années 1990 était américaine et suite aux attentats, ces touristes ne viennent plus (guide et employée de l'association Le Cinque Scole, communication personnelle, 14 juin 2013). Quant à la crise économique de 2008, elle a eu pour effet une diminution du nombre de touristes (*ibid.*, employée MJR, communication personnelle, 4 juin 2013). Suite à ces deux crises, la touristification a néanmoins à chaque fois repris.

En outre, il semblerait que les personnes visitant le quartier et le MJR aient changé au cours de la touristification, passant d'un 'public averti' composé principalement de juifs américains à un public plus large, composé de beaucoup de juifs israéliens et américains mais aussi d'italiens, de français, d'européens.

**Tableau 1. Synthèse de la touristification de l'ancien ghetto de Rome**

Décennie	Touristification	Événement clé
 <b>1960</b>  <b>1970</b>  <b>1980</b>  <b>1990</b>  <b>2000</b>  <b>2010</b>	Mise en tourisme	<b>1960</b> : Inauguration <i>Mostra Permanente della Comunità Israelitica di Roma</i>
	Développement touristique lent <i>Public averti (touristes juifs)</i>	<b>1986</b> : Visite pape Jean-Paul II à la synagogue <b>1989</b> : <i>Studio per il recupero del ghetto di Roma</i>
	Touristification et patrimonialisation du centre historique (et du ghetto)	<b>1991</b> : <i>Loi Interventi per Roma</i>
	Développement touristique intense Boom restaurants et boutiques <i>Public plus large</i>	<b>2004</b> : Transfert écoles juives dans <i>Palazzo della Cultura</i> <b>2005</b> : Ouverture nouveau <i>Museo Ebraico di Roma</i>
		<b>2012</b> : Ouverture Jewish Info Point

#### *Venise*

Le moment-clé marquant la mise en tourisme de l'ancien ghetto de Venise est l'ouverture du Musée Juif de Venise (MEV), en 1954. Le musée est fondé à l'initiative personnelle de quelques individus juifs de la région. À son ouverture, il est constitué de deux salles où sont exposés des objets liturgiques et de la vie de tous les jours, certains datant du 18<sup>ème</sup> siècle. Il n'est visitable que sur demande grâce au travail bénévole de membres de la communauté, qui ne pouvaient pas assurer une ouverture continue et normée (directrice du MEV,

communication personnelle, 26 juin 2013). Selon la directrice actuelle du MEV (Zanon, 2011), le but était alors de permettre autant aux membres de la communauté qu'aux habitants et autres visiteurs d'admirer ces objets et également de pouvoir « *accostarsi alla cultura ebraica, tanto vituperata durante il fascismo* »<sup>58</sup> (*ibid.*, p. 23). Il n'existe pas de données sur la fréquentation du MEV suite à son ouverture. Il n'est donc pas possible d'évaluer sa fréquentation. Toutefois, étant donné qu'il n'était ouvert que sur demande, nous pouvons supposer que le nombre de visiteurs n'était pas très élevé. Il paraît raisonnable, par extension, d'avancer que les pratiques touristiques n'étaient que peu développées dans le quartier dans les années 1950<sup>59</sup>.

Bien que, tout comme à Rome, il n'existe presque aucun autres indicateurs que l'histoire du musée pour apprécier la touristification du quartier, il semble que le tourisme était très peu développé dans le quartier dans les années 1950, 1960 et 1970. Les services touristiques thématiques (restaurants kasher, magasin de souvenir *Judaica*, galeries d'art juif) présents aujourd'hui, par exemple, n'existaient alors pas. Même si la date d'ouverture du MEV est retenue comme moment-clé de la mise en tourisme du quartier – étant donné l'importance de celui-ci dans le processus de touristification – ce processus n'était pas très actif dans les trois décennies suivant l'ouverture. Par ailleurs, selon la directrice du MEV (communication personnelle, 26 juin 2013), les visiteurs des années 1950 à 1970 étaient composés de quelques intimes, *d'avertis* peu nombreux. Ainsi, comme se le remémore l'un des membres fondateur du Centro Veneziano di Studi Ebraici Internazionali (CVSEI) (communication personnelle, 21 juin 2013) – un juif vénitien inscrit à la Communauté – il y avait cent vénitiens et dix touristes dans la zone du ghetto il y a 40 ans alors qu'aujourd'hui c'est l'inverse.

Plusieurs événements significatifs pour la redécouverte du quartier ont lieu dans les années 1970. Tout d'abord, le MEV est réorganisé. De plus, le siège des institutions juives et le Centre Communautaire reviennent dans l'ancien ghetto.

It should be noted that the official seat of the Jewish Community of Venice, the office of the President, the meeting hall of the Board and the Cultural Center did not return to the Ghetto until the early 1970s, and even then only after a lively debate among the community members. (Levis Sullam, 2010, p. 19)

Par ailleurs, en 1979, ouvre sur la place une galerie d'art – toujours existante et à laquelle une école de photographie a été rattachée – fondée par Ziva Kraus<sup>60</sup>. L'année suivante, le mémorial d'Arbit Blatas composé de sept plaques de bronze est installé sur le Campo del Ghetto Novo, sur un mur encore surmonté de barbelés installés par les nazis. Enfin, tout au long des années 1970 et particulièrement entre 1979 et 1981, une campagne de récolte de fonds et des travaux de rénovation ont lieu afin de sauvegarder les synagogues datant du 17<sup>ème</sup> siècle (Levis Sullam, 2010).

Par ailleurs, le quartier, avec le musée, réapparaissent également dans les guides touristiques des années 1970. Ainsi, il semble qu'il y ait eu un tournant durant ces années qui ont

---

<sup>58</sup> « Se rapprocher de la culture juive, tant vitupéré durant le fascisme. »

<sup>59</sup> Nous savons qu'en 2005, il y a eu environ 3'200'000 arrivées à Venise (Servizio di Statistica e di Ricerca del Comune di Venezia, n.d.) et que le nombre de personnes ayant visité le quartier a été estimé à 300'000 par an (Cohen Ioannides et Ioannides, 2006, p. 166, Tresserras, 2007). Malgré le manque de fiabilité de ces chiffres (le nombre d'arrivées dans les hôtels ne représente pas le nombre de touristes d'une part, et l'estimation a été faite selon des critères inconnus d'autre part), nous pouvons toutefois noter que près de 10% de ces touristes se rendent dans l'ancien ghetto lors de leur séjour. Ainsi, par extrapolation, et en supposant que la même part de touristes étaient intéressés dans les années 1950 à la culture et au patrimoine juifs, il y aurait eu moins de 1'000 touristes dans le quartier en 1957 (près de 956'000 touristes à Venise, cf. Annexes, Tableau 2).

<sup>60</sup> Voir <http://www.ikonavenezia.com>

‘réinscrit’ le quartier dans la géographie mentale des vénitiens puis des touristes. Avant cela, il ne faisait pas partie des lieux à visiter et était hors de la ‘carte mentale’ de la majorité des individus (membre fondateur du CVSEI, communication personnelle, 21 juin 2013). Des organismes externes jouent un rôle important dans cette *réinscription* du quartier, tels *Save Venice* qui travaille pour la sauvegarde de la ville depuis la grande inondation de 1966 ou le *Comitato per il Centro Storico Ebraico di Venezia*<sup>61</sup> fondé à Milan en 1971, et qui, en collaboration avec la Soprintendenza ai Monumenti et avec le soutien des administrations publiques et d’institutions privées mènent des actions dans le ghetto (Levis Sullam, 2010; Tresserras, 2007).

C’est ainsi qu’au début des années 1980, la signalétique indiquant les synagogues et le musée a été mise en place par la commune, plus précisément par l’Azienda Autonoma Soggiorno Turismo Venezia. De plus, c’est également à cette époque que les objets de *Judaica* en verre de Murano commencent à être fabriqués (commerçants du quartier, communications personnelles, juin 2013). En effet, en 1984, ouvre, par exemple, sur le Campo del Ghetto Novo, David’s shop (*Murano glass Judaica art*, l’une des boutiques de souvenirs) toujours existante aujourd’hui. En outre, en 1986, le MEV est agrandi et sa localisation actuelle est inaugurée. Ceci est, selon Levis Sullam (2010), l’un des premiers effets majeurs de la redécouverte du ghetto « *led by the Jewish Community and supported by the local public authorities as well as international organizations* » (p. 19). De plus, la communauté décide également de donner le musée en gestion à une petite société, « Il Melograno », qui garantit des horaires d’ouverture normés et continus, ce qui permet, même si les horaires sont limités<sup>62</sup>, l’accès aux synagogues grâce à des visites guidées offertes régulièrement (Zanon, 2011). En outre, la visite du pape à la synagogue de Rome en 1986 qui a engendré un changement de la part du monde catholique envers la population juive a eu des répercussions pour le quartier. En effet, l’intérêt pour la culture juive se répand et de nombreux professeurs de religion catholique organisent des excursions dans le ghetto et au MEV, étant donné que le judaïsme est reconnu comme l’origine de la culture chrétienne (directrice, communication personnelle, 26 juin 2013). Ainsi, il semble que le processus de touristification ait été réellement lancé durant les années 1980 pour se renforcer dans les années 1990.

En 1990, la Communauté, « *per garantire la migliore fruibilità possibile da parte del pubblico di questi beni di inestimabile valore* »<sup>63</sup> (Zanon, 2011, p. 24) donne la gestion du MEV à la société *Codess Cultura* (ou *Pierreci Codess CoopCultura*), lui donnant des indications très précises quant à l’organisation des services au public. Ainsi, un horaire d’ouverture régulier et continu est instauré, de manière à favoriser le plus possible l’accès aux visiteurs, tout en limitant l’accès aux synagogues (visite guidée uniquement pour des groupes limités) afin de garantir le respect des lieux de culte. Les guides sont formés par la communauté qui leur donne des cours sur la culture, l’histoire, les festivités et les rites juifs, ceci afin qu’ils soient « *in grado di illustrare i luoghi visitati, inserendoli nel corretto contesto storico, artistico e culturale* »<sup>64</sup> (*ibid.*). Dès sa prise en main du MEV, la société est très attentive aux finalités didactiques du musée. Il collabore alors avec la Vénétie pour développer le projet « locus » – un projet d’éducation à la lecture des biens culturels qui s’adresse aux adultes et institutions –, projet qui se concrétise par la mise en place au sein du

---

<sup>61</sup> Comité pour le Centre Historique Juif de Venise.

<sup>62</sup> Ouvert du lundi au vendredi avec pause de 13.00 à 15.00.

<sup>63</sup> « Afin de garantir le meilleur usage possible de la part du public de ces biens d’une valeur inestimable »

<sup>64</sup> « Capables d’illustrer les lieux visités en les replaçant dans le contexte historique, artistique et culturel correct. »

MEV d'un itinéraire spécifique sur le thème du rôle de la femme. En outre, en 1996 des travaux sont entrepris pour créer des passages internes au sein du musée afin de pouvoir aménager une cafétéria kasher ainsi qu'une librairie spécialisée sur les questions juives dans un espace alors inoccupé (directrice du musée, communication personnelle, 26 juin 2013). Ainsi, alors que le musée est visité par approximativement 36'000 personnes en 1989, le nombre de visiteurs croît de façon presque constante jusqu'en 2000 où il atteint le chiffre de 83'000. En particulier, le nombre d'écoliers augmente fortement entre 1992 et 1995, année à laquelle il se stabilise à une moyenne annuelle d'environ 20'000 élèves en visite scolaire (*ibid.*).

En 1993, le huitième panneau en bronze d'Arbit Blatas, « Le Dernier Train » est inauguré par le Président de la République Italienne. Le monument est entouré de tous les noms des victimes juives vénitiennes. En novembre 1995 a lieu le premier Festival de culture juive organisé par la communauté. Une deuxième version est organisée en juin 1997. Toutefois, il ne sera pas réitéré à cause du manque de succès, lié, selon un membre fondateur du CVSEI (communication personnelle, 21 juin 2013), à la mauvaise gestion et au manque de collaboration des institutions vénitiennes, ainsi qu'aux nombreux autres événements ayant lieu simultanément.

À la fin des années 1990, les premiers *gondolieri* ont fait leur apparition dans le ghetto (directrice du MEV, communication personnelle, 26 juin 2013; *gondolieri*, communications personnelles, juin 2013). Leur présence est un signe indubitable de la touristification du quartier. En effet, ils ne se trouvent pas dans les quelques quartiers non touristiques de Venise. C'est également à la fin des années 1990, plus précisément en 1996, que le restaurant kasher servant des plats israéliens a ouvert ses portes. Ce restaurant appartient à la communauté Lubavitch, qui est arrivé à Venise en 1991. L'arrivée de cette communauté Lubavitch joue un grand rôle dans la mise en avant de la culture juive et du quartier. En effet, à part le restaurant, diverses autres initiatives ont été mises en place, tel un centre de bienvenue dans lequel des ordinateurs sont à la disposition des touristes et où des expositions d'artistes juifs vénitiens et d'ailleurs sont organisées. Selon l'un des membres fondateurs du CVSEI (communication personnelle, 21 juin 2013), les Lubavitch sont les protagonistes du ghetto ; ils l'ont 'colonisé' et ont les ressources pour le mettre en avant. Leur restaurant, par exemple, fonctionne très bien depuis son ouverture alors que la communauté a essayé d'ouvrir des restaurants à maintes reprises mais sans succès (*ibid.*).

Durant les années 2000, la touristification continue de façon importante. La majorité des services touristico-culturels existant ouvrent en effet petit à petit depuis la fin des années 1990 et durant la décennie suivante : locanda (hôtel), boulangerie, bijouteries, magasins de souvenirs, galeries d'art. Il en existe ainsi une quinzaine. L'une des boulangeries qui existaient déjà est même redevenue kasher. Ces divers magasins ont un attrait certain et créent une atmosphère particulière dans le quartier. En effet, il a pu être observé que de nombreux touristes flânent dans la rue principale et s'arrêtent dans les boutiques et galeries ou devant leurs vitrines. Par ailleurs, en 2002, le MEV a créé une salle didactique polyfonctionnelle dans un local inutilisé du Ghetto Vecchio afin de pouvoir organiser des activités pour les écoliers dans un espace spécifique, sans gêner les autres visiteurs. De plus, en 2004, un fond spécial de la région est attribué en faveur de la culture et du musée juif du Ghetto de Venise (Loi régionale du 29 novembre 2001, n° 33, « Interventi Straordinari a favore della Cultura Ebraica e del Museo Ebraico del Ghetto di Venezia », BRU 2001/109). Ainsi, la bibliothèque-archivé Renato Maestro est réorganisée et déplacée ce qui permet d'ajouter de nouvelles salles au musée en 2005, l'une sur l'histoire des juifs de Venise à travers les siècles, l'autre sur les coutumes et festivités juives et deux dernières pour accueillir des expositions temporaires

(directrice du MEV, communication personnelle, 26 juin 2013). Le but est de faire du MEV un lieu de promotion touristique mais également culturelle toujours plus important (Zanon, 2011).

Toutefois, les deux mêmes crises qu'à Rome, les attentats du 11 septembre et la crise économique, influencent le développement touristique du quartier. En effet, comme l'indique la directrice du MEV (communication personnelle, 26 juin 2013), l'augmentation du nombre de visiteurs au musée et du flux touristique dans le quartier en général est constante jusqu'aux attentats qui engendrent une peur du terrorisme et une diminution importante du flux touristique. La reprise suite à cela est lente, puis à nouveau le nombre de touristes chute à cause de la difficile conjoncture économique de 2008-2009. À cause de celle-ci, la dernière rénovation du musée n'est pas encore totalement achevée. En outre, le nombre d'élèves, qui s'était stabilisé à 20'000 par année à la moitié des années 1990, diminuent également, d'un tiers environ, durant la deuxième moitié des années 2000, à cause d'une réforme économique qui rend l'organisation d'excursions scolaires plus compliquée pour les enseignants mais aussi par manque de moyens financiers des parents suite à la crise économique (*ibid.*). Avec la crise, c'est la composition des visiteurs qui a changé, avec plus de visites individuelles et moins de groupes.

Néanmoins, la touristification du quartier continue dans les années 2010. En effet, en 2011, la communauté ouvre un centre d'information touristique, et depuis ce printemps, une carte avec les attractions principales du ghetto<sup>65</sup> y est disponible. Enfin, le local du Banco Rosso est rénové et une petite exposition y ouvre ses portes en 2013, sur une initiative individuelle.

**Tableau 2. Synthèse de la touristification de l'ancien ghetto de Venise**

Décennie	Touristification	Événement clé
	1950 Mise en tourisme	<b>1954</b> : Ouverture du <i>Museo Ebraico di Venezia</i>
	1960 Développement touristique marginal <i>Public averti</i>	<b>1971</b> : Création du <i>Comitato per il Centro Storico Ebraico di Venezia</i> <b>1979</b> : Mise en place du monument de l'Holocauste
	1970	
	1980 Touristification et patrimonialisation du quartier	<b>1986</b> : Agrandissement du MEV et visite du Pape au <i>Tempio Maggiore</i> de Rome
	1990 Touristification croissante <i>Public plus large</i> <i>Touristes en groupes et écoles</i>	<b>1990</b> : Gestion professionnelle du MEV <b>1991</b> : Arrivée d'une communauté Habad Lubavitch <b>1997</b> : Arrivée des <i>gondolieri</i>
	2000 Développement touristique intense Boom services touristiques	<b>2005</b> : Agrandissement du MEV
	2010 Touristes individuels	<b>2013</b> : Ouverture de l'Info Point

Nous savons donc, à présent, comment les anciens ghettos de Rome et de Venise sont devenus des attractions touristiques. Nous pouvons alors nous intéresser, maintenant, à pourquoi les quartiers ont été touristifiés et à ce que cette touristification nous apprend sur la société dans laquelle elle a lieu.

<sup>65</sup> Exclues celles appartenant à la communauté Lubavitch, étant donné les tensions existantes entre les deux communautés.

## 8. Analyse

L'étude exploratoire des anciens ghettos de Rome et de Venise a permis de mettre en lumière les diverses phases du processus de touristification (voir synthèses de la touristification, tableaux 1 et 2). Malgré des temporalités légèrement différentes et des éléments propres à chaque quartier, on retrouve un processus similaire dans les deux cas. Suite à l'ouverture d'un musée juif qui marque la mise en tourisme de l'ancien ghetto, le développement touristique est très lent. A lieu ensuite la patrimonialisation du quartier dans les années 1980 à Venise et 1990 à Rome, qui engendre la décennie suivante une touristification soutenue. Dans les années 2000, on assiste au 'boom' des services touristiques, qu'il s'agisse de lieux de restauration, de boutiques de souvenir et de *Judaica* ou de galeries d'art. Dans les deux exemples, le public s'est modifié au fil du temps, devenant moins spécifique. En outre, une part importante des visiteurs des musées juifs des deux villes, et, donc, des anciens ghettos, est composée d'élèves en visite scolaire.

La mise en tourisme des deux quartiers est partie d'une initiative de membres de la communauté juive locale, qui, dans les deux cas, continue de jouer un rôle non négligeable tout au long du processus. Divers éléments d'importance variable concourent au développement touristique des anciens ghettos. Comme nous allons le voir, ceux-ci s'inscrivent, pour la plupart, dans le contexte de 'l'aire patrimoniale' et de la 'vague mémorielle' qui ont tous deux marqué la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle et qui s'insèrent dans le contexte général du changement de rapport au passé, du présentisme et de la postmodernité. D'autres facteurs s'inscrivent, quant à eux, dans le processus de deuil collectif lié à la Seconde Guerre Mondiale et au génocide des Juifs.

### 8.1 Traces et marques mémorielles

Avant d'analyser le pourquoi de la touristification des anciens ghettos de Rome et Venise, les traces et marques mémorielles relevées dans ces quartiers sont présentées afin de montrer quels aspects de l'histoire des quartiers sont mis en mémoire et mis en tourisme. En effet, une ville peut être comparée à un palimpseste, sur lequel les différentes histoires de la ville sont écrites et qui garde l'historique des anciennes traces. Mais toutes les traces ne sont pas investies d'une signification et de reconnaissance.

En effet et pour rappel, les traces et marques mémorielles sont des marqueurs matériels – les premiers pas forcément intentionnels et identifiables et les seconds produits intentionnellement – de la mémoire collective (Veschambre, 2008). Bien évidemment, ils ne prennent sens que pour certains groupes qui les perçoivent et leur attribuent une signification et une reconnaissance.

À Rome et Venise, les traces et marques mémorielles reconnues et mises en valeur aujourd'hui sont très nombreuses. Dans l'ancien ghetto de Rome, par exemple, les traces mémorielles mobilisées remontent à différentes époques : le Portique d'Octavie et le théâtre de Marcellus qui témoignent de l'époque de l'empire romain, mais aussi diverses églises témoignant de la longue histoire chrétienne de la ville ou encore d'autres monuments, telle la fontaine des Tortues, signalant la Renaissance italienne et le pouvoir des puissantes familles à l'époque.

Les traces et marques qui nous intéressent plus particulièrement ici sont celles liées à l'histoire des ghettos et de leurs populations juives. Il existe une mémoire aujourd'hui mobilisée sur ce que la vie dans les ghettos a été et sur l'histoire des juifs en Italie et en

Europe en général. Cette mémoire est transmise en partie à travers les récits oraux et écrits de témoins, et à travers des films et des romans mais également en partie par les traces matérielles qui sont interprétées comme des marqueurs mémoriaux.

Uniquement dans le nom des rues, il est possible de retrouver cette histoire. Par exemple, la Piazza delle Cinque Scole de Rome rappelle la présence des cinq synagogues existantes jusqu'au début du 20<sup>ème</sup> siècle, ou encore le Largo del 16 Ottobre inauguré au début du 21<sup>ème</sup> siècle, ainsi nommé en mémoire des déportés juifs. À Venise également, le nom des rues du quartier permet de reconnaître l'ancien ghetto juif : Campo del Ghetto Novo (qui signalait initialement l'ancienne présence d'une fonderie en ces lieux mais qui a ensuite acquis un nouveau sens commun) ou Calle Barucchi (en souvenir d'une famille juive du 18<sup>ème</sup> siècle), par exemple.

Par ailleurs, la mémoire de la présence d'un ghetto où la population juive a vécu de façon ségréguée est également transmise. À Rome, c'est la structure architecturale du quartier n'ayant pas été restructurée, à savoir des ruelles étroites et tortueuses, comme la Via della Reginella qui témoigne de cela. Une autre trace sont les anciens écrits lisibles sur la façade d'un immeuble de la Via del Portico d'Ottavia. Par ailleurs, le Tempio Maggiore et les écrits en hébreu peuvent être à la fois une trace de l'antique présence juive et à la fois la marque de l'existence actuelle d'une communauté juive. À Venise, la structure architecturale du quartier est également un indicateur mémoriel de cette histoire. Les 'gratte-ciels' du Ghetto Novo n'ayant pas été détruit durant la deuxième moitié du 18<sup>ème</sup> siècle témoignent de la surpopulation du ghetto. Par ailleurs, les traces des portes qui étaient fermées durant la nuit sont toujours visibles aujourd'hui et signalent l'enfermement des juifs. De plus, les synagogues et leur structure particulière (rangée de cinq fenêtres) mais aussi les restes des banques de l'époque, réinvestis et rénovés, sont des autres marques de l'histoire du ghetto. Ces différents signes réinvestis sont évidemment aujourd'hui interprétés comme des marques mémorielles et ne l'ont pas toujours été.

Une deuxième mémoire est celle de la Seconde Guerre Mondiale et du génocide des juifs. Cet aspect spécifique de l'histoire des juifs est transmis par les marques créées dans les quartiers pour rappeler l'absence des déportés : les mémoriaux. Les monuments et plaques commémoratifs existant attribuent un sens symbolique aux quartiers. Ils rappellent l'absence des morts assassinés et, dans les cas où la population juive n'existe plus ou presque, ils rappellent également l'absence d'une communauté juive active et vivante<sup>66</sup>.

L'importance de la mémoire dans le processus de touristification des anciens quartiers juifs va être traitée plus en détails dans le point suivant.

---

<sup>66</sup> Ce n'est pas vraiment le cas dans les deux exemples. En effet, à Rome, la communauté est relativement importante et active, et a réinvesti le quartier depuis une dizaine d'année. À Venise, la communauté n'est pas très nombreuse et relativement peu visible, mais la petite communauté Lubavitch est particulièrement visible. Par ailleurs, la population juive de Venise – et de l'Italie en général – n'a jamais été très importante en comparaison à des pays comme l'Allemagne ou la Pologne. L'absence d'une communauté vivante et florissante peut être plus fortement investie et représentée dans de tels cas. À Cracovie par exemple, qui comptait environ 60'000 juifs avant la guerre, la communauté ne compte aujourd'hui que 200 membres. Son ancien quartier juif est très fortement marqué par des traces et marques mémorielles rappelant la population juive disparue. Pour plus de détails sur ce cas, voir Sandri (2013).

## 8.2. Facteurs participant à la touristification...

Afin de comprendre le développement du tourisme dans les anciens ghettos, il est indispensable de prendre en considération un nombre important d'éléments variés, relevant de 'domaines' divers pouvant parfois sembler très détachés de la problématique touristique. En effet, le phénomène touristique est complexe et à la croisée d'un grand nombre d'autres phénomènes dont les causes et les effets s'entrecroisent.

Ainsi, la localisation géographique des quartiers concourent à leur développement. Pour rappel, les deux quartiers se situent dans des villes où le tourisme est important. De plus, l'ancien ghetto de Rome est un quartier gentrifié du centre de la ville, situé entre le Colisée/Piazza Venezia et Campo dei Fiori. Ainsi, les touristes y passent facilement. De plus, étant donné sa localisation centrale, des travailleurs viennent également y manger à midi. Au contraire, à Venise, le quartier – également gentrifié – est quelque peu en périphérie, et il y a moins de passages de touristes. Toutefois, il est très facile d'accès car situé près de la gare et proche d'arrêts de *vaporetto*. Par ailleurs, c'est une zone beaucoup moins bondée que les hauts lieux touristiques tels la place Saint-Marc ou les abords du Rialto, ce qui peut faire son charme pour certains<sup>67</sup>.

Un autre élément central participant indéniablement à la touristification des anciens ghettos est le renouveau de l'intérêt pour la culture juive en Italie. Cet intérêt s'est développé en partie grâce à un nouvel intérêt historiographique (Sullam Levis, 2010) ainsi qu'aux arts et à la littérature – publications, expositions, théâtre, cinéma et télévision. En 1978, par exemple, Isaac Bashevis Singer devient le lauréat du prix Nobel de littérature. La mini-série télévisuelle *Holocaust*, du réalisateur Marvin Chomsky, diffusée en 1978 et 1979, a contribué de façon marquée à la création internationale d'une mémoire de la Shoah, tout comme le film documentaire de Lanzmann sorti en 1985<sup>68</sup>. Les Juifs et leur histoire sont reconnus comme un sujet attractif, à la mode. Le patrimoine juif – patrimoine au sens matériel et immatériel – devient alors également une attraction touristique et des ouvrages spécialisés voient le jour, qu'il s'agisse de guides touristiques ou de livres de recettes juives-italiennes.

A token of this vague may be seen, for example, in the appearance of a popular guidebook to Jewish landmarks in Italy. [...] followed by the publication of regional guides to Jewish tourism and an architectural and urban renaissance of ancient Jewish neighborhoods, synagogues and museums in many, especially smaller Italian cities. (Sullam Levis, 2010, p. 20)

Comme déjà indiqué, un autre facteur qui semble important dans le redécouverte de la culture juive en Italie est la visite du pape Jean-Paul II à la synagogue de Rome en 1986. L'importance de cette visite est liée à la spécificité des rapports des italiens à la religion catholique. En effet, le catholicisme était érigé en religion d'Etat jusqu'en 1984. À cette date, ce qui est appelé le « Nouveau Concordat » – un traité international – est signé entre le Vatican et l'Etat italien. Toutefois, « *la reconnaissance du rôle social positif de la religion, et plus précisément de l'Eglise catholique* » (Champion, 1993, p. 601) n'est pas remise en cause. Par ailleurs, ces accords affirment que « *les principes du catholicisme font partie du*

<sup>67</sup> Il est, par contre, situé dans un grand quartier résidentiel de la ville. Il n'est donc pas rare d'y voir des résidents.

<sup>68</sup> Pour plus d'informations sur les films sur le génocide, voir, entre autres, Avisan, I. (1988). *Screening the Holocaust: Cinema's Image of the Unimaginable*. Bloomington, IN: Indiana University Press ; Drame, C. (2007). *Des films pour le dire. Reflets de la Shoah au cinéma. 1945-1985*. Genève, Suisse : Métropolis, ou Haggith, T. et Newmann, J. (dir.). (2005). *Holocaust and the Moving Image : Representations in Film and Television since 1933*. London, Grande-Bretagne: Wallflower Press.

*patrimoine historique du peuple italien* » (cité par Champion, 1993, p. 600). Ainsi, nous comprenons pourquoi cette visite à la synagogue et le message fraternel du Pape a eu des effets si importants dans les relations juifs-catholiques.

La législation et les politiques publiques locales, régionales et nationales sont l'un des autres éléments participant au développement des quartiers et à leur touristification, particulièrement celles concernant l'aménagement et la requalification urbaine mais aussi les politiques culturelles et patrimoniales. Comme on l'a vu, la Région Latium, en collaboration avec la Commune de Rome, lance un projet de récupération urbaine à la fin des années 1980, dans un processus de rénovation conservatrice de la ville. Les quartiers retenus comme à protéger et rénover en premier lieu sont ceux qui transmettent l'âme la plus antique de la ville, comme l'ancien ghetto (Fiorentino, 2005). Des interventions ont lieu autour du Portique d'Octavie, des bâtiments sont rénovés, certaines rues sont réaménagées. Suivant cette initiative publique, de nombreux privés restaurent des bâtiments à leurs comptes (Fiorentino, 2005). Ce projet favorise donc le développement touristique du quartier. En effet, la mise en valeur et l'esthétisation de l'espace public favorise le développement touristique, comme diverses recherches l'ont montré<sup>69</sup>. De plus, la loi « Interventi per Roma, capitale della Repubblica » (GU n° 300 du 27.12.1990) entrée en vigueur en 1991, a permis le réaménagement et l'agrandissement du Museo Ebraico di Roma. Les observations effectuées ont permis de déceler l'important attrait du musée pour les touristes, ce qui permet de comprendre, à posteriori, l'importance de cette loi.

De même, à Venise, la loi régionale du 29 novembre 2001 n° 33 (BUR n° 109/2001) a approuvé un budget d'interventions extraordinaires en faveur de la culture et du Musée Juif du Ghetto de Venise (600 millions de lire, c.-à-d. environ 310'000 euros) (Tresserras, 2007). Celui-ci a permis la réorganisation et l'agrandissement du musée (bien que les réaménagements ne soient pas encore complètement finis), qui est également une attraction touristique majeure dans le quartier.

La loi du 20 juillet 2000, n. 211 (GU n. 177 du 31-7-2000) concoure également à la touristification et à la patrimonialisation des anciens ghettos. En effet, cette loi institue un Jour de la Mémoire, établi au 27 janvier, en souvenir des victimes de la Shoah et des déportés militaires et politiques italiens. Divers événements ont depuis lors lieu chaque 27 janvier. Ainsi, à Rome, en 2002, pour clore cette journée, la petite place proche du Portique d'Octavie est inaugurée sous le nouveau nom *Largo del 16 ottobre 1943* en souvenir des 1'000 juifs pris dans la première rafle (Picozza, 2002). Le Prix « Théâtre, cinéma et Shoah » est également lancé dans le cadre de cette journée, en 2010. C'est d'ailleurs aussi en l'occasion du Jour de la Mémoire que les premiers 'pavés mémoriaux' en souvenir des victimes de la Shoah ont été installés dans la via della Reginella. Aujourd'hui, les groupes de touristes en visite guidée s'arrêtent généralement vers ces 'écueils' lors de leur circuit (observations personnelles). Les diverses initiatives organisées dans le cadre de cette journée n'ont pas une vocation touristique première mais peuvent tout de même attirer des touristes.

Des organismes, comités et institutions externes, tels l'Unesco (avec sa Convention de 1972 pour la protection du patrimoine mondial culturel et naturel), Save Venice (créé suite aux inondations de 1966) ou le Comité pour le Centre Historique Juif de Venise (fondé en 1971 à Milan) jouent également un rôle important dans la touristification des quartiers. À Venise, ils

---

<sup>69</sup> Voir par exemple Gravari-Barbas, M. (1998). « Belle, propre, festive et sécurisante : l'esthétique de la ville touristique ». Dans *Noroi*, n° 178, 175-193. Doi : 10.3406/noroi.1998.6863

ont joué un rôle très important dans la 'réinscription' de l'ancien ghetto dans la carte mentale des vénitiens puis des touristes (Levis Sullam, 2010, Tresserras, 2007). En effet, ces organismes participent à la définition du patrimoine et à sa sauvegarde. Leurs diverses initiatives mettent en lumière et popularisent des éléments parfois non reconnus jusqu'alors et participent à leur conservation. La protection par l'Unesco de l'entier des centres historiques de Rome et de Venise, en 1980 et 1987 respectivement, concourent à l'attractivité touristique des deux villes.

Diverses autres initiatives locales ou internationales doivent également être mentionnées ici. Tout d'abord, à Venise, des projets comme la *Venice Card*, *Venice Connected* ou *Venezia, Laboratorio di Cultura* ont permis une coordination culturelle valorisant, entre autres, l'ancien ghetto. Les deux premiers sont des projets de la commune et ont clairement une visée touristique : une carte d'accès à différentes attractions de la ville pour les touristes et un site officiel où s'informer sur les activités touristiques et où réserver ses billets de transport et ses *pass*. Le Museo Ebraico di Venezia est inclus dans les offres. Le troisième projet est une initiative de mise en réseau des institutions culturelles voulue par le Département de la Culture de la commune, en 2000. La Communauté Juive et le MEV y ont participé activement (Tresserras, 2007).

À l'échelle européenne, deux initiatives doivent être mentionnées : la Journée Européenne de la Culture Juive et l'Itinéraire Européen du Patrimoine Juif. La Journée Européenne de la Culture Juive (JECJ) a été lancée par l'Association Européenne pour la Préservation et la Valorisation de la Culture et du Patrimoine Juifs (AEPJ) en 2000. L'association a été fondée par le B'nai B'rith Europe (association juive dans le domaine de la défense, des droits de l'homme, d'actions communautaires et humanitaires), le Conseil Européen des Communautés Juives (fédération des communautés juives européennes et d'ONG juives de 43 pays) et la Red de Juderias de Espana – Caminos de Sefard (organisation publique à but non lucratif constitué en réseau culturel et touristique dont le but est la protection du patrimoine sépharade en Espagne). Cette journée a lieu chaque dernier dimanche de septembre dans 28 pays simultanément. L'événement attire plus de 100'000 visiteurs chaque année (Conseil de l'Europe, 2005). En Italie, les promoteurs sont l'Union des Communautés Juives sous l'auspice de la Présidence de la République et sous l'égide du Ministère pour les Biens et les Activités Culturelles. L'AEPJ est également en charge du développement et de la promotion de l'Itinéraire Européen du Patrimoine Juif (IEPJ). Cet itinéraire, présenté en juin 2004, a été créé sous l'impulsion de l'Institut Européen des Itinéraires Culturels du Conseil de l'Europe et grâce au travail en réseau des organismes organisant la JECJ. Aujourd'hui, plus de vingt pays sont inclus dans l'itinéraire, dont l'Italie.<sup>70</sup>

Des événements sont organisés dans les anciens ghettos de Rome et de Venise dans le cadre de la JECJ. Ceux-ci participent à la promotion culturelle et touristique des quartiers. Ainsi, un « tourisme de Journée de la Culture » s'est mis en place pour l'occasion (Fatucci, 2011). Quant à l'IEPJ, il est à la fois une conséquence et un moteur du développement de l'intérêt pour la culture juive en Europe.

En bref, la fondation d'organismes et institutions pour la sauvegarde du patrimoine dans les années 1970, la parution d'ouvrages et de films traitant de l'histoire des Juifs dès la fin des années 1970, le rapprochement de l'Eglise catholique de ses 'frères aînés' à la fin des années 1980, les législations urbaines, patrimoniales et culturelles instaurées dès la fin des années

---

<sup>70</sup> Voir le site de l'AEPJ: [www.jewishheritage.org](http://www.jewishheritage.org) et du Conseil de l'Europe, sections Démocratie, Culture patrimoine et diversité : <http://hub.coe.int/fr> pour plus de détails.

1980 ainsi que le développement d'initiatives culturelles et touristiques variées dans les années 2000 particulièrement ont participé à populariser la culture juive. De cet intérêt pour la culture et le patrimoine juifs ont découlé diverses initiatives participant à la touristification des anciens ghettos. Ces initiatives sont à la fois un agent de touristification mais également une conséquence de celle-ci. En effet, moteur et fruit de la touristification sont souvent entremêlés et difficiles à dissocier. À Venise par exemple, l'Azienda di Promozione Turistica (APT) – en charge de la promotion touristique de la province de Venise – fait la promotion du ghetto depuis que celui-ci est reconnu comme ressource culturelle (employée de l'APT, communication personnelle, 24 juin 2013). En témoigne la signalétique installée au début des années 1980 indiquant les synagogues et le Musée Juif. L'APT participe donc à rendre le quartier plus visible et concourt alors à sa touristification mais seulement une fois l'attrait culturel et touristique confirmé.

...*Liés au changement de rapport au temps...*

Plusieurs des facteurs présentés sont en lien direct avec le changement de rapport au temps et au passé. En effet, comme présenté dans le cadre scientifique, la place et la signification du patrimoine et de la mémoire aujourd'hui sont des signes d'un nouveau rapport au temps. Pour rappel, l'intérêt pour et la sauvegarde du patrimoine au sens où on l'entend aujourd'hui s'est développé principalement entre les années 1950 et 1980, suite à ce que Choay (2009) nomme la révolution électro-télématique. Avec la fin de la croyance aveugle dans le progrès et la technologie, le patrimoine prend une signification nouvelle. Il transmet un savoir historique sur les formes et les modes d'organisation du passé qui sont souvent idéalisés et il peut également avoir une valeur esthétique. En parallèle au rôle toujours plus central du patrimoine dans nos sociétés, la mémoire gagne également en importance dès les années 1960 et à partir des années 1980 surtout. Déchirées par les transformations rapides, nos sociétés cherchent à se comprendre historiquement. Un intérêt public pour la mémoire collective se développe et le *devoir de mémoire* et la commémoration sont popularisés. Au centre de cette crise de la mémoire des sociétés occidentales se trouve la Shoah (Huyssen, 1995; Lalieu, 2001). Ce dernier point sera analysé ultérieurement.

Ainsi, la patrimonialisation – et, donc, la touristification – des centres historiques de Rome et de Venise et de leurs ghettos est l'une des conséquences de ce nouveau rapport au passé. De même, la place de la mémoire et des commémorations dans les deux quartiers et leur rôle au niveau touristique sont le signe de ce nouveau rapport. Comme on l'a vu, des plaques commémoratives ont été installées, des mémoriaux de la Shoah établis à Venise en 1979 puis 1993, alors qu'à Rome, différentes plaques commémoratives ont été installées dans les années 1960 puis 2000, une place a été renommée en l'honneur des déportés en 2002 et des *Stolpersteine* ont été placés dès 2010. En outre, suite à la loi du 20 juillet 2000, un Jour de la Mémoire a été instauré en Italie en souvenir des disparus dans la Shoah et des déportés militaires et politiques italiens.

Par ailleurs, nous pouvons dire que c'est l'histoire et le passé du quartier juif que les touristes viennent voir ou découvrent. Les traces et marques mémorielles investies de signification ont été présentées en début de chapitre (cf. 8.1). Le tourisme participe donc au maintien d'une mémoire de cette présence juive. L'implication de la population juive locale dans la diffusion de la mémoire joue évidemment un rôle très important, tant au niveau de la sélection de la mémoire transmise qu'au niveau de la légitimité de celle-ci. En effet, l'une des problématiques concernant la 'mémorisation' est que la mémoire transmise nécessite des simplifications et des sélections, tout comme le processus de patrimonialisation.

Aussi, Gruber (2002) avance que l'une des raisons qui participe au boom touristique dans les anciens quartiers juifs est la nostalgie des touristes d'un passé idéalisé. Elle parle de *pseudonostalgie*, d'une vision stéréotypée et romantique des juifs, de leurs coutumes et de la cohabitation avec la société dominante.

D'autre part, cet intérêt contemporain pour le passé ressort dans divers écrits académiques et journalistiques sur les anciens ghettos. Les auteurs, chacun à leur manière, décrivent leurs ressentis des quartiers et évoquent toujours l'atmosphère particulière qui y règne – atmosphère liée à l'histoire des quartiers. Ainsi, dans son ouvrage sur la « Rome juive », Geller (1984, p. 73) décrit le quartier juif de Rome aujourd'hui de la façon suivante :

Anche se oggi la maggior parte di essi [gli ebrei] risiede indistintamente, secondo le particolari esigenze di lavoro e di gusto, in ogni quartiere della città, è sempre interessante tornare nel vecchio ghetto alla ricerca di antiche memorie. Il passato ci viene prepotentemente incontro ovunque venga rivolto lo sguardo.<sup>71</sup>

Quant à Fiorentino (2005, p. 149), qui présente l'histoire de l'ancien ghetto, il explique le développement de projets de rénovation à la fin du 20<sup>ème</sup> siècle par « *la sensibilità di funzionari e semplici cittadini, per l'iniziativa anche istituzionale di politici sulla base del fascino che emana da ogni angolo del quartiere, per la storia che si respira comunque quaggiù [...]* »<sup>72</sup>.

Laskin (2013, 14 juillet), quant à lui, conclue son article de la section *Travel* du New York Times consacré au ghetto de Rome ainsi :

In a few years, the last survivors of the Nazi occupation will be gone and the events of those terrible nine months will take their place in the flusso di Roma, the ebb and flow of Rome's tidal history. But for now, amid the joyous clamor of the ghetto, the voices of those who endured that time can still be heard.

De ces trois extraits, il ressort que le quartier 'transmet' une mémoire de son histoire, interprétée selon les sensibilités de chacun (- la longue histoire du quartier avec la ségrégation mais aussi la présence d'une vive communauté pour les deux premiers, les quelques terribles mois du nazisme et leurs répercussions pour le troisième).

Par ailleurs, l'usage actuel de cette mémoire et de ces marqueurs mémoriaux s'inscrit dans le cadre du présentisme. En effet, cette mémoire sert à la construction de la société, elle lui donne un sens. Selon Hartog (2003), la place et la signification de la mémoire et du patrimoine sont les signes d'un nouveau rapport au temps, dans lequel le présent prime.

Pour expliquer le rôle de la mémoire, il paraît intéressant de mobiliser le concept d'*agir mémoriel* proposé par Lemée-Gonçalves (2009). Nous pouvons, en effet, dire que l'agir mémoriel s'est inséré dans les actes commémoratifs et dans l'interprétation des traces mémorielles. En d'autres termes, la création des musées juifs, la mise en place d'initiatives valorisant le patrimoine et la culture juive, l'installation des mémoriaux, etc. sont les résultats de l'agir mémoriel – soit ce qui participe à l'alimentation des phénomènes sociaux de la mémoire. Cet agir mémoriel est lié à la prise de conscience de l'importance de transmettre

---

<sup>71</sup> « Même si aujourd'hui la plus grande partie d'entre eux [les juifs] vit de manière indistincte dans tous les quartiers de la ville, selon les exigences de travail et les goûts de chacun, il est toujours intéressant de revenir dans le vieux ghetto à la recherche d'antiques souvenirs. Le passé nous vient irrésistiblement contre, où que l'on tourne les yeux. »

<sup>72</sup> « la sensibilité de fonctionnaires et simples citoyens, par l'initiative institutionnelle également de politiciens sur la base de la fascination qui émane de chaque recoin du quartier, par l'histoire qu'il s'y respire quoi qu'il en soit [...] »

l'histoire et la culture juive, elle-même liée au travail psychosocial sur la Shoah, comme nous allons le voir.

...À la postmodernité...

L'une des autres raisons majeures pouvant expliquer la touristification des anciens quartiers juifs est l'évolution postmoderne de notre société durant la deuxième moitié du vingtième siècle. Pour rappel, la société postmoderne est caractérisée entre autres par une croissance de réflexivité, liée aux transformations très rapides qu'elle connaît. En effet, en parallèle aux changements de l'organisation de l'économie et du travail, à l'affaiblissement des anciennes solidarités collectives, à une plus grande flexibilité, à l'attention centrale portée à l'individualité, notre société a également pu observer l'émergence des nouvelles technologies, qui ont participé à la mondialisation de l'économie et à l'émergence de la *société en réseaux*. Par ailleurs, le savoir et la connaissance sont devenus les fondements de la société et le processus de marchandisation s'est étendu à de nouvelles sphères. Ces divers chamboulements ont donc amené notre société à chercher à se comprendre historiquement. Le nouveau rapport à l'histoire et à la mémoire est donc un corollaire de cette évolution postmoderne.

Dans le tourisme, ces divers changements se sont évidemment aussi fait sentir. Des processus globaux jouent un rôle dans l'organisation des services et des pratiques touristiques, comme l'internationalisation des compagnies aériennes et des chaînes hôtelières, le développement des systèmes de réservation en ligne, la transmission rapide et permanente d'images de lieux. L'espace touristique mondial s'agrandit et les pratiques se modifient. Pour rappel, l'avènement du tourisme de masse a lieu au vingtième siècle, principalement entre les années 1950 et 1970. Ces décennies sont caractérisées par « *une période de pleine croissance qui soutint une démocratisation progressive du tourisme dans les économies les plus développées* », par « *l'augmentation des revenus [qui] s'accompagne de nouvelles dispositions sociales qui favorisent le repos des travailleurs et le "droit aux vacances"* » et par « *les progrès en matière de transports* » (Dehoorne, Saffache et Tatar, 2008, § 9). À partir des années 1980 et durant les années 1990 surtout, les déplacements touristiques transfrontaliers sont facilités grâce à l'ouverture des frontières et à l'allègement des formalités douanières.

De plus, à partir des années 1980, avec l'attrait pour le patrimoine et la culture entre autres, de nouvelles pratiques touristiques émergent. Les villes et métropoles – qui connaissent des difficultés suite à la désindustrialisation – misent sur leur potentiel de loisir et de tourisme. Le patrimoine présent dans les centres urbains est mis en avant afin de créer une nouvelle image et d'attirer des touristes. Ainsi, les phénomènes de patrimonialisation et de touristification des centres historiques de Rome et de Venise s'inscrivent dans ce contexte. L'augmentation du nombre de touristes dans ces villes – qui peut s'expliquer et par le nombre croissant de touristes et par l'attrait grandissant pour les destinations urbaines – participe donc au développement du tourisme dans les anciens quartiers juifs.

En outre, comme indiqué dans le cadre scientifique, la diversité culturelle est également utilisée par de nombreuses villes comme atout touristique. Les quartiers 'typiques' des groupes culturellement différents sont donc parfois investis par le tourisme. Aujourd'hui, ils peuvent être la destination de circuits touristiques. Ils sont recommandés dans les guides de voyage et des festivals y sont organisés (Hall et Rath, 2006). Il faut en effet savoir que, selon de nombreux anthropologues, les touristes sont souvent en quête d'authenticité et d'altérité

lors de leurs voyages<sup>73</sup>. Aussi, le patrimoine culturel matériel et parfois immatériel également de la minorité juive peut devenir une attraction touristique. Les anciens quartiers juifs sont alors investis touristiquement. Ils forment, en quelque sorte, un patrimoine ‘familièrement exotique’, pour reprendre la formule de Gruber (2002). Sans aller à l’autre bout du monde, un peu ‘d’exotisme’ est présent à travers l’Europe. Ainsi, à Venise, l’ancien quartier juif semble constituer une entité spécifique et distincte comme l’indique la description de « *ville dans la ville* » (*Venise...*, 2012, p. 190). Le succès des restaurants servant de la nourriture ‘typique’ judéo-italienne témoigne de cet intérêt (touristique) pour l’altérité culturelle et ethnique.

Par ailleurs, suite à la fin des idéologies communistes en Europe de l’Est, les diversités culturelles et ethniques sont également utilisées afin de remplacer les grandes narratives :

After 1989 especially, the pursuit of ethnic and religious minority identities was in many ways becoming a substitute for the great narratives and for the traditional poles of identification represented, until very recently, by political ideologies, now in a clear decline. (Sullam Levis, 2010, p. 20)

Les anciens ghettos de Rome et de Venise, en tant que quartiers ‘ethniques’ transmetteurs de mémoire, ont donc été transformés en produits culturels et touristiques typiques de notre époque postmoderne.

...*Et au deuil collectif*

En plus d’être inscrite dans le contexte patrimonial et mémoriel de la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, la touristification des anciens ghettos est également liée au traumatisme collectif engendré par la Seconde Guerre Mondiale et la Shoah ou, plus précisément, au processus de deuil collectif de celui-ci. Divers éléments permettent de confirmer cette hypothèse.

Pour rappel, le processus de deuil collectif est caractérisé par trois phases : la phase de fermeture, la phase d’ouverture et la phase du souvenir. Ces phases peuvent être précédées et entrecoupées de période de gel (Métraux, 2004).

Pour commencer, arrêtons-nous sur quelques ‘signaux’ permettant d’appréhender les processus de deuil collectif de la communauté juive et de la communauté italienne et européenne en général. Tout d’abord, l’ouverture des musées juifs par les communautés respectives de Venise et Rome indique une prise de conscience par celles-ci de l’importance de la transmission de la culture juive, possible seulement grâce à un travail psychosocial. Ainsi, à Rome, la première exposition est inaugurée en 1960, ce qui signifie qu’il a fallu plus de quinze ans à la communauté pour s’organiser. Selon une employée du MJR (communication personnelle, 4 juin 2013), durant les quinze années suivant la guerre, la communauté était trop faible, la guerre était trop proche. En d’autres termes, ceci peut être interprété comme le fait que le traumatisme ‘bloquait’ la communauté, qui n’avait pas encore entamé son deuil. L’ouverture de cette exposition est un signe que le processus de deuil de la communauté a commencé. Elle est entrée dans la phase de fermeture. En effet, la communauté est fermée sur elle-même dans les années 1960-1970. « *La Comunità Ebraica romana non era ancora pronta ad aprirsi all’esterno* »<sup>74</sup> (Melasecchi, 2011, p. 13). D’ailleurs, même si la communauté a organisé une exposition du riche patrimoine qu’elle possède, elle ne l’offre, les premières années, qu’à un public composé de juifs. La communauté ne semble donc pas prête à s’ouvrir sur les autres. Le public non-juif n’est

---

<sup>73</sup> La littérature traitant de ce sujet est abondante et les débats sont nombreux. Pour plus de détails, voir, par exemple, MacCannell, D. (1999).

<sup>74</sup> « La Communauté Juive romaine n’était pas encore prête à s’ouvrir sur l’extérieur. »

probablement pas encore prêt, lui non plus, à s'intéresser à la culture et au patrimoine juifs. Comme déjà indiqué, les diverses communautés nationales sont aux prises avec leur passé et tentent de se reconstituer une identité positive en 'effaçant' leur rôle dans la disparition des juifs. Ainsi, les autorités et institutions publiques ne peuvent pas encore participer à la mise en avant de la culture et du patrimoine juifs. À Venise, le musée (MEV) est fondé en 1953 déjà, soit moins de dix ans après la fin de la guerre. Le processus semble donc plus rapide qu'à Rome. Toutefois, durant les années 1960 et 1970, le MEV n'est visité que par peu d'*avertis*. La communauté de Venise semble donc également connaître une phase de fermeture.

Il semblerait que la phase d'ouverture ait débuté dans les années 1970. En effet, c'est durant cette décennie que les institutions juives se réinstallent dans l'ancien ghetto. D'ailleurs, ces déménagements ont suscité un vif débat, une partie de la communauté associant le quartier aux ségrégations et persécutions: « *Until the aftermath of the Second World War, almost two hundred years after it gates had been torn down, the ancient Jewish quarter was still perceived by some as the site of segregation and a symbol of isolation and poverty* » (Levis Sullam, 2010, p. 19). Par ailleurs, le MEV est réorganisé et sera par la suite donné en gestion à une société afin de garantir des horaires d'ouverture réguliers. À Rome, c'est durant la deuxième moitié des années 1970 qu'une plus grande conscience de l'importance du musée et du message qu'il peut transmettre émerge. Ainsi, les écoles et institutions civiles et religieuses sont invitées à visiter le MJR. La communauté s'ouvre sur l'extérieur. Cette ouverture est interprétée ici comme un signe de la progression du processus de deuil.

Les signaux indiquant le processus de deuil semblent plus clairs dans la communauté de Rome que dans celle de Venise. Cela vient peut-être du fait que celle-ci est moins importante et que les dynamiques y sont donc moins marquées. Il faut toutefois noter que ces seuls signaux ne sont pas suffisants pour analyser le processus de deuil, mais qu'ils sont des premiers indicateurs.

Selon l'un des membres fondateurs du CVSEI (communication personnelle, 21 juin 2013), l'attentat à la synagogue de Rome a eu un double effet. D'une part, il a engendré la fermeture de la communauté juive italienne qui s'est à nouveau sentie visée en tant que minorité (en plus des problèmes en lien avec la situation au Proche-Orient, comme nous allons le voir) et dont les liens se sont alors resserrés. Cet attentat est un nouveau traumatisme qui vient s'ajouter à celui de la Shoah. D'autre part, il donne une plus grande visibilité au quartier juif de Rome, et par extension aux autres anciens quartiers juifs d'Italie. Ceux-ci deviennent des espaces plus 'publics'.

Ceci est lié au *syndrome du fascisme*, pour paraphraser Rousso, qui, comme nous allons le voir, a marqué l'Italie durant la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle.

L'Italie a connu une crise identitaire – liée au débat historiographique autour du fascisme et de l'anti-fascisme – entre la fin de la Seconde Guerre Mondiale et les années 1990. Il semble que l'Italie ait connu un processus similaire à la France et à son *syndrome de Vichy*, permettant de comprendre l'émergence de l'intérêt pour la culture juive dans les années 1980. Le processus social de deuil ayant lieu en Italie suite à la guerre n'est pas étudié de manière approfondie et systématique comme en France par Rousso (1987). Il n'y a pas lieu d'entamer ici ce travail dantesque. Toutefois, il semble pertinent d'avancer que des mécanismes et une temporalité similaires sont à l'œuvre.

Bechelloni et Groppo (2006) s'intéressent à l'identité de l'Italie contemporaine et aux changements qui ont lieu dans le champ de la mémoire formant cette identité. Selon eux, l'Italie a connu des bouleversements politiques et des changements mémoriels majeurs durant les années 1980, provoquant une crise de l'identité nationale. Un intense débat concernant l'histoire et la mémoire portant surtout sur la Seconde Guerre Mondiale, le régime fasciste et

l'immédiat après-guerre a lieu. L'Italie connaît alors un révisionnisme historique relatif à la Résistance et à l'antifascisme. Il faut savoir qu'au lendemain de la guerre et jusqu'en 1960, le passé fasciste et la résistance antifasciste sont tus. Par ailleurs, comme partout en Europe, aucune réflexion critique sur le génocide juif n'a lieu, ce qui va entraîner des effets de longue durée autant sur les victimes que sur les responsables des crimes et sur la société en général. « *For several years after the war's end, at least until the 1960s, no area of Europe managed to achieve a clear, in-depth appraisal of the exact nature of the extermination of the Jews* » (Schwarz, 2009, p. 363).

À partir de 1960, l'Italie – qui connaît une période de forte croissance avec la reconstruction et le développement rapide de la société et de l'économie – débute la reconstruction de son identité nationale en 'révisant' son passé. « *Après cette date, la Résistance devient [...] une composante de l'éducation civique. Et c'est alors qu'est lancée la formule, illusoire et sans fondement, d'un peuple uni contre la tyrannie* » (Santomassimo, 2001, cité par Bechelloni, 2002, p. 35). L'identité nationale est reconstruite autour de la Résistance, qui, tout comme l'antifascisme, « *devint la principale référence politique et morale, et en quelque sorte le mythe fondateur de l'Italie démocratique* » (Bechelloni et Groppo, 2006, p. 36). Le pays est dissocié du régime fasciste et, tout comme en France (voir Rousso, 1987), la Résistance est mythifiée: « *Erigée au rang de mémoire officielle, le souvenir de la Résistance a fonctionné comme un écran qui a empêché une véritable confrontation avec le passé* » (Bechelloni et Groppo, 2006, p. 38). Durant cette période, les massacres allemands contre la population civile et la participation italienne à la Shoah sont présentés de façon à servir la mémoire résistante. C'est l'héroïsme des italiens et les combats courageux des résistants qui sont mis en avant. Ainsi, la participation italienne aux politiques raciales sont refoulées. Ces dernières sont présentées comme externes, imposées à l'Italie par l'Allemagne. Dans la deuxième moitié des années 1980, une prise de conscience internationale sur le sens de la Shoah dans l'histoire du 20<sup>ème</sup> siècle a lieu. Ce n'est qu'alors que l'Italie commence à se pencher sur les spécificités de l'antisémitisme fasciste et à son caractère volontaire, non-contraint.

Tout comme ce n'est que tardivement, grâce à une synergie féconde entre les mémoires juives et une nouvelle historiographie, que les épisodes de sauvetage des Juifs par des diplomates ou des militaires italiens, sans être niés, ont été remis en perspective. (Bechelloni et Groppo, 2006, pp. 46-7)

Pour la démocratie italienne, les références à la Résistance reste importantes aujourd'hui encore, bien que la mémoire résistante ne soit pas devenue la mémoire nationale et que le mythe du peuple uni contre la tyrannie – ou mythe du brave italien (Schwarz, 2011) – soit dépassé (Bechelloni et Groppo, 2006).

Ainsi, il semblerait que le processus de deuil italien ait commencé par une période de gel au lendemain de la guerre, suivie, dès 1960, par la phase de fermeture – phase durant laquelle le passé de l'Italie est glorifié, où les conflits de mémoire sont réduits et dans laquelle s'installe le mythe du brave italien. Ce mythe se brise et l'Italie entre ainsi dans la phase d'ouverture dans les années 1980. Cette analyse n'est évidemment qu'approximative. Une étude poussée est nécessaire afin d'appréhender le processus social de deuil italien de façon détaillée et précise. Toutefois, étant donné les recherches déjà menées (voir Gaudard, 1997 ; Rousso, 1987), cette synthèse – qui indique un processus similaire – semble cohérente. Ainsi, l'hypothèse que la touristification des anciens quartiers juifs s'inscrit dans le processus de deuil collectif est étayée. En effet, c'est après la première phase du processus que l'intérêt pour la culture juive s'est développé, et, comme indiqué précédemment, ce renouveau d'intérêt est un élément central participant à la touristification.

Les communautés juives ont joué et jouent toujours un rôle important dans cette touristification. C'est pourquoi il est nécessaire de se pencher sur les processus identitaires et de deuil à l'œuvre au sein de la communauté juive italienne suite à la guerre et aux déportations. En effet, étant donné l'implication personnelle dans les persécutions, et donc, un traumatisme d'une autre nature, le processus de deuil des juifs italiens diffère de celui national. Ainsi, les dynamiques identitaires de la communauté suite à la deuxième guerre mondiale – liées à la mémoire de la Shoah – s'inscrivent dans le cadre italien à peine décrit mais sont également influencées par des événements externes.

Per quanto riguarda la storia della memoria del genocidio, occorre tener conto di processi globali, largamente trans-nazionali. L'immaginario collettivo è influenzato da libri, film e trasmissioni televisive che tendono a travalicare gli ambiti locali.<sup>75</sup> (Schwarz, 2011, p. 134)

Au lendemain de la guerre, la petite communauté juive italienne – très fortement marquée par le traumatisme des déportations (Fiorentino, 2005 ; Geller, 1984) – s'engage dans la réinsertion et la réintégration sociales, politiques et culturelles. Un remaniement culturel et identitaire permettant à la communauté de se resituer dans le contexte national tout en requalifiant son identité juive est alors nécessaire (Schwarz, 2011). Ainsi, la communauté se construit sur la mémoire des persécutions ainsi que sur la célébration des valeurs et des symboles de l'antifascisme et l'adhésion à la cause sioniste: « *Shoah/sionismo e Shoah/antifascismo costituirono le due coppie fondanti l'identità della minoranza* »<sup>76</sup> (*ibid.* p. 136).

Durant une première période s'étendant de l'immédiat après-guerre à 1967 et à la Guerre des Six Jours<sup>77</sup> au moins, le judaïsme italien réussit à combiner ces deux pôles identitaires tout en embrassant le *mythe du brave italien*. La minorité juive s'intègre dans la rhétorique patriotique en laissant de côté les souffrances spécifiques que les juifs ont subies durant la guerre, cela afin de ne pas se démarquer du reste de la société.

This behaviour, in many ways similar to that adopted by Jews in other Western countries – such as, for example, France, Holland and Belgium – can be understood if we consider the intense desire to reintegrate into society and the conviction that such a process would have been easier by avoiding attracting too much attention to their specific tragedy. (Schwarz, 2009, p. 369)

La Guerre des Six Jours marque le commencement de conflits internes à la communauté, mais l'articulation de la mémoire de la Shoah et les relations entre la minorité et la société majoritaire n'en sont pas touchés. Comme indiqué précédemment, la communauté reste fermée sur elle-même. Durant les années 1970, divers facteurs internes et internationaux concourent à la dégradation de la situation, dont, d'une part, la politique israélienne et, d'autre part, la perte d'influence du Parti Communiste Italien<sup>78</sup>. Suite à la Guerre du Kippour<sup>79</sup> en 1973, la figure idéal-typique de victime que les Juifs avaient acquise, et pour laquelle la solidarité était instinctive, est remplacée par un symbole de force et de puissance (Schwarz, 2011). Commence alors une phase tendue de discussions, débats et confrontations. Mais c'est l'intervention militaire israélienne au Liban en 1982 qui marque le tournant dans les relations entre juifs et société majoritaire ainsi que dans les changements identitaires et mémoriaux. « *La minoranza ebraica fu chiamata direttamente in causa: percepita da ampi settori dell'opinione pubblica come implicata in prima linea nel conflitto, semplicisticamente*

<sup>75</sup> « En ce qui concerne l'histoire de la mémoire du génocide, il faut prendre en compte des processus globaux, largement transnationaux. L'imaginaire collectif est influencé par les livres, les films et les émissions de télévision qui ont tendance à outrepasser les contextes locaux. »

<sup>76</sup> Shoah/sionisme et Shoah/antifascisme constituèrent les deux couples forgeant l'identité de la minorité.

<sup>77</sup> Guerre opposant Israël à l'Égypte, la Jordanie et la Syrie.

<sup>78</sup> Pour une explication détaillée, voir Schwarz, 2011, pp.139-143.

<sup>79</sup> Guerre opposant Israël à une coalition de pays arabes menée par l'Égypte et la Syrie.

*identificata con lo Stato d'Israele e la sua politica, fu costretta a schierarsi esplicitamente* »<sup>80</sup> (*ibid.*, p. 147). Ainsi obligés de répondre à des événements qui leur échappent et confrontés à des épisodes d'antisémitisme, les juifs italiens s'interrogent sur leur relation avec la communauté nationale et soulèvent le problème – qui ce n'était jusqu'alors pas posé – de la place pour les juifs dans l'Italie républicaine. Dans divers pays d'Europe, la minorité juive est dénationalisée et le modèle de citoyenneté mis en place pendant l'émancipation – à savoir intégration et assimilation – est questionné. Par ailleurs, durant cette période, les échanges culturels avec la communauté juive américaine favorisent les nouvelles représentations et interprétations du passé juif italien et européen (Sullam Levis, 2010).

Suite à l'attentat à la synagogue en 1982, la communauté juive de Rome – qui se sent à nouveau visée en tant que minorité – accuse la presse et les partis politiques d'avoir alimenté un climat de haine. Selon Fiorentino (2005), la ville aurait manifesté une grande solidarité à l'égard de la communauté et aurait montré une volonté de diminuer le sentiment de séparation entre les communautés. Le débat scientifique et médiatique sur l'antisémitisme et le racisme s'intensifie et le thème de la Shoah est également plus présent dans les discours publics. Un débat au sein et hors du monde juif est ainsi ouvert. Ceci pourrait alors être interprété comme un signe que la deuxième phase du deuil, celle de l'ouverture, a pleinement débuté.

Pour rappel, le génocide des juifs durant la Seconde Guerre Mondiale a très fortement marqué l'Europe. Comme le dit Oscar Luigi Scalfaro, alors président de la République d'Italie, à l'occasion de l'inauguration du mémorial pour les juifs vénitiens, « *ce n'était pas l'Holocauste des Juifs, c'était l'Holocauste de l'humanité* » (cité par Blatas et Resnik, 1997, p. 104). Englober l'ensemble de l'humanité est peut-être un peu exagéré. Il serait probablement plus exact de parler de la société européenne, voire occidentale. Comme de nombreux auteurs l'affirment (Huyssen, 1995 ; Lalieu, 2001 ; Rouso, 2012, Wieviorka, 2012), la Shoah a une place centrale dans l'histoire et la mémoire collective européennes et occidentales. Ainsi, les débats sur le génocide et l'histoire juive de façon plus générale qui ont lieu dans les années 1980 font partie intégrante et sont même au cœur de 'l'obsession du souvenir' caractéristique de notre époque.

Le processus de deuil collectif tel qu'il a pu être esquissé semble pouvoir être mis en parallèle à celui de touristification. Les dix ou quinze années ayant suivies la guerre ont été une période de gel, autant chez la communauté juive que chez la société italienne. Cette période de gel correspond à l'absence de pratiques touristiques dans le quartier. Lorsque les communautés ont entamé le processus de deuil, les musées juifs ont ouvert et les quartiers ont alors été mis en tourisme. Au même moment, l'Italie entre également en phase de fermeture et se construit alors sur le mythe de la Résistance. Le développement du tourisme dans les anciens quartiers juif est infime durant cette période car la société italienne et européenne n'est pas prête à se confronter à cette partie de son passé et la communauté juive n'est pas prête à s'ouvrir sur l'extérieur. Entre les années 1970 et 1980, ce mythe se casse et la deuxième phase du deuil commence, tant au niveau communautaire que national. Cette ouverture sur le traumatisme engendré par la Seconde Guerre Mondiale et la Shoah explique le développement de l'intérêt pour la culture juive et correspond également au début de la réelle touristification des anciens ghettos. Il ne s'agit ici que d'une ébauche qui devrait être étayée par une recherche approfondie afin de pouvoir établir avec certitude la relation précise entre deuil collectif et touristification. Il semble néanmoins que le déroulement de la touristification, le 'rythme' auquel elle a eu lieu, puisse s'expliquer à l'aide du processus de deuil collectif.

---

<sup>80</sup> « La minorité juive fut directement mise en cause: perçue par de larges secteurs de l'opinion publique comme impliquée en première ligne dans le conflit, identifiée de manière simpliste avec l'Etat d'Israël et sa politique, elle fut obligée de prendre position de façon explicite. »

En résumé, la touristification des anciens ghettos juifs de Rome et de Venise peut s'expliquer à l'aide d'une série d'éléments contextuels : la localisation géographique des quartiers au sein de villes touristiques, le renouveau d'intérêt pour la culture juive lié au processus de deuil collectif, les législations et politiques publiques valorisant le patrimoine et la mémoire, la fondation d'organismes de sauvegarde du patrimoine, la mise en place d'initiatives locales de développement touristique et également de mise en réseau européen du patrimoine juif, et enfin, la croissance globale du tourisme à l'échelle mondiale et le développement de nouvelles pratiques touristiques. Comme il a été montré, presque tous ces éléments peuvent être replacés dans les contextes plus généraux de la société postmoderne, des changements de rapport au temps qui y ont lieu, ainsi que du processus psychosocial de deuil.

Les facteurs psycho-sociaux permettent d'expliquer les diverses phases temporelles de la touristification, alors que les facteurs liés au changement de rapport au temps et à la postmodernité expliquent la touristification des centres historiques de Rome et de Venise (et ainsi, de leur ghetto) de manière plus générale.

## 9. Discussion

L'étude de la touristification des anciens ghettos juifs de Rome et de Venise nous a permis de mettre en évidence diverses tendances de la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. En effet, les éléments participant à la touristification peuvent être replacés dans le contexte plus général de la société postmoderne – qualifiée, entre autres, par une réflexivité et une individualité croissante, une organisation économique de services mondialisée et en réseau – et des changements de rapport au temps qui y ont lieu. Par ailleurs, le fait que le développement touristique soit en lien avec le processus psychosocial de deuil collectif suite à la Seconde Guerre Mondiale et à la Shoah semble être une thèse pertinente.

Un certain nombre de questions liées à la problématique et à l'analyse reste toutefois en suspens. Certaines questions peuvent à présent être discutées.

Pour commencer, nous pouvons revenir sur la dernière partie de l'analyse, à savoir la relation entre deuil collectif et touristification. Comme déjà indiqué, le lien établi entre ces deux processus est exploratoire et une étude approfondie devrait être menée afin de l'étayer. Toutefois, les éléments relevés dans cette recherche permettent de considérer les diverses étapes de la touristification des anciens quartiers juifs comme faisant partie du processus de deuil collectif. Ce dernier n'est bien évidemment pas le seul facteur expliquant la touristification, comme nous l'avons vu, mais son rôle est probablement conséquent dans son 'déroulement'. Nous pouvons alors nous demander si la touristification 'intense' de cette dernière décennie ne pourrait pas être un premier signe de la dernière phase du deuil, à savoir celle du souvenir. Comme indiqué dans le cadre conceptuel, aucune trace d'une phase du souvenir n'avait pu être relevée au début du 21<sup>ème</sup> siècle (en France). Peut-être que l'utilisation soutenue du patrimoine juif à des fins culturelles et touristiques de ces dix dernières années en Italie, mais également dans d'autres pays d'Europe, est le premier indice que le processus du deuil collectif suit son cours et que la société italienne et européenne est en train d'entrer dans la phase où un nouveau sens collectif se crée. Il semble en effet pertinent d'avancer qu'avec le développement d'Internet et des moyens de communications rapides, il y a une accélération du processus de deuil. Il se peut toutefois que ce développement touristique intense soit plus lié à des facteurs conjoncturels qu'au processus de deuil.

Une autre question qui reste en suspens pour une prochaine recherche est de savoir qui sont les touristes qui visitent les anciens quartiers juifs, et pourquoi. Les touristes visitant ces quartiers sont-ils attirés par la spécificité de l'histoire juive et par l'exotisme familial qu'ils y trouvent ? Ou bien les visitent-ils un peu par hasard, car ils sont aujourd'hui répertoriés dans les guides et sur Internet en tant qu'attraction ? Font-ils automatiquement des liens avec la Shoah ? Et qui sont-ils ? Connaître le public intéressé par les anciens quartiers juifs permettrait d'approfondir la problématique du rôle du deuil collectif dans la touristification. En effet, en nous intéressant aux motivations des touristes à visiter des tels lieux et à leurs ressentis pendant et après la visite, il serait possible d'analyser leurs perceptions des quartiers, et, ainsi la mémoire transmise. De plus, leur rapport inconscient à l'histoire des lieux et à l'espace pourrait également être étudié. Nous pouvons effectivement nous demander s'il existe un rapport inconscient à l'espace lié au traumatisme de la Shoah. Il peut être supposé que, de manière inconsciente évidemment, cette visite est une étape du processus de deuil.

Les quelques discussions menées avec des touristes dans les anciens ghettos de Rome et de Venise n'ont pas permis de tirer de conclusions, vu leur petit nombre. Plusieurs touristes ont affirmé être venus pour ressentir l'atmosphère du lieu après en avoir vu la description dans leur guide, et le mot « ghetto » était associé par la majorité à la politique raciale des nazis – et non à la politique de ségrégation de la Renaissance. Toutefois, d'autres connaissaient bien l'histoire juive et voulaient visiter ces quartiers si riches en patrimoine et en mémoire. Etant donné le petit nombre de touristes interrogés, les informations obtenues ne sont probablement pas représentatives. Il serait nécessaire de mettre en place une méthodologie afin de s'entretenir avec un échantillon représentatif de touristes dans les divers quartiers, et aussi afin d'analyser correctement leurs motivations et inconscient.

Un autre point sur lequel nous pouvons nous arrêter à présent est le 'rôle' de l'espace et du patrimoine dans la formation identitaire. Comme l'analyse des marques mémorielles des anciens ghettos de Rome et de Venise nous l'a montré, l'espace est investi de sens symbolique. Pour Monnet (1998), « *un lieu peut être considéré comme « symbolique » dans la mesure où il signifie quelque chose pour un ensemble d'individus ; ce faisant, il contribue à donner son identité à un groupe* ». Diverses études ont montré qu'il existe une forte dimension identitaire dans le rapport des sociétés à l'espace, au territoire. Di Méo (2002), par exemple, avance que dans de nombreux cas la relation au territoire est un facteur de consolidation ou de formation des identités sociales, qu'il nomme dès lors identités *socio-spatiales*.

Ainsi, en Occident, le patrimoine, bâti tout d'abord sous la forme des monuments, puis naturel et culturel, est devenu un symbole identitaire.

Sorte de miroir de sa propre identité, le patrimoine culturel permet alors à la collectivité de se construire, de se montrer et de s'exposer. [...] Le patrimoine, œuvre d'une décision politique, est la réalisation d'une société narcissique en quête de son identité. (Héritier, 2007, p. 15)

Ainsi, la reconnaissance du patrimoine et plus largement des espaces 'juifs' et leur valorisation croissante en Europe indiquent le travail mémoriel et identitaire des différentes sociétés nationales européennes suite aux changements survenus durant le 20<sup>ème</sup> siècle dont la disparition de presque l'entier de leur population juive.

Dans un tout autre registre, il est également intéressant de mentionner les notions d'*orientalisation* et d'*exotisation* ainsi que celle de *muséification*. En effet, dans son article « Reinventing Jewish Venice », Levis Sullam (2010) propose ces notions pour parler de l'*espace juif* qu'est le Ghetto de Venise. Dans son histoire des perceptions et des

représentations du ghetto depuis plus de 200 ans, il relève que, depuis l'époque du Grand Tour et durant les 18<sup>ème</sup> et 19<sup>ème</sup> siècles, le ghetto et ses habitants sont orientalisés.

The writers of these travel accounts, Jews and non-Jews alike [...] imposed an exoticizing and aestheticizing gaze on this space. The ghetto of Venice, located in a city under the influence of its relationship with Byzantium and the Ottoman Empire, seems to have represented for these authors a Jewish Orient within the Venetian Orient. (Levis Sullam, 2010, p. 16)

Cela explique donc pourquoi le patrimoine juif est aujourd'hui perçu comme étant « familièrement exotique » (Gruber, 2002). De même, les écrits en caractères hébraïques sur les restaurants et boutiques de l'ancien ghetto de Rome peuvent être interprétés comme un signe d'exotisation et d'orientalisation.

Pendant la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle – durant l'émancipation –, le ghetto de Venise est ensuite transformé en un *lieu de mémoire* patriotique selon Levis Sullam (2010).<sup>81</sup> Suite aux lois raciales et à la guerre, le ghetto – comme le reste de Venise – est, selon l'auteur, muséifié. L'intérêt collectif dans la culture juive et dans l'Holocauste, tant chez les juifs que chez les non-juifs, a résulté dans ce qu'il nomme la *monumentalisation* ou la *muséification* de l'histoire et de la mémoire juive.

[...] the Ghetto, devoid of a thriving Jewish life, seems to have been gradually turned into a monumental empty stage. The literary representations of the Ghetto have now turned into a universal symbol of precariousness, isolation and menace and – thanks also to its virtual existence in the internet – into an existential metaphor for postmodern, not necessarily Jewish, identities. (Levis Sullam, 2010, p. 21)

Le problème de la muséification est souvent mentionné dans l'étude de phénomènes touristiques, particulièrement à Venise. Le tourisme est perçu comme la cause *figeant* les choses en l'état, empêchant les changements 'naturels' ayant lieu dans les villes ou au sein des sociétés humaines. Nous n'allons pas ici entrer dans le débat – ce travail n'est pas le lieu d'une telle discussion. Néanmoins, il est intéressant de noter que le ghetto de Venise est perçu par Levis Sullam comme une scène *vide*. En effet, en acceptant l'interprétation par l'auteur du ghetto comme une scène théâtrale, nous pouvons alors affirmer que l'espace juif est toujours *mis en scène* par un certain nombre d'acteurs touristiques et culturels ainsi que par les touristes qui y sont présents quotidiennement.

En fait, l'auteur semble critiquer l'utilisation actuelle de la mémoire juive du quartier, qui paraît liée au manque de vitalité de la communauté juive. Ceci nous permet de faire le lien avec la problématique de la patrimonialisation et de la commodification de la culture. Ce qui est représenté et vécu par les touristes comme étant la culture juive aujourd'hui n'est en réalité qu'une petite partie d'une culture complexe et hétérogène. Ceci ressort particulièrement dans des villes d'Europe de l'Est, telle Cracovie. En effet, Kazimierz, l'ancien quartier juif de cette dernière, a été très fortement investi par le tourisme ces vingt dernières années et le patrimoine juif y est largement exploité (Sandri, 2013). La mémoire juive y est représentée à l'aide du patrimoine bâti existant mais également à travers la recreation d'une atmosphère particulière sensée évoquer l'avant-guerre, à savoir la décoration des restaurants et cafés avec des meubles antiques (ou des imitations), des peintures représentant des scènes et personnages juifs, une illumination sombre et le son de musique Klezmer en arrière-fond. Par ailleurs, il est possible d'y acheter des statuettes d'hommes barbus en habits traditionnels tenant une grosse pièce de monnaie. Il existe, comme on peut le voir, une difficulté immense à ne pas caricaturer et réduire une culture – qui se définit par son caractère *vivant* – lorsqu'elle est représentée et utilisée à des fins touristiques et culturelles (dans un but éducatif et/ou

---

<sup>81</sup> Voir Levis Sullam (2010), pp. 17-19.

commercial). L'un des risques dérivant de la patrimonialisation et de la mise en tourisme d'une culture est, en effet, d'augmenter et de renforcer les stéréotypes. Toutefois, dans certains cas, c'est grâce au tourisme que des patrimoines sont maintenus, redécouverts et restaurés.

À Vilnius, par exemple, alors que les juifs représentaient 45% de la population de la ville avant la guerre<sup>82</sup>, la mémoire juive n'est que très peu mobilisée touristiquement aujourd'hui. Il y a peu de marqueurs mémoriels de l'importante présence juive de l'avant-guerre. Or, lorsque la ville était capitale européenne de la culture en 2009, le nombre de touristes augmenta et le festival de Klezmer organisé rencontra un joli succès (Sandri, 2013). Ceci tend à montrer qu'avec un tourisme plus important, le patrimoine juif pourrait être considéré comme une ressource touristique. Le tourisme est donc un facteur possible de 'revivification' culturelle. Celle-ci peut être appréciée par certains et critiquée par d'autres.

En effet, ceci nous amène à une autre problématique de l'utilisation touristique d'un patrimoine: celle de la légitimité (ou d'appropriation culturelle). Savoir à qui appartient un patrimoine, mais aussi une mémoire, qui a le droit de les définir et de les utiliser, et au nom de qui sont des questions délicates. La mémoire et le patrimoine juifs appartiennent-ils exclusivement aux Juifs et, ainsi, seuls les Juifs devraient les définir et les utiliser ? Et dans ce cas, quels juifs ? L'absence d'une communauté juive dans une ville signifie-t-elle que le passé des anciens quartiers juifs ne devrait pas être mis en avant ? Ou sinon par qui ? Est-ce un patrimoine mondial appartenant à tout le monde et pouvant être approprié (ou réapproprié) par tous ?

Ce problème concerne en fait la définition même du patrimoine, avec les enjeux de pouvoir qui existent autour de la définition de ce qui fait patrimoine et des interprétations qui en sont faites. En effet, le passé est formé et interprété par certains groupes ayant un pouvoir culturel, économique, politique, de négociation, de façon à transmettre un message à un groupe spécifique. Avec les processus de patrimonialisation et de touristification, un patrimoine et une mémoire sont définis, interprétés et transformés en un ou plusieurs discours.

Pour illustrer cette problématique, arrêtons-nous sur les restaurants et magasins kasher présents dans les anciens ghettos étudiés. À Rome, où la communauté juive est relativement importante et active, il paraît 'normal' que de tels services existent (même s'ils ne sont pas forcément tous utilisés par les membres de la communauté). À Venise, au contraire, – mais à Cracovie de manière encore plus flagrante – il semble que c'est majoritairement le tourisme qui explique l'existence de ces services. Toutefois, la présence visible de juifs – portant des signes distinctifs, tels une kipa ou des habits considérés comme traditionnels – peut modifier la perception de l'authenticité des quartiers et des services qui y existent. Il a pu être observé que les touristes semblent apprécier de voir des 'vrais juifs', exotiques et authentiques, dans le quartier<sup>83</sup> – comme l'a compris la communauté Lubavitch de Venise, qui organise des 'spectacles' sur le Campo del Ghetto Novo. Cette question de l'authenticité serait à soulever auprès des touristes afin de vérifier leurs perceptions.

Enfin, nous pouvons nous demander dans quelle mesure l'intérêt touristique dans les quartiers entre dans leur requalification plus large. En effet, à Rome tout particulièrement, la

---

<sup>82</sup> Alors que la communauté juive compte aujourd'hui environ 5'000 membres sur une population de plus de 500'000 résidents, soit moins de 1%.

<sup>83</sup> De nombreux touristes ont pu être vus, à Venise, photographiant les juifs Lubavitch dans leurs habits traditionnels aux alentours de leur *Yeshiva* mais également le vendredi soir alors que les juifs se rendaient à la synagogue pour l'ouverture du shabbat.

touristification et la 'reprise en main' du quartier semblent avoir lieu simultanément. Non seulement les autorités locales ainsi que la société civile participent à la requalification du quartier, mais il est également réinvesti par la communauté juive depuis une dizaine d'années.

Le tourisme a-t-il été alors un déclencheur de la requalification ou est-ce la requalification du quartier qui a déclenché l'intérêt et le développement touristique? Ceci semble difficile à déterminer. En effet, il paraît plus probable que les deux processus soient liés, interdépendants, participant tous deux au développement l'un de l'autre. Ils ne devraient en réalité pas être considérés comme des entités individuelles mais devraient être pris en considération en tant qu'objets issus de relations, dans une logique processuelle.

Il est intéressant de s'arrêter ici brièvement sur la séparation faite par Fiorentino (2005) de l'histoire du ghetto (et de Rome) en six phases : l'âge classique, la période du ghetto, l'émancipation, les lois raciales et la déportation, le quartier de la mémoire et, enfin, la période d'équilibre instable entre abandon et rénovation. Les deux phases considérées suite à la guerre s'étendent de 1945 à 1996 pour la première, et de 1996 à 2004, année du centenaire de la synagogue, pour la seconde. Il distingue ainsi une première grande période de plus de cinquante ans, qui correspond à peu près au développement touristique lent du quartier. Il est intéressant de noter que, alors que le quartier sera réinvesti par la communauté et que le tourisme s'y développera fortement dans les années 2000, l'auteur voit le tournant du 21<sup>ème</sup> siècle comme une période instable entre abandon et rénovation. Il semblerait donc que, depuis 2004, la rénovation ait primé, grâce, pouvons-nous avancer, au réinvestissement communautaire et à la touristification qui ont eu lieu simultanément.

Ce qui peut être avancé ici est que le tourisme est aujourd'hui devenu un composant des processus de requalification et de revivification des centres urbains. Tout comme tourisme et patrimoine sont liés, tourisme et aménagement urbain le sont également devenus depuis les années 1980 environ. Entendons-nous, tout projet de développement urbain n'impliquera pas forcément un développement touristique. Un quartier peut être l'objet de politiques de densification, d'assainissement ou autre, sans que des activités touristiques n'y aient lieu. Toutefois, lorsqu'un quartier central d'une ville touristique est réaménagé, nous pouvons nous attendre à ce qu'un développement touristique ait précédé, ait lieu simultanément ou suive cette requalification. En fait, ceci nous confirme que le tourisme est un incontournable de ces trois dernières décennies.

## **10. Conclusion**

Ce mémoire de recherche s'est penché sur la touristification des anciens quartiers juifs et, plus précisément, des anciens ghettos de Rome et de Venise, étudiés à titre illustratif. Il visait à expliquer comment ces deux quartiers sont devenus des attractions touristiques. Par ailleurs, il cherchait également à déterminer le lien entre les processus de touristification et de patrimonialisation des quartiers. Différentes hypothèses ont guidé l'enquête. Une première hypothèse était que la touristification s'est déroulée durant la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. Ainsi, il était attendu qu'elle soit interdépendante à d'autres processus propres à la société mondialisée et postmoderne. Le développement touristique des anciens ghettos, pensait-on, s'inscrit dans l'ère patrimoniale et mémorielle, miroir des changements de rapport au temps, et également dans la nouvelle économie de services favorisant le développement touristique. Enfin, une explication hypothétique avancée était que la touristification des ghettos n'a pu débuter qu'une fois un travail de deuil collectif entamé.

Cette recherche a permis de comprendre comment les deux anciens ghettos sont devenus des attractions touristiques pendant la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. Pour commencer, il est important de relever qu'à Venise, le ghetto était déjà visité par des voyageurs aux 18<sup>ème</sup> et

19<sup>ème</sup> siècles, participant ainsi à son exotisation et à son orientalisation. Toutefois, il peut être supposé que cette pratique était marginale et le quartier n'était alors pas encore touristifié. Malgré quelques petites différences, le processus de touristification des deux quartiers s'est déroulé suivant un même 'modèle'. Suite à l'ouverture d'un musée juif entre dix à quinze ans après la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, qui marque la mise en tourisme de l'ancien ghetto, le développement touristique est très lent. A lieu ensuite la patrimonialisation du quartier dans les années 1980 à Venise et 1990 à Rome, qui engendre la décennie suivante une touristification soutenue. Ainsi, les deux processus – patrimonialisation et touristification – semblent bien avoir un lien d'interdépendance. Dans les années 2000, on assiste au 'boom' des services touristiques, qu'il s'agisse de lieux de restauration, de boutiques de souvenir et de *Judaica* ou de galeries d'art. Ainsi, les quartiers ont effectivement été touristifiés dans la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, et le phénomène continue au début du 21<sup>ème</sup> siècle. Dans les deux exemples, le public s'est modifié au fil du temps, devenant moins spécifique. En outre, une part importante des visiteurs des musées juifs des deux villes, et donc, des anciens ghettos, est composée d'élèves en visite scolaire (bien que cette part ait dernièrement diminuée).

Cette recherche a également permis de montrer que la touristification est liée à divers autres processus généraux, qui ont été classés en facteurs liés (1) au changement de rapport au temps, (2) à la postmodernité et (3) au processus de deuil collectif. Les éléments principaux retenus sont : la localisation géographique des quartiers au sein de villes touristiques, le renouveau d'intérêt pour la culture juive, les législations et politiques publiques valorisant le patrimoine et la mémoire, la fondation d'organismes de sauvegarde du patrimoine, la mise en place d'initiatives locales de développement touristique et également de mise en réseau européen du patrimoine juif et, enfin, la croissance globale du tourisme à l'échelle mondiale et le développement de nouvelles pratiques touristiques.

Il est important de relever ici que le cadre général choisi, à savoir celui des changements de rapport au temps de notre société – qui ont amené à l'émergence du patrimoine et, ainsi, au développement de pratiques touristiques de découverte des patrimoines – a indubitablement marqué l'ensemble de cette recherche. Ce sont alors les éléments en lien avec ces changements, telle l'importance du patrimoine et de la mémoire, qui ont prévalu, en laissant peut-être de côté d'autres aspects qu'il aurait été intéressant de prendre en considération dans l'étude du développement touristique des anciens quartiers juifs. Cependant, ceci est le cas de tout travail en sciences humaines qui se doit de réduire la complexité de la réalité à un cadre d'analyse exploitable. En outre, l'impossibilité d'obtenir certains entretiens a peut-être également limité le point de vue et les informations obtenues. Toutefois, les sources ne se limitant pas aux personnes interrogées, ce risque est réduit.

Ce travail exploratoire était placé dans le cadre d'une recherche interdisciplinaire à forte composante historique. L'histoire du développement touristique des anciens ghettos de Rome et de Venise a été retracée et expliquée. Pour ce faire, une approche par histoire croisée – approche multidimensionnelle et relationnelle – était nécessaire, vu le sujet de la recherche. Le tourisme, en effet, est un composant de la structure totale de notre époque et de notre société, interdépendant d'autres composants. Cette approche permet l'imbrication de divers éléments interdépendants qui pourraient, a priori, sembler indépendants. Ensemble, ils consentent leur compréhension et explication. De plus, l'histoire croisée permet d'éviter la réification de ces divers éléments, de ces divers processus, en montrant la complexité relationnelle des phénomènes analysés. Ainsi, le lien entre deuil collectif et touristification a

été étudié, mais également le lien entre patrimonialisation (et, donc, changement de rapport au temps) et touristification. Leur histoire ont été mises en relation.

Dans une optique d'inter- ou de transdisciplinarité, que requièrent bien souvent les recherches en tourisme, une approche par histoire croisée est, en somme, pertinente et à privilégier<sup>84</sup>.

Le processus de deuil collectif tel qu'il a pu être esquissé peut être mis en relation avec celui de la touristification, qu'il semble guider. Ainsi, l'hypothèse que la touristification des anciens ghettos n'a pu débiter qu'une fois un travail de deuil collectif entamé est confirmée. Il semble que le processus de deuil collectif permette d'expliquer le 'rythme' de la touristification. Par ailleurs, il a également pu être montré que le développement touristique des quartiers s'intègre dans les ères patrimoniales et mémorielles et également dans la nouvelle économie urbaine de services favorisant le développement du tourisme. Il n'est pas possible de comprendre et d'expliquer la touristification des deux anciens ghettos de Rome et de Venise sans prendre en compte le contexte global. Cette dernière assertion n'a rien de surprenant. Elle permet toutefois d'avancer que la touristification des anciens quartiers juifs de Rome et de Venise n'est pas un phénomène isolé. Nous pouvons nous attendre à ce que divers anciens quartiers juifs d'Italie mais aussi d'Europe (voire d'autres continents<sup>85</sup>) connaissent des processus similaires.

En effet, comme plusieurs recherches l'ont déjà montré<sup>86</sup>, divers anciens quartiers juifs ont été investis touristiquement, ces trente dernières années principalement. Cracovie a vu la revalorisation de son quartier juif et le développement d'initiatives culturelles et de services touristiques depuis la fin des années 1980, et particulièrement depuis la sortie du film *La Liste de Schindler* en 1994. Dans certains cas, comme Rome, Venise, ou encore Gironne, l'intérêt pour le patrimoine juif s'est développé plus tôt. Un exemple marquant est, d'ailleurs, le cas de l'Espagne qui, malgré l'absence de juifs depuis 1492, s'intéresse depuis les années 1970 à cette *mémoire occultée* jusqu'alors (Lévy et Olazabal, 2007). Une organisation (Red de Juederias de Espana/Caminos de Sefarad) valorisant le patrimoine juif sépharade à des fins touristiques et ayant mis en place une *Route des Sépharades* a été établie. L'Espagne regorge depuis d'initiatives culturelles 'à thèmes juifs' (voir le site de l'organisation : <http://www.redjuderias.org/>). Ribadavia – petite ville du nord de l'Espagne – a, par exemple, mis en place pour les fêtes de Pessach<sup>87</sup> de cette année un séder<sup>88</sup>, qui a été organisé par l'office du tourisme (Fredj, 2013, 12 mars).

Par ailleurs, de nombreuses villes européennes disposent aujourd'hui d'un musée juif : Belmonte, Séville, Cordoba, Bologne, Paris, Cavaillon, Londres, Bruxelles, Amsterdam,

---

<sup>84</sup> Selon l'angle d'approche choisi, bien entendu.

<sup>85</sup> En Inde, par exemple, un itinéraire des synagogues du Kerala a été mis en place. En outre, au Maroc, les anciens *Mellah* (quartiers juifs) de Fès et de Tétouan sont, par exemple, aujourd'hui le but de visites touristiques, tout comme l'ancienne synagogue de Recife – la première établie aux Amériques (Brésil) – aujourd'hui devenue un musée.

<sup>86</sup> Voir Cohen, J. (2007). "Les chansons judéo-espagnole retournent à *Ibéria*: contextes sépharades, crypto-juifs, folks et juifs inventés". Dans Lasry, J.-C., Lévy, J. et Cohen, Y. (dir). *Identités sépharades et modernité*. 247-263. Laval, Canada : PUL; Flesler, D. et Perez Melgosa, A. (2008). "Marketing Convivencia : Contemporary Tourist Appropriations of Spain's Jewish Past". Dans Afinoguénova, E. et Marti-Olivella, J. (dir). *Spain is (Still) Different; Tourism and Discourse in Spanish Identity*, 63-84. New York, NY: Lexington Books ; Gruber, 2002 ; Lévy et Olazabal, 2007 ; Sandri, 2013.

<sup>87</sup> La Pâque juive, célébrant la sortie d'Égypte.

<sup>88</sup> La célébration d'ouverture de Pessach.

Stockholm, Berlin, Francfort, Bâle, Vienne, Hohenems, Budapest, Sarajevo, Salonique, Istanbul, Varsovie, Cracovie, Vilnius, Moscou, pour n'en citer que quelques-unes.

Toutefois, l'existence d'un musée juif ne signifie pas automatiquement l'utilisation à des fins touristiques du patrimoine juif de la ville dans laquelle il se situe. À Vilnius, par exemple, malgré l'existence de diverses institutions culturelles et/ou touristiques (musées, fondation, centre culturel), le tourisme 'à thème Juif' n'y est presque pas développé, comme indiqué précédemment. Ceci peut s'expliquer, entre autres, par le manque de débat public sur la question du rôle de la Lituanie dans la Shoah (Sandri, 2013). Il est alors probable que la Lituanie – avec son passé soviétique – soit encore en phase de gel du deuil collectif, et qu'ainsi, la reconnaissance du patrimoine juif par la majorité ne soit pas encore possible. En considérant l'entrée dans un processus de deuil collectif comme nécessaire à la touristification des anciens quartiers juifs, il semble alors possible d'expliquer, en partie, non seulement le développement touristique des anciens ghettos de Rome et de Venise mais également celui d'autres anciens quartiers juifs italiens et européens, en particulier d'Europe Centrale et de l'Est.

Ainsi, cette étude a permis de mettre en relation le processus de touristification d'un espace avec un processus psycho-social, dans ce cas le deuil collectif. Ce champ est relativement peu recherché pour l'instant. La porte est ainsi ouverte à de nombreuses autres études.

## 11. Références

- Ashworth G. J. et Tunbridge, J.E. (2000.) *The Tourist-Historic City. Retrospect and Prospect of Managing the heritage City*. Oxford, Grande-Bretagne: Elsevier.
- Assessorato al Turismo – Comune di Venezia (2013). *Annuario Turismo 2012*. Récupéré le 11 mai 2013 sur le site de la commune de Venise, sections Turismo, Studi : <http://www.comune.venezia.it>
- Badone, E. et Roseman, S. R. (2004). "Approaches to the Anthropology of Pilgrimage and Tourism". Dans Badone, E. et Roseman, S. R. (dir.). *Intersecting Journeys: The Anthropology of Pilgrimage and tourism*, 1-23. Urbana, IL: University of Illinois Press.
- Barbey, A. (dir.). (1987). *Rome*. Paris, France : Hachette guides bleus.
- Barbey, A. (dir.). (1993). *Rome*. Londres, Grande-Bretagne : Hachette Livre.
- Bartoletti, R. (2010). "'Memory Tourism' and Commodification of Nostalgia". Dans Burns, P., Palmer, C. et Lester, J.-A. (dir.). *Tourism and Visual Culture. 1. Theories and Concepts*, 23-42. Wallingford, Grande-Bretagne: CABI.
- Battilani, P. (2001). *Vacanze di pochi, vacanze di tutti. L'evoluzione del turismo europeo*. Bologna, Italie : il Mulino
- Baedeker, K. (1909). *Italie Centrale. Rome. Manuel du Voyageur*. 14<sup>e</sup> éd. Leipzig : auteur.
- Bechelloni, A. (2002). "Le débat historiographique italien autour du fascisme et de l'antifascisme". Dans *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 68. 35-41.
- Bechelloni, A. et Groppo, B. (2006). "Mémoires oubliées, mémoires ravivées: l'identité de l'Italie contemporaine en question". Dans *Sociétés & Représentations*, n° 22. 32-48. Doi: 10.3917/sr.022.0032
- Benedetti, S., Fiorentino, L. Liistro, M., Malusardi, F., Mercurio, G. et Vittorini, M. (1989). *Recupero del Ghetto di Roma : Studio di fattibilità per un primo intervento*. Rome, Italie : Multigrafica.
- Benedetti, S., Fiorentino, L. Liistro, M., Malusardi, F., Mercurio, G. et Vittorini, M. (1995). *Il Ghetto di Roma: Progetto di recupero urbano ed edilizio*. Rome, Italie : Kappa.

- Benocci, C. et Guidoni, E. (dir.). (1993), *Roma, tome 2. Il Ghetto. Atlante storico delle città italiane*. Rome, Italie : Bonsignori.
- Blatas, A. et Resnik, R. (1997). *Arbit Blatas. The Ghetto of Venice/Il Ghetto di Venezia/Le Ghetto de Venise*. Somogy Editions d'Art
- Bohleber, W. (2007). "Remembrance, trauma and collective memory. The battle for memory in psychoanalysis". Dans *Int J Psychoanal*, n° 88. 329-52.
- Bonnard, C. et Amiguet, P (dir.). (1955). *Invitation au voyage en Italie. Venise*. Lausanne, Suisse : Bonnard.
- \*Bowlby, J. (1991). *Loss, Sadness and Depression*. Londres, Grande-Bretagne: Penguin Books.
- Buffoni, F. (1983). *Il turismo a Roma ; stato delle conoscenze, elementi di valutazione, fabbisogni informativi, ipotesi per un osservatorio permanente*. Rome, Italie : Comune di Roma Assessorato Sport e Turismo.
- Calabi, D. et Gaviano, M.-P. (1997). "Les quartiers juifs en Italie entre XVe et VIIe siècle. Quelques hypothèses de travail". Dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 52, n° 4. 777-797.
- Calendrille, M. (2002). "Haven or Hell ? : Italy's Refuge for Jews, 1939-1945", in Pugliese, S. G. (ed.). *The Most Ancient of Minorities: The Jews of Italy*. 203-215. Westport, CT: Greenwood Press.
- Calimani, R. (1985). *Histoire du Ghetto de Venise*. (Salvatore Rotolo, trad.) Paris, France: Denoël. (Ouvrage publié en 1985 sous le titre *Storia del Ghetto di Venezia*. Milano, Italie: Rusconi Libri)
- Castells, M. (2000). *The Information Age: Economy, Society and Culture. Volume I: The Rise of the Network Society*. 2<sup>nd</sup> edition. Chichester, Grande-Bretagne: Blackwell.
- \*Cazes, G. (1992). *Fondements pour une géographie du tourisme et des loisirs*. Paris, France : Bréal.
- C.E.R. - Comunità Ebraica di Roma (2013). [www.romaebraica.it](http://www.romaebraica.it)
- Champion, F. (1993). "Les rapports Eglise-Etat dans les pays européens de tradition protestante et de tradition catholique : essai d'analyse". Dans *Social Compass*, vol 40, n° 4. 589-609.
- Chastel, A. (1986). "La notion de patrimoine". Dans Nora, P. (dir.). *Les lieux de mémoire. II. La nation*, vol. 2. Paris, France : Gallimard.
- Choay, F: (2009). *Le patrimoine en questions. Anthologie pour un combat*. Paris, France: Seuil.
- Clark, D. (1999). "Creating Jewish Spaces in European Cities. Amnesia and Collective Memory". Dans Targarona Borrás, J. et Saenz-Badillos, A. (dir.). *Jewish Studies at the Turn of the 20<sup>th</sup> century, vol. II Judaism from the Renaissance to Modern Times: proceeding of the 6<sup>th</sup> EAJIS congress*. 274-281. Cologne, Allemagne: Brill.
- Clark, D. (2007). "Sites of Memory or Aids to Multiculturalism? Conflicting Uses of Jewish Heritage Sites". Dans *Sociological Research Online*, vol. 12, n° 2.
- Coles, T. et Dallen, J. T. (2004). "My field is the world. Conceptualising diasporas, travel and tourism". Dans Coles, T. et Dallen, J. T. (dir.). *Tourism, Diasporas and Space*. 1-29. Londres, Grande-Bretagne: Routledge.
- Comune du Venezia et COSES. (1979). *Il turismo a Venezia*. Vérone, Italie : Bortolazzi.
- Comunità Ebraica di Venezia (2011). *Gli ebrei a Venezia*. Récupéré du site de la communauté : <http://www.jvenice.org/it/storia>

- Conseil de l'Europe. (2005). *Itinéraire Européen du Patrimoine Juif*. Récupéré du site de l'AEPJ, sections European routes, Fiche technique du conseil de l'Europe : [www.jewishheritage.org](http://www.jewishheritage.org)
- Costa, P. (dir.). (1989). *Il turismo a Venezia verso il 2000*. Venise, Italie : Università degli studi di Venezia - Dipartimento di Scienze Economiche.
- Dehoorne, O., Saffache, P. et Tatar, C. (2008). "Le tourisme international dans le monde : logiques des flux et confins de la touristicité". Dans *Etudes caribéennes*, n° 9-10. Doi :10.4000/etudescaribeennes.882
- De Laroche, R. (1996). *Venise insolite et pratique*. Tournai, Belgique : Casterman.
- Di Méo, G. (2002). "L'identité : une médiation essentielle du rapport espace/société". Dans *Géocarrefour*, vol. 77, n° 2. 175-184. Doi : 10.3406/geoca.2002.1569
- Di Méo, G. (2007). "Processus de patrimonialisation et construction des territoires". Dans *Patrimoine et industrie en Poitou-Charente : connaître pour valoriser*. Acte du colloque Patrimoine et industrie : connaître pour valoriser, Poitiers-Châtelleraut, France.
- Dosse, F. (1998). "Entre histoire et mémoire : une histoire sociale de la mémoire". Dans *Raison présente*, n° 128. 5-24.
- Équipe MIT. (2002). *Tourismes 1. Lieux communs*. Paris, France : Bélin.
- Équipe MIT. (2011). *Tourismes 3. La révolution durable*. Paris, France : Bélin.
- Ercoli, O., Ros, B. et Mitchell, R. (1997). *Rome*. Hachette Tourisme.
- Ercoli, O., Ros, B. et Mitchell, R. (2002). *Rome*. (Domonique Brotot et Christian-Martin Diebold, trad.) Vevey, Suisse. Mondo. (Ouvrage original publié en 1993 sous le titre *Eyewitness Travel Guides: Rome*. Londres, Grande-Bretagne : Dorling Kindersley)
- Evill, W. (1870). *A Winter Journey to Rome and Back, with an Account of the Opening of the Oecumenical Council, and Glances at Milan, Florence, Naples, Pompei, and Venice*. Londres, Grande-Bretagne: Edward Stanford.
- Fairholt, F. W. (1858). *Notes of a Journey through the South of France to Rome, during the Autumn of 1856 (In a Letter to C. Roach Smith)*.
- Fatucci, S. (2011). "La Giornata Europea della Cultura Ebraica 2011". Dans *Nuova Museologia*, n° 25, 33.
- Fiorentino, L. (2005). *Il Ghetto racconta Roma. The Ghetto reveals Rome*. Rome, Italie: Gangemi.
- Fredj, G. (2013, 12 mars). "Espagne : Un seder de Pessach dans une ville sans juifs". Dans *Israël Info*, n° 1203. Récupéré du site du journal : [www.israel-info.net](http://www.israel-info.net)
- Galigani's Traveller's guide through Italy, or A Comprehensive View of the Antiquities and Curiosities of that Classical and Interesting Country*. (1819). Paris, France: Galigani.
- Gaudard, P.-Y. (1997). *Le Fardeau de la mémoire. Le deuil collectif allemand après le national-socialisme*. Paris, France : Plon.
- \*Gautier, T. (1852). *Italia. Voyage en Italie*. Paris, France: La Boite à Documents.
- Geller, R. L. (1984). *Roma ebraica: Duemilla anni di storia in immagini. Jewish Rome: A pictorial history of 2000 years*. Rome, Italie: Viella.
- \*Giddens, A. (1984). *The Constitution of Society: Introduction on the Theory of Structuration*. Berkeley, CA: University of California Press.
- Glassberg, D. (1996). "Public History and the Study of Memory". Dans *The Public Historian*. Vol 18, n° 2. 7-23.

- Graburn, N. (1977). "Tourism: The Sacred Journey". Dans Smith, V. (dir.). *Hosts and Guests: The Anthropology of Tourism*. 17-31. Philadelphia, PA: University of Pennsylvania Press.
- Grimal, P. (1962). *Nous partons pour... Rome*. Paris, France : Presses Universitaires de France.
- Gruber, R. E. (2002). *Virtually Jewish : Reinventing Jewish Culture in Europe*. Berkeley, CA: University of California Press.
- Gruber, R. E. (2009) Lithuania – Conference and New Highlights. *Jewish Heritage Travel*. Récupéré le 03.06.2011 sur <http://jewish-heritage-travel.blogspot.com/2009/12/lithuania-conference-and-news.html>
- Hall, C. M. (2005). *Tourism : Rethinking the Social Science of Mobility*. Harlow, Angleterre: Pearson.
- Hall, C. M. et Rath, J. (2006). "Tourism, migration and place advantage in the global cultural economy". Dans Rath, J. (dir.). *Tourism, Ethnic Diversity and the City*, 1-24. Londres, Grande-Bretagne: Routledge.
- \*Hanus, M. (1994). "Le travail de deuil". Dans Amar, N., Couvreur, C. et Hanus, M. (dir.). *Le Deuil*. Paris, France: PUF.
- Hartog, F.(2003). *Régimes d'historicité: Présentisme et expériences du temps*. Paris, France: Seuil.
- Héritier, A. (2007). "Tourisme et patrimoine culturel au XVIIIe siècle: Les guides de voyage comme outil de connaissance". Dans Lazzarotti, O. et Violier, P. (dir.). *Tourisme et patrimoine : Un moment du monde*, 15-16. Angers, France : Presses de l'Université d'Angers.
- Hertzog, A. (2012). "Tourisme de mémoire et imaginaire touristiques des champs de bataille". Dans *Via, Revue internationale interdisciplinaire de tourisme*, n° 1. Récupéré du site de la revue : <http://www.viatourismreview.net/Article6.php>
- Huglo, M.-P. et Méchoulan, E. (2000). "Introduction". Dans *Passions du passé*, 7-21. Paris, France : L'Harmattan.
- \*Hutton, P. (1993). *History as an Art of Memory*. Hanover, NH: University Press of New England.
- Huyssen, A. (1995) *Twilight Memories: Marking Time in a Culture of Amnesia*. London, New York: Routledge.
- Ioannides, D. and Cohen Ioannides, M (2004) "Jewish Past as a 'Foreign Country'. The Travel Experiences of American Jews". Dans Coles, T. et Dallen, J.T. (dir.). (2004). *Tourism, Diasporas and Space*, 95-110. London: Routledge.
- Irwin-Zarecka, I. (1994). *Frames of Remembrance: The Dynamics of Collective Memory*. New Brunswick, NJ: Transaction Publishers.
- \*Köstlin, K. (2003). "Eine Antropologie des Reisens". Dans Leonardi, A. et Heiss, H. (dir.). *Tourismus und Entwicklung im Alpenraum*. Innsbruck, Autriche : StudienVerlag.
- Kübler-Ross, E. et Kessler, D. (2009). *Sur le chagrin et le deuil. Trouver un sens à sa peine à travers les cinq étapes du deuil* (J. Touati, trad.). Paris, France : JC Lattès. (Ouvrage original publié en 2005 sous le titre *On Grief and Grieving : Finding the Meaning of Grief through the Five Stages of Loss*. New York, NY: Scribner.)
- Labadi, S. (2008). *Evaluating the socio-economic impacts of selected regenerated heritage sites in Europe*. Amsterdam, Pays-Bas: European Cultural Foundation.
- Lalieu, O. (2001). "L'invention du "devoir de mémoire"". Dans *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, n° 69. 83-94. Doi : 10.3406/xxs.2001.1284

- Laskin, D. (2013, 14 juillet). “Echoes From the Roman Ghetto”. Dans *The New York Times*, section Travel. Récupéré du site du journal: <http://travel.nytimes.com/2013/07/14/travel/echoes-from-the-roman-ghetto.html>
- Lavabre, M.-C. (1998). “Maurice Halbwachs et la sociologie de la mémoire”. Dans *Raison présente*, n° 128, 47-56.
- Lazzarotti, O. (1994). “La géographie dans la controverse touristique”. Dans *Annales de Géographie*, vol. 103, n° 580, 627-650.
- Lazzarotti, O. (2003a). “Patrimoine”. Dans Lévy, J. et Lussault, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie [et de l'espace des sociétés]*, 692-3. Paris, France : Bélin.
- Lazzarotti, O. (2003b). “Tourisme et patrimoine : ad augusta per angustia”. Dans *Annales de Géographie*, vol. 112, n° 629, 91-110.
- Lazzarotti, O. (2012). *Des lieux pour mémoires : Monuments, patrimoine et mémoires-Monde*. Paris, France : Armand Colin.
- Lazzarotti, O. et Violier, P. (2007). “Conclusion : par-delà le patrimoine et le tourisme”. Dans Lazzarotti, O. et Violier, P. (dir). *Tourisme et patrimoine : Un moment du monde*. 239-244. Angers, France : Presses de l'Université d'Angers.
- Lemee-Gonçalves, C. (2007). “Réappropriation culturelle dans les mondes yiddish”. Dans *Ethnologie française*, vol. 37, n° 3, 493-99.
- Lennon, J. et Foley, M. (2007). (1 ed. 2000). *Dark Tourism: The attraction of death and disaster*. Londres, Grande-Bretagne: Thomson.
- \*Leroi-Gouhran, A.(1993). *Gesture and Speech*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Levis Sullam, S. (2010). “Reinventing Jewish Venice: The Scene of the Ghetto Between Monument and Metaphor”. Dans Walkigorska, M. et Wagenhofer, S. (dir). *Cultural Representations of Jewishness at the turn of the 21st Century*. 13-25. San Domenico di Fiesole, Italie: European University Institute. Récupéré sur <http://cadmus.eui.eu/handle/1814/14045>
- Lévy, J. et Olazabal, J.-I. (2007). “Le développement du tourisme culturel à Girona (Catalogne) dans le cadre du Réseau des routes juives d'Espagne”. Dans Lasry, J.-C., Lévy, J. et Cohen, Y. (dir). *Identités sépharades et modernité*. 31-46. Laval, Canada : PUL.
- Libreria Editrice Vaticana (1986). *Incontro con la comunità ebraica nella sinagoga della città di Roma: Discorso di Giovanni Paolo II*. Récupéré sur le site du Saint Siège, sections Sommi Pontefici, Giovanni Paolo II, Discorsi, 1986, aprile : <http://www.vatican.va>
- Lowenthal, D. (1975). “Past Time, Present Place : Landscape and Memory”. Dans *The Geographical Review*. Vol 65, n° 1, 1-36.
- Lowenthal, D. (1979). “Environmental Perception: Preserving the past”. Dans *Progress in Human Geography*, vol. 3, 549-559.
- Luzzati, M. (2002). “Florence against the Jews or the Jews against Florence ? ”, in Pugliese, S. G. (ed.). *The Most Ancient of Mionrities : The Jews of Italy*, 59-66. Westport, CT : Greenwood Press.
- MacCannell, D. (1973). “Staged Authenticity: Arrangements of Social Space in Tourist Settings”. Dans *American Journal of Sociology*, vol. 79, n° 3, 589–603.
- MacCannell, D. (1999). *The Tourist: A New Theory of the Leisure Class*. Berkeley, CA: University of California Press.
- Mazzette, A. (2008). “ Dalla bellezza eterna alla bellezza “usa e getta””. Communication présentée au symposium scientifique international Roma – la città eterna in mutamento, Karlsruhe, Allemagne. Récupéré le 29 juin 2013 du site du Centre d'Etudes Urbaines de

- l'Université de Sassari, sections Aree tematiche; Città ambiente e territorio : <http://www.centrostudiurbani.it>
- McCain, G. et Ray, N. M. (2003). "Legacy tourism: the search for personal meaning in heritage travel". Dans *Tourism Management*, vol. 24, No 6, 713-717. Doi: 10.1016/S0261-5177(03)00048-7
- Meethan, K. (2001) *Tourism in Global Society: Place, Culture, Consumption*. New York: Palgrave.
- Melasecchi, O. (2011). "Il Museo Ebraico di Roma". Dans *Nuova Museologia*, n° 25, 11-15.
- Métraux, J.-C. (2004). *Deuils collectifs et création sociale*. Paris, France : La Dispute.
- Monicat, B. (1996) *Itinéraires de l'écriture au féminin : Voyageuses du 19<sup>ème</sup> siècle*. Amsterdam, Pays-Bas : Rodopi.
- Monnet, J. (1998). "La symbolique des lieux: pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identité". Dans *Cybergeog : European Journal of Geography*, doc. 56. Doi : 10.4000/cybergeog.5316
- Museo Ebraico di Roma (n.d.). *Il museo in numeri*. Récupéré le 14 mai 2013 sur le site du musée : [http://lnx.museoebraico.roma.it/w/?page\\_id=196](http://lnx.museoebraico.roma.it/w/?page_id=196)
- Nora, P. (1989). "Between Memory and History: *Les Lieux de Mémoire*". Dans *Representations*, n° 26, 7-24.
- Olick, J. K. et Robbins, J. (1998). "Social Memory Studies : From "Collective Memory" to the Historical Sociology of Mnemonic Practices". Dans *Annual Review of Sociology*, vol. 24. 105-140.
- Picozza, C. (2002, 15 octobre). "Una piazza per ricordare la deportazione dal Ghetto". Dans *La Repubblica*, section Roma. Récupéré du site du journal: <http://ricerca.repubblica.it/repubblica/archivio/repubblica/2002/10/15/una-piazza-per-ricordare-la-deportazione-dal.html?ref=search>
- Pisani, S. (1950). *Nouveau guide de Rome et des environs*. Rome, Italie : Enrico Verdesi.
- Puget, J. (2001). "Mémoire sociale et sentiment d'appartenance : Mémoire sociale, mémoire singulière". Dans Choutri, F. (dir.). *Violence, Trauma et mémoire*, 129-152. Alger, Algérie : Casbah.
- Rauschenbach, B. et Perron, C. (2000). "La mémoire des traumatismes collectifs et la politique de réconciliation. Variations sur un thème avec accent allemand". Dans *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 31, n° 1, 7-32. Doi : 10.3406/receo.2000.3012
- Ravid, B. (2003). *Studies on the Jews of Venice 1382-1797*. Aldershot, Grande-Bretagne: Ashgate Publishing.
- Rezvani (1986). *Venise. Un guide avec Rezvani*. Paris, France : Autrement.
- Richards, G. et Wilson, J. (2006). "Developing creativity in tourist experiences: A solution to the serial reproduction of culture?". Dans *Tourism Management*, n° 27, 1209-1223.
- Ricoeur, P. (2006). "Mémoire, Histoire, Oubli". Dans *Esprit*, n° 3, 20-29. Doi: 10.3917/espri.0603.0020
- Ritter, U. (1990). *Venise*. Paris, France : Hachette. Traduit par Ohnesorge E. et Gunthert, A.
- Robin, R. (2000). "Transfert de mémoire. Autour du mémorial de Berlin". Dans *Passions du passé*, 295-322. Paris, France : L'Harmattan.
- Robins, K. (1993). "Prisoners of the City: Whatever Could a Postmodern City be?". Dans Carter, E, Donald, J. et Squires, J. (dir.). *Space and Place: Theories of Identity and Location*, 303-330. Londres, Grande-Bretagne: Lawrence & Wishart.

- Robinson, M. (dir.). (2000). *Tourism and Heritage Relationships: Global, National and Local Perspectives*. Sunderland, Grande-Bretagne: Business Education Press.
- Roma e dintorni*. (1977). Milan, Italie: Touring Club Italiano.
- Rome : les monuments antiques, les églises, les palais, les œuvres d'art. Manuel pour les étudiants et les touristes*. (1934). Florence, Italie : G. Fattorusso.
- Roussio, H. (1987). *Le syndrome de Vichy (1944-198...)*. Paris, France : Seuil.
- Roussio, H. (2012). *La dernière catastrophe : L'histoire, le présent, le contemporain*. Paris, France : Gallimard.
- Sacerdoti, A. (1988, 13 octobre). "Quei ghetti amari e meravigliosi". Dans *l'Unità*, p. 13.
- Sacerdoti, A. (2003). *Guida all'Italia ebraica*. Venise, Italie: Marsilio.
- Sallenave, D. (1986). *L'Europe des villes rêvées : Rome*. Paris, France : Autrement.
- Sandri, O. (2013). "Heritage Tourism without Heirs: A Comparative study of Jewish-themed tourism in Krakow and Vilnius". Dans *Cybergeog: European Journal of Geography*, doc. 646. Doi: 10.4000/cybergeog.25934
- Santini, L. (1975). *Rome et Vatican*. Narni, Italie : Plurigraf.
- \* Santomassimo, G. (2001, 25 avril). "Il primato degli italiani". Dans *Il Manifesto*.
- Schwarz, G. (2009). "The reconstruction of Jewish Life in Italy after World War II". Dans *Journal of Modern Jewish Studies*, vol. 8, n° 3, 360-377. Doi: 10.1080/14725880903263093
- Schwarz, G. (2009). "Gli echi italiani della guerra del Libano (1982). Considerazione su antisemitismo, autocoscienza ebraica e memoria della Shoah". Dans *Laboratoire italien*, n° 11. 133-158. Doi: 10.4000/laboratoireitalien.580
- Servizio di Statistica e di Ricerca del Comune di Venezia (2010). *Popolazione residente – breve sintesi*. Récupéré le 11 mai 2013 sur le site officiel de la commune de Venise, sections News, Altre notizie in corso, 2012, Ottobre, 8, Popolazione : <http://www.comune.venezia.it>
- Servizio di Statistica e di Ricerca del Comune di Venezia (n.d.). *Il movimento turistico nel comune di Venezia - esercizi alberghieri ed extraalberghieri. Serie storica 1949-2010*. Récupéré le 10 juillet 2013 sur le site officiel de la commune de Venise, sections News, Altre notizie in corso, 2011, Marzo, 15, Turismo : <http://www.comune.venezia.it>
- Siporin, S. (2002). "The Survival of 'the Most Ancient of Minorities'". Dans Pugliese, S. (dir.). *The Most Ancient of Minorities: The Jews of Italy*. 361-368. Westport, CT: Greenwood Press.
- Stow, K. R. (2001). *Theatre of Acculturation. The Roman Ghetto in the 16<sup>th</sup> Century*. Seattle, WA: University of Washington Press.
- \*Todorov, T. (1995). *Les abus de la mémoire*. Paris, France : Arléa.
- Touring Club Italiano (1937). *Italia settentrionale. Guida Breve*, vol. 1. Milan, Italie : auteur.
- Traverso, E. (2009). "L'Europe et ses mémoires. Trois perspectives croisées". Dans *Raisons politiques*, n° 36, 151-167. Doi: 10.3917/rai.036.0151
- \*Trease, G. (1967). *The Grand Tour*. New York, NY : Holt Rinehart Winston.
- Tresserras, J. (2007). "El Ghetto de Venecia: de reducto judío a patrimonio cultural y recurso turístico". Dans *Revista d'Etnologia de Catalunya*, vol. 31, 27-43.
- Ufficio di Statistica di Roma Capitale (2013). *Annuario Statistico 2012*. Récupéré le 9 mai 2013 sur le site officiel de la commune de Rome, sections Struttura Organizzativa,

- Dipartimento Partecipazioni e Controllo Gruppo Roma Capitale-Sviluppo Economico Locale [www.comune.roma.it](http://www.comune.roma.it): <http://www.comune.roma.it>
- Urry, J. (1990). *The Tourist Gaze: Leisure and Travel in Contemporary Societies*. Londres, Grande-Bretagne: Sage.
- Venezia*. (1977). Lausanne, Suisse : Editions Berlitz.
- Venise: 2001* (2000). Paris, France: Hachette Tourisme.
- Venise. Padoue et la Brenta, Vincence, Vérone*. (2012). Paris, France : Hachette Tourisme.
- Venon, F. (2007). “L’enjeu des représentations dans l’aménagement touristique du patrimoine religieux (Puy-de-Dôme/Cantal)”. Dans Lazzarotti, O. et Violier, P. (dir). *Tourisme et patrimoine : Un moment du monde*, 37-55. Angers, France : Presses de l’Université d’Angers.
- Venturini, E. (1937). *La ville éternelle : guide album souvenir d’une brève excursion à Rome*. (Berthe Hye, trad.) Rome, Italie : Polyglote.
- Veschambre, V. (2008). *Traces et mémoires urbaines : Enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la démolition*. Rennes, France : Presses universitaires de Rennes.
- Werner, M. et Zimmermann, B. (2003). “Penser l’histoire croisée: entre empirie et réflexivité”. Dans *Annales. Histoire, Sciences sociales*. Vol. 58, n° 1. 7-36.
- Wieviorka, A. (2012). *Auschwitz : La mémoire d’un lieu*. Paris, France : A. Fayard.
- Winstone, M. (2010). *The Holocaust Sites of Europe: An Historical Overview*. Londres: I.B. Tauris.
- Zancarini-Fournel, M., Delacroix, C. et Rouso, H. (dir.). (2010). *La France du temps présent. 1945-2005*. Paris, France : Bélin.
- Zanon, M. (2011). “Il Museo Ebraico di Venezia”. Dans *Nuova Museologia*, n° 25, 23-27.

\* Les références précédées d’un astérisque désignent les références secondaires.

## Références juridiques

- Loi du 15 décembre 1990 n. 396, en matière de *Interventi per Roma, capitale della Repubblica*. Dans *GU* 27-12-1990, n. 300. Récupéré sur le site : <http://www.normattiva.it/>
- Loi du 20 juillet 2000, n. 211, concernant l’*Istituzione del « Giorno della Memoria » in ricordo dello sterminio e delle persecuzioni del popolo ebraico e dei deportati militari e politici italiani nei campi nazisti*. Dans *GU* 31-7-2000, n. 177. Récupéré sur le site : <http://www.normattiva.it/>
- Loi régionale du 29 novembre 2001, n. 33, en matière de *Interventi straordinari a favore della cultura ebraica e del museo ebraico del ghetto di Venezia*. Dans *BUR* 04-12-2001, n. 109. Récupéré sur le site : [www.consiglioveneto.it](http://www.consiglioveneto.it)

## 12. Annexes

### Table des annexes

<b>Tableau 1.</b> Arrivées et présences d’italiens et d’étrangers dans les structures hôtelières de Rome entre 1950 et 1982	<b>91</b>
<b>Tableau 2.</b> Nombre d’arrivées, de présences et de journées de présence moyenne dans la commune de Venise de 1938 à 1978	<b>91</b>

**Tableau 1. Arrivées et présences d'italiens et d'étrangers dans les structures hôtelières de Rome entre 1950 et 1982.**

	ITALIANI		STRANIERI		TOTALE	
	Arrivi	Presenze	Arrivi	Presenze	Arrivi	Presenze
1950	1.116.757	3.328.954	814.128	3.391.337	1.930.885	6.690.281
1951	818.449	1.857.268	388.979	1.304.708	1.205.428	3.161.976
1952	932.468	2.180.096	480.498	1.610.144	1.412.966	3.770.240
1953	1.089.634	2.729.172	538.487	1.904.748	1.608.071	4.633.920
1954	1.001.216	2.728.812	608.030	2.147.262	1.604.246	4.876.074
1955	1.018.887	2.699.627	662.952	2.322.752	1.881.339	5.022.379
1956	981.006	2.528.998	699.943	2.459.893	1.690.949	4.986.881
1957	965.521	2.948.860	886.160	3.481.796	1.851.671	6.480.156
1958	1.099.368	2.827.768	911.179	3.342.707	1.920.545	6.170.475
1959	1.119.923	2.940.837	952.295	3.555.232	2.072.218	6.495.569
1960	1.142.059	2.920.411	975.102	3.886.961	2.117.161	6.767.372
1961	1.208.113	3.157.403	1.092.346	4.121.598	2.300.469	7.878.995
1962	1.248.703	3.328.273	1.102.129	4.137.659	2.350.832	7.460.932
1963	1.289.339	3.469.181	1.150.280	4.019.180	2.439.619	7.486.361
1964	1.393.381	3.480.764	1.170.115	3.864.742	2.483.498	7.435.506
1965	1.299.726	3.425.630	1.208.284	4.105.796	2.503.910	7.531.416
1966	1.281.826	3.577.545	1.315.915	4.422.415	2.597.541	7.999.960
1967	1.352.430	3.720.500	1.336.002	4.659.802	2.688.432	8.390.309
1968	1.440.063	3.970.072	1.334.560	4.540.454	2.774.623	8.610.526
1969	1.475.448	3.966.665	1.522.836	5.056.861	2.998.284	9.023.526
1970	1.568.025	4.157.484	1.706.677	5.682.055	3.272.702	9.339.539
1971	1.573.313	4.016.478	1.792.213	5.810.154	3.365.526	9.826.632
1972	1.617.007	4.024.146	1.928.189	6.181.076	3.540.130	10.205.221
1973	1.612.059	4.034.407	1.876.030	5.796.600	3.488.098	9.771.007
1974	1.691.450	4.018.059	1.791.277	5.570.286	3.482.727	9.588.344
1975	2.782.039	7.372.812	1.609.871	4.466.849	4.369.910	11.839.661
1976	1.576.199	4.107.413	2.077.974	5.101.088	3.654.173	9.208.501
1977	1.640.578	4.133.867	1.923.501	6.022.847	3.564.079	10.156.714
1978	1.943.515	4.473.897	1.669.640	5.046.970	3.613.155	9.520.667
1979	1.967.875	4.424.481	1.940.320	5.745.036	3.897.995	10.169.577
1980	2.007.031	4.570.348	1.933.484	5.147.575	3.940.515	9.717.923
1981	2.096.282	5.086.716	1.758.133	4.832.272	3.854.415	9.918.953
1982	2.219.067	5.380.457	1.828.714	5.062.643	4.047.791	10.443.100
<b>Totale</b>	<b>47.416.875</b>	<b>121.559.200</b>	<b>42.969.166</b>	<b>138.781.512</b>	<b>90.293.951</b>	<b>260.340.712</b>

Fonte: EPT di Roma «Turismo in cifre» (1983).

Source : Buffoni, F. 1983 p. 83

**Tableau 2. Nombre d'arrivées, de présences et de journées de présence moyenne dans la commune de Venise de 1938 à 1978.**

Anno	Valeurs Absolues		Indice (1959 = 100)		Presenza media
	Arrivi	Presenze	Arrivi	Presenze	
1938	496'232	1'641'899	49.27	67.38	3.31
1949	457'498	1'389'831	45.42	57.04	3.04
1952	651'036	1'670'085	64.64	68.54	2.56
1957	955'856	2'536'104	94.91	104.08	2.65
1958	963'138	2'440'978	95.64	100.18	2.53
1959	1'007'043	2'436'509	100	100	2.42
1960	1'039'486	2'704'673	103.22	111	2.6
1961	1'073'105	2'844'345	106.55	115.76	2.65
1962	1'164'442	3'547'080	115.62	145.58	3.04
1963	1'223'144	3'713'148	121.45	152.39	3.03
1964	1'242'599	3'778'062	123.39	154.65	3.04
1965	1'334'546	4'017'454	132.52	164.88	3.01
1966	1'520'139	4'709'643	150.95	193.29	3.10
1967	1'424'408	4'400'535	141.44	180.60	3.09
1968	1'466'211	4'662'469	145.59	191.35	3.18
1969	1'590'789	5'076'858	157.96	208.36	3.19
1970	1'664'107	5'053'088	165.24	207.39	3.04
1971	1'667'073	4'852'327	165.54	203.25	2.97
1972	1'719'465	5'252'207	170.74	215.56	3.05
1973	1'672'195	5'335'596	166.05	218.98	3.19
1974	1'606'202	5'507'681	159.49	226.04	3.43
1975	1'709'516	5'586'230	169.75	229.24	3.27
1976	1'685'510	5'581'660	167.37	229.08	3.31
1977	1'865'628	6'065'319	179.47	248.93	3.25
1978	1'946'483	6'473'630	187.25	265.69	3.32

Source : Comune di Venezia et COSES, 1979, p. 48

